

CLIX

PA 159

CLIX.
1

Sermon sur

La connoissance nécessaire de la Religion

K. K. AKADEMISCHE BIBLIOTHEK IN KLAGENFURT

UNIVERSITÄTSBIBLIOTHEK KLAGENFURT

Sermon
sur la connoissance nécessaire de la Religion

Quidam dicebant quia bonus est, alii autem non, sed seducit turbas.

Quelques uns disoient de jesus-christ, cést un homme de bien, et les autres, cést un Séducteur. du 7e chapitre de l'Evangile selon St jean.

Que de jugemens témeraires et impies ne se seroient point épargné les juifs, s'ils avoient sçu connoître la personne et la religion de jesus-christ: et combien de pareils jugemens, ne s'épargneroient pas encore aujourdhui les Chrétiens du monde, s'ils avoient quelque idée de jesus-christ, et de sa Religion, de cette Religion divine? si fort attaquée de nos jours par tant de mondains qui ne la connurent jamais?

Car voila, mes chers auditeurs, un des grands désordres de notre siecle, et que je regarde comme la source d'une infinité d'autres. Etrange renversement! on sçait tout aujourdhui dans le monde, et l'on veut tout sçavoir: tout devient science; cést une science même, que de connoître les modes, les usages & les bienséances du monde, et l'on regarde à peine comme une science digne de soi, de sçavoir la religion de jesus-christ. qu'un Philosophe prétendu sage, paroisse sur la scene, qu'il produise un nouveau systhéme, on le suit, on l'écoute avidemment, on veut sçavoir ce qu'il enseigne, on se fait le partisan de sa nouvelle doctrine, on se fait gloire d'être en état de la défendre; et jesus-christ, l'homme Dieu descend sur la terre, apporte aux hommes une doctrine toute céleste pour dissiper toutes les erreurs, pour leur enseigner toute vérité, pour les rendre sçavans de la science de Dieu même, et l'on daigne à peine écouter les oracles qu'il annonce, et rien n'est plus commun que de voir des hommes et des femmes du monde, respectables d'ailleurs par leurs qualités personnelles, dépourvus des connoissances les plus nécessaires à la qualité de chrétien; sçavoir mieux la fable du Paganisme, que les verités éternelles de leur foi, l'histoire d'un César ou d'un alexandre, que la vie même de jesus-christ, et la morale des sages payens, que les maximes de l'Evangile.

Ne vous étonnez donc point, Grands du monde, si je viens

vous entretenir aujourd'hui de la connoissance que le Chrêtien doit avoir de sa religion, de cette connoissance qu'il est si rare de rencontrer dans l'homme du siécle; sujet dont on ne vous a peut-être jamais entretenus jusqu'ici, mais qui n'en est pas moins important à la réformation de nos mœurs. or, pour vous exposer en deux mots mon dessein; voyons à quoi se réduit la connoissance que le Chrêtien doit essentiellement avoir de sa religion, où qu'il doit acquérir, s'il ne la pas. la religion, vous le sçavez, est également et l'objet de notre créance, et la regle de nos mœurs; deux rapports réciproques de la religion à nous mêmes, et de nous à la religion, qui me fourniront tout le plan de ce discours, et qui en nous découvrant jusqu'où quel point l'homme chrêtien doit être instruit, vous convaincront la plus part, combien vous êtes éloignés de l'être.

La Religion est l'objet de notre créance; nous devons donc être assez instruits de ce qu'elle oblige à croire, pour ne pas risquer de perdre la foi, faute de lumieres et de connoissances; ce sera la premiére partie.

La Religion est la regle de nos mœurs; nous devons donc être assez instruits des devoirs qu'elle impose, pour n'être pas exposés à violer ses loix, faute de les connoître; ce sera la seconde partie.

Parlons plus clairement encore: sçavoir assez sa religion pour la bien croire; scavoir assez sa religion pour la bien pratiquer; voila, chrêtiens, à quoi se réduit cette connoissance nécessaire de la religion, dont je viens vous entretenir, et qui me donnera lieu de vous éclaircir, du moins sur cette ignorance aussi honteuse, que funeste dans le Christianisme: je commence aprés que nous aurons imploré le secours du Ciel.

Ke. 3

Premiere Partie

Ce fut sans doute, mes chers Auditeurs, un principe insoutenable dans l'hérésie du dernier siècle, de regarder tous les chrétiens comme autant de juges et d'arbitres en matière de religion, et de leur faire conséquemment un devoir de s'instruire assez a fonds de cette religion mysterieuse dont ils étoient les disciples, pour en décider, du moins par rapport à eux mêmes: non, non; la clef de la science surnaturelle et divine n'a point été confiée par jesus-Christ, à tous les hommes sans exception, et quand l'histoire des derniers tems ne nous auroit point transmis les désordres étranges, qui furent la suite de cette opinion, la plus extravagante qui fut jamais, vous jugeriez avec le secours seul de la raison, que dans la science de la religion de l'homme-Dieu, ainsi que dans les sciences purement humaines, il doit être différens dégrés de lumieres et de connoissances; que les premiers Pasteurs de l'Eglise, les Ministres de l'Evangile, obligés par état d'enseigner la religion, et de la défendre, doivent être plus éclairés que les simples fideles, obligés seulement de croire, de pratiquer ce qu'on leur enseigne; et que, vû la seule différence des esprits et des talens communiqués à l'humanité, tous les chrétiens ne sçauroient être destinés à cette connoissance profonde que demanderoit la qualité de juges en matiere de religion.

Voila dis-je, mes chers freres, ce que vous concevez sans peine, et de quoi vous ne pouvez disconvenir; mais ce que l'on ne conçoit point assez dans le monde, et ce que je veux vous faire évidemment concevoir par ce discours, c'est, qu'en évitant cet excés de l'hérésie qui inspire au simple chrétien la présomption de tout sçavoir, et de juger de tout, on tombe dans un excés opposé, non moins pernicieux peut-être. car, au lieu que le Protestant prétendoit s'ingérer dans la science réservée aux seuls juges de la foi; souvent le Catholique ignore ce qu'il doit sçavoir, pour croire en véritable chrétien; au lieu que celui là se croyoit obligé d'acquérir assez de lumieres, pour s'ériger en maître, et en Docteur de la loi; souvent celui-ci néglige de s'instruire assez, pour être le vrai disciple de cette même foi qu'il professe: désordre bien surprenant, je l'avoue, au milieu du grand jour que répand partout l'Evangile,

mais tout surprenant qu'est ce désordre, en est-il moins réel et moins commun parmi nous ? en voulez vous la preuve sensible ? en trois mots, je vais vous la présenter. qu'est-ce qu'un Chrêtien assez instruit, pour ne pas risquer de perdre sa foi, faute de lumieres et de connoissances ? c'est un Chrêtien qui par la connoissance acquise de sa religion est en état de triompher; premierement, des doutes et des perplexités de la raison, capables d'affoiblir sa foi : secondement, des faux dogmes, et des artifices de l'erreur qui pourroient corrompre sa foi : troisiemement, des vains discours, et des faux raisonnemens de l'incredulité, qui s'efforce d'aneantir sa foi. trois points fixes qui nous découvrent ce que doit essentiellement Sçavoir le chrêtien du monde, pour conserver sûrement la créance de sa religion : or, juges hommes du siecle, tout éclairés que vous croyez être, si vous l'êtes assez en effet, pour garantir votre foi de ces périls : je reprends, et je vous demande la plus favorable attention.

Des hommes assez éclairés pour être à l'épreuve des doutes et des perplexités de la raison humaine, capables d'affoiblir dans eux la foi de leur religion ; c'est la premiere idée que je vous donne des chrêtiens du monde véritablement instruits, et c'est sur ce principe que vous devez juger d'abord, si vous avez acquis vous mêmes les connoissances nécessaires à vous maintenir dans la foi du Christianisme. et en effet, mes chers auditeurs, tous les chrêtiens n'ont pas reçu de Dieu cette foi inacessible aux doutes d'une raison, qui toute captivée qu'elle est par l'autorité divine, cherche toujours à secoüer le joug de sa captivité. comme l'incertitude est, en quelque sorte, naturelle à l'esprit humain, sur la verité des objets qu'il ne comprend pas, il n'est que trop ordinaire qu'il éprouve des difficultés, des embarras dans la créance des vérités mysterieuses ; et à la réserve d'un petit nombre d'âmes privilégiées, dont la vertu sublime, où l'admirable simplicité, semble avoir obtenu du ciel le don d'une foi sans nuage, et sans tentation ; le reste des Chrêtiens, et les plus saints mêmes, ne rencontrent-ils pas, dans le foible où le travers de leur raison, l'écueil le plus dangereux de leur foi ? et conséquemment, ne doivent-ils pas faire leur premier devoir, de pénétrer, d'approfondir assez leur religion, pour imposer silence à leur raison indocile, et triompher de ses révoltes ?

Oui, je Sçai que l'homme simple et sans culture, n'a pas toujours besoin de méditer ainsi les principes de sa foi ; parceque cette foi est conservée dans lui, par sa simplicité même qui le met à l'abri

de tous les doutes ; mais je parle ici pour d'autres hommes, pour des hommes éclairés, et dont les lumieres mêmes peuvent devenir un obstacle à l'intégrité de leur foi. et c'est dans ce dégré de raison que je vous considere, mes chers auditeurs, quand j'ose vous demander, si vous êtes assez instruits pour garantir votre foi du péril où votre raison l'expose ; quelque facile que puisse être d'ailleurs l'instruction dont je parle, je dis quelque facile que cette instruction puisse être à tous les esprits. car quelles connoissances pensez vous que l'on vous demande pour garantir sûrement votre foi des incertitudes de votre raison ? s'agit-il pour vous alors de pénétrer les sens les plus cachés de l'écriture, de parcourir les volumes immenses des Peres et des Docteurs ; de creuser profondément dans l'abyme d'une antiquité sçavante et reculée ? non, Chrétiens du monde, ce n'est point là ce qu'on vous demande ; mais de connoître, mais d'avoir habituellement présens à l'esprit, les grands motifs que vous avez de croire à la religion de jesus-christ, et de la regarder comme infailliblement divine. ces miracles indubitables dont le nombre et l'éclat ne peuvent évidemment s'attribuer qu'à la toute-puissance d'un Dieu. cette réunion manifeste des oracles et des prophéties de l'ancienne loi dans la seule personne de jesus-christ, qui en étoit le terme universel. ce triomphe rapide et continu de votre religion sur l'idolâtrie et les passions humaines, sur les puissances du monde et de l'enfer conjurées contre elle : ce témoignage infaillible de tant de martyrs de toutes les régions du monde, qui ont signé de leur sang la vérité des faits merveilleux qui sont le fondement et l'objet de notre créance. Voilà, grands et riches du monde, les preuves sensibles et palpables qui, avec le secours de la grace, affermiroient votre foi contre tous les doutes ; et un moment de réflexion sur ces grands principes de votre créance, dissiperoit bientôt tous les nuages que peut opposer la raison humaine, à la révélation qui nous éclaire.

Or, ces connoissances dont l'acquisition seroit si facile, et qui n'ont pour objet, que les principes, les motifs, les preuves de votre religion ; qui de vous cependant se flattera de les posseder, d'être en état d'y recourir au besoin, et de les employer efficacement, contre l'indocilité trop ordinaire de la raison ? non, je ne crains

pas de le penser et de le dire hautement dans cette illustre assemblée; quelque injurieux que ce jugement vous paroisse, vous n'avez point la plus part dans l'esprit, ces principes développés du Christianisme, qui vous mettroient en état de vous démontrer à vous même, la vérité de votre foi, quand les nuages d'une raison incertaine semblent vouloir vous dérober sa lumiere; et trop semblables à ces hebreux encore novices dans la foi, dont parloit St. Paul; peut-être auriez vous besoin comme eux, que l'on vous reitérât l'enseignement des premiers élemens du Christianisme; rursùm indigetis, ut doceamini quæ sint elementa exordii servorum Dei. reproche le plus dur, sans doute, que l'on puisse faire à des Chrêtiens, distingués d'ailleurs par leur mérite personnel, et dont je voudrois vous épargner à ce moment la honte et l'ignominie. mais reproche néanmoins le plus juste en lui-même, et le mieux fondé: et pour vous convaincre d'une vérité que votre amour propre doit avoir peine à reconnoître, permettez que je vous suggere une réflexion dictée par l'expérience, et que vous aurez pû faire avant moi: vous sçavez qu'il n'est point d'orateur Chrêtien, de ministre, ou d'interprête de l'Evangile, qui ne se fasse un devoir d'adresser quelques discours au monde qui l'écoute, sur la vérité de la foi soit Chrêtienne, soit Catholique qu'il professe; mais vous sçavez encore s'il est des discours moins entendus, moins compris que ceux là, par le commun des Chrêtiens; vous sçavez si dans le plus nombreux auditoire, presque tous ceux qui le composent, ne sont pas hors d'état de les suivre, et d'en profiter, pour s'affermir dans leur religion; vous sçavez enfin, si l'on n'en est pas venu jusqu'au point de regarder ces discours de raisonnement, qui développent aux Chrêtiens du monde, les principes de la foi Chrêtienne et Catholique, comme les discours les plus inutiles qui se prononcent dans nos temples; parcequ'ils sont, dit-on, trop relevés, trop sçavans, trop remplis de cette érudition Théologique, qui passe la portée du commun des fidelles; c'est à dire en termes plus clairs, mais equivalens pour la vérité, parcequ'il n'est point ordinairement d'idée plus etrange et moins familiere aux Chrêtiens du monde, que l'idée des premiers principes, et des preuves essentielles de leur religion. rursùm indigetis ut doceamini.

Mais qu'importe, me direz vous, ce peu de connoissance que l'on a dans le monde, des principes victorieux de sa foi, si l'on ne croit pas moins en jesus-Christ, et à son Eglise; si l'on ne croit pas avec moins de fermeté ce qu'il y a de mystérieux dans la religion, que si l'on possédoit toute la science du Théologien le plus profond. ah! mes chers auditeurs, pour vous faire sentir le frivole d'une telle réponse, je pourrois vous faire observer dabord avec St Augustin, que pour juger sainement de l'Esprit de foi qui doit vous conduire, il ne suffit pas de le considérer par rapport à vous même; que pour bien juger de son mérite, il faut avoir égard encore à la religion même qui fait l'objet de votre créance; et que cette religion n'ayant rien de moins qu'un Dieu pour son auteur, la foi dont vous devez l'hommage à ses dogmes et à ses mysteres, doit donc être vraiment digne du Dieu de vérité, du Dieu de sagesse et d'intelligence qui vous les revele; Credulitas digna Deo. or, pourrois-je ici conclure, comment une foi purement d'habitude et de hasard, que vous devez à l'heureux sort de la naissance, sans vous y être jamais confirmé par la réflexion, sur les motifs frappans qui la rendent infiniment croyable, comment une foi qui vous persuade la vérité révélée, a peuprés comme les esprits seduits croyent le mensonge et l'erreur; comment une foi aussi aveugle dans son principe, qu'elle est obscure dans son objet, et qui conviendroit à peine à l'homme raisonnable, seroit-elle capable d'honorer une religion divine, telle que la vôtre; voila, mes chers Auditeurs, ce que je pourrois opposer dabord à cette foi dépourvûë de principes dont vous vous glorifiez, et ce seroit là de quoi vous en faire voir toute l'insuffisance et l'indignité même par rapport à Dieu; mais je dis plus encore, et j'ose avancer qu'une foi aussi dépourvûë de lumieres et de connoissances, ne peut longtems subsister dans l'homme chrétien, telle qu'elle doit être pour le justifier devant Dieu; c'est à dire, ferme et inébranlable à tous les doutes de sa raison. je prétends qu'il ne faudra que les doutes involontaires, dont l'entendement humain est toujours susceptible sur les vérités qu'il ne comprend pas, pour laisser dans vos esprits des traces funestes, du moins des semences d'irrélegion; c'est à dire pour y faire chanceller la fermeté de la foi, qui, faute de l'instruction nécessaire, sera toujours dans vous, comme sans fondement et sans appui.

Et n'est-ce pas là en effet, le germe le plus ordinaire de l'affoiblissement de la foi qui déperit visiblement de siecle en siecle

dans les états du Christianisme ? on le dit tous les jours, et rien n'est plus vrai, qu'un des plus grands désordres parmi les Chrêtiens, c'est de n'être point intérieurement assez convaincus, de ce qu'ils font ouvertement profession de croire; or s'ils étoient instruits, comme ils devroient l'être, des principes fondamentaux de leur foi; du moins, ces principes lumineux portant sans cesse la clarté dans leurs esprits, il seroit difficile que la foi n'y subsistât dans toute sa force, malgré la violence du penchant qui les entraine: et quel pouvoir cette foi éclairée n'auroit-elle pas sur leur âme, dans ces momens heureux, où la passion plus foible leur fait moins éprouver son empire? mais parcequ'ils n'ont jamais bien sçu ces premieres vérités, qui sont comme la baze et le fondement de tout le reste; où parceque les ayant apprises dans l'enfance, faute d'en avoir cultivé le souvenir, ils n'en conservent plus qu'une idée superficielle, plus propre à former des nuages dans l'esprit, qu'à les dissiper: de là les embarras, les perplexités, les doutes qui assiégent trop souvent la raison de l'homme, sur les vérités obscures qu'on lui présente à croire, gagnent toujours, quoi qu'insensiblement sur la fermeté et la persuasion de leur foi: ils cessent presque de croire en chrêtiens, sans s'en appercevoir eux mêmes; et faisant encore profession de la même foi, a peine leur en reste-il une étincelle, qui demeure encore sans force et sans vertu pour les porter au bien; parcequ'elle n'est point ranimée dans leurs esprits par ces grands motifs de crédibilité, qui ont formé les Chrêtiens des premiers siecles, et les ont soutenus si longtems dans les plus terribles épreuves du martyre.

2°. Mais non seulement l'homme Chrêtien, doit acquerir assez de connoissance, pour être à l'épreuve des doutes et des perplexités de la raison, capables d'affoiblir sa foi; il doit de plus être assez éclairé, pour se garantir des faux dogmes et des artifices de l'erreur, qui pourroient corrompre sa foi, dont il doit conserver la pureté par tous les moyens dont il est capable. car Jesus-Christ nous la prédit par son apôtre, qu'il ne cesseroit de s'élever des hérésies dans le sein de son Eglise, et la suite des tems n'a que trop justifié la vérité de cette prédiction divine. une hérésie a peine éteinte, est devenue comme la semence d'une hérésie nouvelle, encore plus dangereuse; et l'Eglise sans cesse agitée depuis sa naissance jusqu'à nos jours

le sera jusqu'à la fin des tems, et ne goûtera de calme et de tranquillité qu'au moment du parfait triomphe dont jesus-Christ couronnera ses combats dans le ciel. il faut donc, mes chers auditeurs, que l'homme chrétien acquierre assez de lumieres, pour préserver sa foi de ce nouveau péril, qui, selon l'oracle de St Paul, la menacera dans tous les siècles: or, pourriez vous disconvenir encore, que l'instruction nécessaire, pour échapper à ce danger toujours renaissant, vous manque à la plus part, et que le don de la foi se trouveroit de votre part sans armes et sans défense, contre l'hérésie la moins subtile, qui entreprendroit de vous en ravir l'inestimable Trésor?

Car, pour éviter sûrement la contagion de l'erreur, quelle quelle puisse être, et ne pas se laisser surprendre à ses artifices, faute de précaution et de vigilance, du moins est-il essentiel de sçavoir, et ce que c'est que la véritable Eglise, afin de la distinguer infailliblement, de toute secte qui se donneroit pour l'Eglise véritable; et ce que c'est qu'un jugement décisif de l'Eglise, afin de s'assûrer, sans risque d'erreur, qu'elle a parlé et prononcé sur la foi; et quelle est l'espece d'attachement que, demande absolument l'Eglise, afin d'avoir pour elle cet attachement necessaire qu'elle exige et qui lui est dû; enfin quels sont les Dogmes vraiment Chrétiens, reconnus et enseignés par l'Eglise, afin de ne pas confondre les opinions hérétiques avec les vérités de la foi.

Or, combien de Chrétiens les plus distingués, ignorent en effet ces premieres notions, si essentielles à conserver sûrement la pureté de leur foi? pour vous rendre cette morale plus sensible, je me transporte un moment au siecle qui précéda le nôtre, et où l'erreur furieuse de Luther faisoit parmi vous tant de ravages. quel autre principe que celui dont je parle, donna d'abord un cours si rapide à la nouveauté, et grossit si sensiblement le parti de cette hérésie naissante! oüi, mes chers auditeurs, c'est ce défaut de lumieres et de connoissances dans la plus part des Catholiques, qui disposa la multitude à croire sans discernement, tant de faux Prophetes qui ne recevoient leur mission que d'eux mêmes; à se laisser fléchir sans peine, comme de foibles roseaux, à tout vent de Doctrine. et ce que le Dieu d'Israël publioit autrefois de son peuple captivé sous le joug tyrannique des nations, jesus-Christ pouvoit bien au siecle d'erreur que je vous rappelle, l'annoncer également de son peuple, du peuple chrétien, réduit sous le joug plus terrible encore de l'hérésie; que la servitude où gémissoit ce malheureux peuple, n'étoit que la suite de son aveuglement et de son ignorance. captivus ductus est populus meus, quia non habuit scientiam.

Et en effet, parmi ces hommes ouvertement déclarés contre l'Eglise, les uns prétendoient néanmoins encore, qu'ils étoient dociles à sa voix, et qu'ils se faisoient un devoir de l'écouter, et de la suivre. pourquoi ? parce qu'ils ne sçavoient pas même, que l'Eglise enseignante, établie par jesus-Christ, consiste essentiellement dans le grand nombre des premiers Pasteurs, unis au Souverain Pontife; et que l'Evangile même, sans l'autorité de cette Eglise, qui nous en garantit la vérité, ne mériteroit pas, comme dit St Augustin, la créance et la soumission du monde. les autres, tous réfractaires qu'ils étoient, de leur aveu même, aux jugemens de l'Eglise, soutenoient encore leur attachement respectueux pour toutes ses décisions; mais en ajoûtant qu'elle n'avoit rien décidé sur les contestations présentes. pourquoi ? parce qu'ils ne sçavoient pas que l'Eglise décide indifféremment par la voix de ses Pasteurs dispersés, où par la voix des Conciles; et conséquemment qu'elle exigeoit une égale soumission de leur part, de quelque maniere qu'il lui parut à propos de prononcer sur la foi.

Ceux là demeurant neutres et indifférens entre l'erreur et la vérité, sous prétexte qu'ils n'entendoient pas les matieres contestées, s'étonnoient que le monde Catholique les regardât comme des hommes sans foi, non moins coupables par leur esprit de neutralité, que ne l'étoient par leur fanatisme, les partisans déclarés de l'erreur. pourquoi ? parce qu'ils ne sçavoient pas que lorsqu'il s'agit du fonds de la Religion, c'est se tourner contre jesus-Christ, selon sa parole même, que de ne pas se déclarer pour lui. qui non est pro me, contra me est: qu'il ne s'agit pas pour le fidelle, d'entendre ce que décide l'Eglise, mais de le croire; et que l'on n'est pas moins obligé de se soumettre aux points mystérieux que l'on n'entend pas, qu'à tous les points de morale que l'on est en état de comprendre.

Ceux ci enfin prévenus par mille raisons frivoles en faveur d'un parti rebelle à l'Eglise, déclamoient hautement contre cette Eglise généralement assemblée, qui les reprouvoit et les frappoit d'anathême; pourquoi ? parce qu'ils ne sçavoient pas même de quoi il étoit question, dans ces controverses terribles qui agitoient le monde, et portoient partout le désordre. qu'on leur demandât en effet dans les accès de leur zele pour ce qu'ils appelloient la saine Doctrine, ce que l'on devoit penser d'une Secte qui, entre autres erreurs anéantissoit le culte des saints,

dégradoit le nombre et la dignité des sacremens ; d'une secte qui refusoit au sang de jesus-christ la gloire d'avoir été répandu pour tous les hommes ; et à tous les hommes la liberté réelle du bien et du mal ; c'est à dire le pouvoir de résister à son gré, soit à l'attrait séduisant du monde, soit au charme victorieux de la grace. qu'on leur demandât ce qu'ils pensoient d'une pareille doctrine, évidemment destructive de toute la religion ; ils répondoient sans balancer, que ce système leur faisoit horreur ; mais que ce n'étoient point là ce que soutenoit le parti qu'on leur reprochoit de protéger et de suivre. il étoit vrai cependant, et il n'étoit que trop vrai que c'étoient là les Dogmes favoris de la secte, dont ils prenoient la défense ; dont ils vantoient les auteurs, dont ils lisoient et repandoient les écrits, dont ils plaignoient les traverses et les disgraces, comme autant d'injustices ; et c'est ainsi qu'une infinité de Chrétiens dépourvus de lumieres, devenoient alors les partisans, du moins les fauteurs d'une hérésie qu'ils ne connoissoient pas ; et comme autrefois le monde chrétien, au rapport de S.t jerôme, s'étonna de se voir tombé dans l'arianisme, qu'il détestoit dans le cœur ; miratus est orbis se esse Arianum : ainsi dans cette partie de l'allemagne où l'erreur de Luther avoit pénétré, se trouvoit-il une infinité de Chrétiens, qui, au moment qu'on leur ouvroit les yeux, demeuroient surpris et confondus de se voir les Disciples d'un hérésiarque condamné par l'Eglise ; avec cette différence néanmoins bien essentielle dans la comparaison des uns et des autres ; que l'arianisme de ces Catholiques d'esprit et de cœur dont parle S.t jérôme, étoit dans eux l'effet d'une surprise plus malheureuse que coupable, et qui diminuoit leur faute aux yeux de Dieu : au lieu que l'erreur de ces chrétiens séduits dont je parle, ne pouvant être que l'effet d'une ignorance volontaire, sur tout ce qui concernoit leur religion, ils devenoient dès lors inexcusables dans leur malheur.

De prétendre en effet, que leur simplicité affectée sur le point de la religion, leur tenoit lieu de bonne foi, et suffisoit à les disculper devant Dieu ; de prétendre que leur négligence à s'instruire, qui, par elle même, étoit ~~un~~ péché, pouvoit servir d'excuse légitime à un autre péché ; abus et illusion, mes chers auditeurs ; où, Dieu condamnoit alors tant d'ames séduites qui passoient communément pour être de bonne foi dans l'erreur ; et si, comme elles, vous vous y laissez jamais engager, faute de précaution et de vigilance, comme elles vous serez condamnés

au Tribunal de Dieu.

3e Enfin, pour vous donner une idée juste des connoissances que le Chrétien doit avoir pour conserver sa religion, au milieu des périls qui la menacent; apres qu'il s'est acquis assez de lumieres pour être à l'abri dans sa créance, des perplexités de sa raison, et des artifices de l'erreur, il doit chercher encore dans l'étude de sa religion, un préservatif contre l'incrédulité qui s'efforce d'anéantir sa foi. et n'est-ce pas là, même dans le siecle où nous sommes, l'instruction la plus nécessaire aux chrétiens du monde, surtout du grand monde, et la plus rare en même tems parmi eux. je dis l'instruction la plus nécessaire: car, vous ne le sçavez que trop, grands du Siecle, qu'il est jusques dans le sein du Christianisme, un monde impie et libertin, où il est, pour ainsi dire, du bel air de ne rien croire, et de traiter la foi chrétienne, de foiblesse et de simplicité; un monde qui prétend adorer Dieu dans le cœur, mais dont la religion consiste en effet à n'en avoir aucune; monde impie, plus nombreux au reste, plus répandu que l'on ne pense, et qui, malgré tout le zele des Ministres de l'Eglise, paroit s'étendre et se multiplier de jour en jour.

Vous donc, qui vivez sans cesse, et que la situation de votre fortune oblige de vivre au milieu de ce monde sans foi et sans loi; vous, à qui je m'adresse singulierement ici, et qui entendez éternellement dans ce monde prétendu spirituel, ces discours, ces raisonnemens téméraires sur une religion divine qui fait encore l'objet de votre foi; ne devez vous pas vous faire un devoir de la connoître assez à fonds, pour n'avoir plus à craindre le commerce contagieux de ce monde incrédule et libertin; j'oserai cependant vous le demander: pensez vous avoir assez reflechi sur les diverses manieres que la religion nous fournit de la défendre, pour être en état de tenir ferme contre ces épreuves, dont le monde la combat dans votre cœur; et ne vous reconnoissez vous pas trop souvent, dépourvus d'armes et de défense contre l'incrédule, de quelque côté qu'il attaque le fonds de votre Religion!

Qu'il entreprenne, par exemple, de vous rendre suspecte la vérité des miracles de jesus-Christ, ou de ses apôtres, par l'éloignement des témoins qui vous les ont transmis; ou bien que, reconnoissant la vérité de ces faits merveilleux, il vous conteste la juste conséquence que vous en tirez en faveur de la foi chrétienne; serez vous en état de voir par vous mêmes, que ces miracles éclatans, quoique éloignés de nos jours,

des que la tradition en est constante et universelle, doivent nous paroître aussi certains, que s'ils s'étoient opérés sous nos yeux; et que la certitude des miracles de jesus-christ une fois reconnue, assûre infailliblement la vérité de votre foi, puisque du consentement general de tous les peuples, le vrai miracle qui s'opere en preuve de la doctrine annoncée, ne fut jamais autre chose que la voix et le témoignage d'un Dieu, qui s'en fait lui même le Prédicateur, pour la persuader au monde?

Que l'on ose blasphemer en votre présence les mysteres d'un Dieu naissant, souffrant et mourant pour le salut des hommes, et que sous prétexte d'un beau zele pour la gloire divine, on vous represente ces mysteres adorables, comme indignes de la grandeur et de la majesté du Dieu que vous adorez; serez vous en état de vous répondre à vous même, que tout ce qu'il y a dans ces mysteres, d'obscur et d'humiliant pour l'humanité de jesus-christ, ne peut rien avoir que de glorieux et d'infiniment glorieux pour la divinité même; parceque rien ne fait mieux connoître sa grandeur et sa justice infinie, que la nécessité des souffrances et de la mort d'un homme Dieu, pour la satisfaire!

Que l'on prétende changer l'idée que la raison et la foi conspirent à vous donner de votre Dieu, et vous le faire regarder comme un Dieu sans providence, qui ne prend nul soin de ses créatures, qui ne s'interesse ni à leur conservation, ni à leur bonheur; serez vous en état de vous prouver à vous mêmes, l'absurdité d'un principe, qui, détruisant la providence, nous laisse un Dieu sans justice, sans bonté, sans sagesse; d'un principe qui abandonne l'univers à la chimere du hazard, sans intelligence qui préside à l'ordre merveilleux qui y regne!

Que l'on s'efforce de vous persuader, que tout culte extérieur est inutile dans la pratique de la religion; et que l'hommage du cœur humain suffit pour honorer Dieu, comme il doit et comme il veut être honoré; serez vous en état de vous démontrer à vous mêmes, que le culte souverain que Dieu attend de sa créature, ne doit pas etre seulement intérieur, mais extérieur encore et apparent, pour mériter de lui plaire; c'est à dire, qu'il doit resulter essentiellement et de l'ame et du corps; parceque l'ame et le corps de l'homme, étant l'un et l'autre l'ouvrage de Dieu, doivent concourir ensemble à le servir et à l'adorer!

Quelques soient les armes enfin dont se serve l'incredule pour combattre la foi du christianisme, serez vous assez experts à vous défendre, je ne dis pas pour être toujours en état de le confondre, et de le réduire au silence; mais pour arrêter surement l'impression qu'il peut faire sur vos esprits, par les vains argumens, dont il fait l'appui de son incredulité! oui, je scai comme vous, que les objections trop

vantées par l'incrédule, sont rebattües et comme usées depuis plusieurs siecles; quelles seront toujours foibles et sans force contre la religion qu'elles attaquent, qu'elles furent refutées mille et mille fois, par les Théologiens et les Docteurs dans les différens siecles de l'Eglise; qu'enfin les impies de nos jours ne produisent que ce que les Celses, les Juliens, les Porphyres, vomissoient de blasphêmes contre le Christianisme naissant; mais quelque usés, quelques foibles que paroissent ces raisonnemens du libertin, n'est-il pas trop ordinaire de les ignorer? et dès que l'on ignore, faute de réflexion, ce qu'ils ont de foible et de captieux, un air d'audace et de présomption, souvent un tour de Sophisme et de subtilité dans celui qui les expose, ne les rend-il pas dangereux pour des esprits, qui n'ont pas sçu les prévoir et en approfondir la vanité!

Vous me répondez ici, pour vous rassûrer contre la juste crainte que je vous inspire, que, graces au ciel, votre foi n'a jamais souffert d'atteinte de la contagion de ce monde impie, au milieu du quel vous êtes forcé de vivre; mais si vous n'êtes pas sur ce point dans l'illusion, dites moi donc, mon cher Auditeur, pour quoi cet air rêveur et sombre, cet esprit inquiet et agité, que vous remportez trop souvent de ces conversations où l'impie a osé paroître ce qu'il étoit, et s'expliquer librement devant vous! ces seuls doutes qui vous restent, qui vous occupent, et dont il n'est pas en votre pouvoir de délivrer votre esprit, parceque vous n'êtes pas capable en effet de les résoudre, ne sont-ils pas dans vous l'indice certain d'une foi languissante et prête à s'éteindre? votre foi n'a jamais souffert de la contagion de ce monde impie! mais d'où proviennent donc ces témoignages de respect et d'estime, que vous prodiguez à ces hommes téméraires, dont le plus grand mérite est de s'élever hautement contre la vérité de votre foi! si tous les sentimens que cette foi mérite de la part de l'homme, étoient vivement empreints dans votre coeur, et qu'elle parût à votre esprit infiniment prudente et raisonnable, tel qu'elle parut à tant de grands genies, devenus ses humbles disciples; pourriez vous ne mépriser pas comme un insensé, quiconque ose la combattre, loin de le traiter comme vous faites, de genie supérieur, et au dessus du vulgaire! mais que la fermeté de votre foi n'ait rien souffert encore des raisonnemens du monde incrédule; je le veux, du moins, ne devez vous pas craindre; si la sagesse vous guide, qu'elle ne vienne enfin à s'ébranler et à se démentir? car vous croiez vous plus fort plus inébranlable aux attaques de l'impiété que tant de Chrêtiens attachés longtems à la religion de Jesus-Christ, dont nous déplorons aujourd'hui

le naufrage dans la foi, et dans qui l'infidélité n'a eu d'autre principe, que cette négligence déplorable à se prémunir contre les armes de l'incrédulité!

Et de quel germe en effet pensez vous qu'ait pullulé dans le Christianisme cette foule d'incrédules, dont il est comme obscurci, et contre les quels je vous exhorte à vous tenir en garde! à juger de leur mérite sur l'apparence qui décide le vulgaire, sur ce ton décisif et audacieux dont ils soutiennent la licence de leurs discours, on seroit tenté de croire que leurs doutes sont les productions d'un génie vaste et pénétrant, qui a découvert quelque foible inconnu jusqu'alors, dans les preuves de la Religion, et une nouvelle force dans les difficultés qui la combattent; mais non, mes chers auditeurs, ce n'est pas là ce qui de nos jours fait les incrédules, ni ce qui les fit jamais; et si quelques uns de ces hommes, pour avoir osé sonder la Majesté divine, et donner l'essor à leur raison, sont parvenus au terme funeste de ne rien croire, mille autres ne sont arrivés à ce malheureux terme, que par l'ignorance grossiere de tout ce qui rend le Christianisme infiniment croyable. Examinez en effet de prés la plus part de ces esprits renommés, qui se donnent pour incrédules, qui nous exagerent leurs difficultés, et nous portent le défi de les résoudre, et vous jugerez bientôt que tout le Thrésor de leur science, se réduit à quelques vains préjugés, à quelques traits antiques de libertinage et d'irréligion qu'ils adoptent, souvent sans y réfléchir, et qu'ils répetent d'un ton de victoire, parce qu'ils ignorent ce qu'on y a mille fois répondu. vous n'y découvrirez d'ailleurs nul fonds, nul principe, nulle suite de connoissances, nulle idée de la religion sainte et mystérieuse qu'ils attaquent. en un mot, comme ils n'ont pas maintenant cette espece de sçavoir, que demanderoit, pour la soutenir, l'irréligion dont ils se parent; ils n'eurent jamais cette vraye science que demandoit d'eux, pour la bien croire, la réligion qu'ils méprisent; et comme ils ignorent aujourd'hui, ce que c'est que d'être impies par raisonnement, ils ignorerent toujours ce que c'est que d'être chrétiens par principe. et telle a été, jose le dire, dans presque tous ces hommes d'irréligion, même dans les plus fameux, la premiere source de leur apostasie dans la foi. or, cette négligence trop commune à s'instruire, et qui fut pour tant d'autres un germe funeste d'incrédulité, ne le sera-t-elle pas également pour vous même, et vivant, comme eux, sans rien sçavoir, au milieu d'un monde qui sçait au moins le langage vulgaire de l'impiété contre votre foi, ne courrez vous pas, en cet état, le danger continuel et prochain de la perdre!

ah! mes chers auditeurs, concevons enfin pour cette foi divine que

nous professons, le respect et l'attachement qu'elle merite, n'oublions rien de ce que la prudence suggere, pour en conserver le précieux dépôt, pour la garantir efficacement de tout ce qui pourroit l'affoiblir dans nos esprits, la corrompre, et la détruire. c'est à vous, mes dames, que cette morale s'adresse, ainsi qu'au reste du monde. il est mille choses que les hommes se piquent de sçavoir, et que vous pouvez ignorer avec une sorte de bienséance; mais cette science de la religion, nécessaire au chrétien, pour en conserver la créance, c'est de quoi vous n'êtes pas plus dispensées que nous mêmes. ou plustost, le droit dont vous êtes en possession de ne point fatiguer vos esprits, de l'étude des sciences qui nous occupent, ne vous rendroit-il pas plus coupables encore, si vous ne l'appliquiez pas du moins à l'acquisition des connoissances que la religion demande! croyons tous, et croyons simplement ce qu'elle nous enseigne, c'est Dieu même qui nous l'ordonne; mais du reste, dit le sçavant Pic de la Mirande, usons de notre raison même pour nous soutenir constament dans la foi, et ne dégradons pas la dignité de notre être, jusqu'à nous réduire volontairement à une ignorance également dangereuse et méprisable en matiere de Religion.

eh quoi! chrétiens; qu'il s'éleve tout à coup une guerre qui soit à craindre pour la patrie; que des Peuples jaloux se réunissent pour entreprendre sur elle quelque conquête, et diminuer par là l'étendue de sa puissance; n'êtes vous pas touchés alors de l'interêt de cette patrie, qui vous a vûs naître; ses défaites, ses victoires n'excitent-elles pas du moins votre curiosité! et si vous ne pouvez combattre ses ennemis par vous mêmes, et lui prêter le secours de votre bras, pour triompher; ne cherchez vous pas du moins, à lui marquer votre zele, en recueillant avidement tous les récits interessans pour sa gloire! oüi, bientost vous scavez le détail d'une guerre qui peut interesser l'état de vos fortunes, comme celui du Royaume: bientost vous sçavez à quelles nations nous avons affaire; la quelle de nos Provinces est plus exposée à leurs armes et à leurs assaults; quelles sont les forces que nous pouvons opposer à leurs combattans; vous suivez alors, par un sentiment naturel le cours des evenemens heureux ou funestes que la renommée publie; les bruits mêmes peu certains, réveillent votre attention, et piquent sur ce point votre curiosité. pourquoi? parce que l'amour de vos Princes et celui de la Patrie vous ont fait de fideles sujets et de véritables citoyens. eh! n'êtes vous donc pas à l'Eglise, ainsi qu'à la Patrie; disciples de jesus-christ, ainsi que sujets des Princes qui vous gouvernent! ne portez vous pas

sur le front le caractère auguste de cette Religion dont le baptême
vous a fait les Disciples ? doit-elle vous être moins chere cette
Religion divine, que la Patrie elle même ? n'est-ce pas là pour tout
chrêtien, son héritage, son thrésor, sa noblesse, son espérance ? et cependant
vous seriez insensibles à sa destinée ! et vous verriez de sang froid,
les assaults redoublés que l'impiété lui livre de toutes parts ! et vous
ne sçauriez pas même par quel endroit on ose l'attaquer sous vos yeux !
quelles armes on employe pour la combattre, quels moyens elle nous
fournit pour sa défense ! et parmi tant de périls qui l'environnent, vous
ne prendriez part ni à ses pertes, ni à ses triomphes ! non, j'augure
mieux de votre zele pour l'avenir. peut-être jusqu'à ce jour n'avez vous
eu que de l'indifférence pour ses progrés ; mais votre ardeur va se
ranimer enfin pour sa gloire ; et cette Religion annoncée par tant de
prophêtes, figurée par tant d'ombres brillantes, établie par tant de
travaux, fondée sur tant de miracles, illustrée par tant de grands
hommes, cimentée du sang de tant de martyrs ; cette Religion victorieuse
des idoles du monde, des passions du monde, des puissances et des
principautés du monde ; cette religion qui triomphe encore tous les
jours, de toutes les Religions, ou plustost de toutes les sortes d'ir-
religions qui la combattent ; non cette Religion sublime, le chef-d'oeuvre
de la sagesse d'un Dieu, n'aura pas la honte et la confusion, de se voir
négligée par ses disciples, jusqu'à ne mériter pas de leur part l'attention
nécessaire à la connoître. vous la regarderez toujours, comme l'objet
essentiel de votre foi, et vous conclurez de là qu'il faut donc la
sçavoir assez pour la bien croire ; c'est le fruit que je me promets de
cette premiere partie ; mais elle est encore la regle essentielle de nos
moeurs, il faut donc la sçavoir assez pour pratiquer fidellement ce qu'elle
ordonne ; c'est la conséquence qui me reste à vous exposer dans
la seconde partie.

Que tous les disciples de jesus-christ doivent être assez éclairés dans la 11
science de sa religion, pour ne risquer pas de violer ses loix, faute de les connoître; c'est une vérité sensible par elle même, et dont je vous crois assez convaincus, mes chers auditeurs, sans qu'il soit besoin de m'y arrêter. persuadés en effet, comme vous devez l'être, de la divinité de votre Religion, et de la nécessité d'y conformer vos mœurs, il est d'une conséquence nécessaire que les maximes vous en soyent assez connües, pour les reduire en pratique; et si la seule raison vous démontre qu'un sujet se rend coupable à l'égard du Prince qui le gouverne, quand il s'expose à transgresser ses loix, par le peu de soin qu'il prend de s'en instruire; cette même raison doit vous persuader, qu'un Disciple de jesus-christ, ne peut manquer d'être coupable et grièvement coupable à ses yeux, lorsque, par un oubli affecté de sa Religion, il s'expose à lui désobeir sans cesse, dans les points essentiels qu'elle lui prescrit. il ne s'agit donc, Chrêtiens du monde, que d'examiner ici de bonne foi, et sans vous flatter vous mêmes, premièrement, si vous êtes assez versés dans la science des loix du Christianisme, pour être en état d'agir en veritables Chrêtiens; secondement, si vous manquez en effet de ces lumieres, de vous faire sentir, autant qu'il est en moi, la conséquence infinie de ce désordre, évidemment capable de vous perdre, comme il en a perdu tant d'autres: deux idées simples, mais fécondes, aux quelles je réduis tout le fonds de morale qui me reste à vous développer. ne craignez point au reste que j'exagere, dans le détail de cette science pratique que je vous demanderai pour être solidement Chrêtiens; c'est à des connoissances faciles et purement nécessaires que je bornerai sur ce point vos obligations.

1° Car pour examiner d'abord sur un principe sûr et incontestable, si l'on a fait de sa Religion cette étude sérieuse, qui mette l'homme en état d'y conformer ses mœurs au milieu du monde; prenez garde, je vous prie; je ne prétends pas demander aux Chrêtiens du siecle, si à force de réflexions sur le Christianisme qu'ils professent, ils ont bien connu cette beauté, cette perfection de sentimens qui le caractérisent, et qu'il doit inspirer à tous ses disciples; ce plan de saintété sublime qui résulte de l'accomplissement de toutes ses maximes, de la réunion de ses préceptes, et de ses conseils. je ne viens point exiger des Chrêtiens de la Cour,

dans le sein du bruit et de la dissipation, qu'ils ayent assez refléchi sur la loi Chrêtienne, pour connoître cette pureté infinie d'intention qui la distingue; ces motifs tout célestes qu'elle présente à l'homme, pour l'animer à l'action; ce dégré de mérite et d'excellence dont chaque vertu Chrêtienne est susceptible dans la pratique. non, ce n'est point sur ces connoissances trop rares des beautés de la religion, que j'établis la mesure de l'instruction nécessaire aux Chrêtiens du monde; ce seroit trop exiger d'eux, et leur parler peut-être une langue étrangere, qu'ils auroient peine à comprendre. je me reduis donc à leur demander, s'ils ont porté l'étude de la loi divine, jusqu'à n'ignorer aucun des devoirs essentiels qu'elle leur prescrit, au milieu du monde, où les a placés la providence; voila la regle infaillible, mais nécessaire, pour juger si l'on est éclairé sur sa Religion, comme il convient de l'être; or, à partir de cette regle qui vous paroit si juste, qu'il est peu de Chrêtiens suffisamment instruits, pour ne pas s'égarer, faute de lumieres, dans la voye qui conduit au Ciel! parmi ces devoirs en effet que la Religion prescrit au milieu du monde, il en est de généraux attachés à la qualité de Chrêtiens, il en est de particuliers attachés à l'état et à la condition; il en est de personnels attachés aux besoins et à la situation d'un chacun: où ne me conduiroit pas le détail de ces devoirs, opposé à la coûtume où l'on est dans le monde, de vivre sans les connoître! mais je sçaurai me renfermer dans de justes bornes; suppléés par vos réflexions à ce que le tems me forcera de restraindre et d'abréger.

Devoirs généraux attachés à la qualité de Chrêtien. ce sera par rapport à Dieu, de l'aimer préférablement à tout ce qui existe; de glorifier la souveraineté de son être, par le culte intérieur et public qu'il mérite; de sanctifier surtout ce nombre de jours, spécialement consacrés à son service; de soutenir hautement les interêts de sa gloire en présence du monde, les droits de jesus-Christ, et ceux de son Eglise. ce sera par rapport au prochain, de l'aimer constamment; mais d'un amour universel, qui ne souffre l'exception de personne; d'un amour surnaturel, et qui tende à l'éternité de son bonheur; de compatir généreusement à ses infortunes, de les soulager de tout son pouvoir; de lui pardonner, mais de coeur, et sans retour, les plus cruels outrages. ce sera par rapport à vous meme; de haïr, de mortifier cette chair que vous ménagés à l'excés; de porter votre croix à la suite de jesus-Christ; de réprimer dans vous tout sentiment d'attache pour le monde, et ses faux biens; de préférer en tout le bien de l'âme aux plaisirs du corps. autant de devoirs, dont vous convenez sans doute,

mes chers auditeurs, mais sur lesquels vous ne croyez pas avoir besoin de nouvelles lumieres, pour être en état de les remplir dans toute leur étendue; et moi cependant j'oserai vous dire, que de tous ces devoirs, il n'en est pas un seul peut-être dont le monde soit vraiment instruit, et qu'il ait sçu comprendre dans le sens de jesus-Christ et de son Evangile; car dans ce monde que vous prenez pour guide, et dont les idées sont la regle des vôtres, ne se figure-t-on pas que l'on aime Dieu préférablement à tout, et comme il mérite d'être aimé, lors même que l'on porte habituellement dans le cœur, des sentimens de haine et de vengeance, d'orgueil et d'ambition, où d'autres sentimens plus criminels encore, qui ne pouvant s'accorder avec les préceptes de sa loi, sont dès lors incompatibles avec le précepte de son amour? ne prétend-t-on pas dans le monde rendre à Dieu la gloire et l'honneur qu'il attend de ses créatures, quand toute la gloire que l'on rend à sa Grandeur, se termine chaque jour à quelques prieres superficielles, à quelques adorations équivoques, telles que des Payens rougiroient d'en offrir de semblables à leurs idoles, et que le vrai Dieu conséquemment, doit plustost regarder comme des insultes de votre part, que comme de véritables hommages! ne se persuade-t-on pas dans le monde, que l'on accomplit le précepte de sanctifier les jours spécialement consacrés au Seigneur, lorsqu'à la réserve de quelques momens de contrainte, où l'on assiste à son auguste sacrifice, tout le reste de ces jours solemnels, dont chaque instant devoit être pour Dieu, s'écoule en passe-tems frivoles, et en divertissemens prophânes! ne croit-on pas enfin dans le monde, conserver pour l'interêt de jesus-Christ et de son Eglise, ce zele ardent commandé à tous ses disciples, quoique l'on demeure habituellement dans le silence et l'inaction, au lieu de parler et d'agir pour réprimer les blasphêmes de l'impiété, et traverser le cours de ses intrigues! ne sont-ce pas là, Chrestiens du monde, les idées dominantes, qui sont comme l'ame de votre conduite, et comment accorderez vous jamais ces grossieres erreurs, dont vous êtes imbûs, avec une vraye connoissance des devoirs du Christianisme, par rapport à Dieu?

De même, par rapport au prochain; peut-être sçaurez vous encore que la loi Chrêtienne vous impose à son égard, un amour qui ait la charité pour principe, un amour qui compatisse à tous les maux qu'il éprouve, qui fasse effort pour les soulager de tout son pouvoir, un amour qui pardonne sincerement au prochain le plus ennemi, quelqu'outrage qu'il ait pû vous faire; mais si le nom de ces devoirs essentiels

ne vous est pas inconnu, en connoissez vous également toute l'étendue, et n'ignorez vous pas à quoi précisément ils vous obligent; car si votre esprit a pénétré le fonds de ces devoirs, pourquoi donc pensez vous que pour aimer en chrétien, il vous suffit de ne haïr personne, d'aimer d'un amour naturel les caractères aimables qui ont pu vous plaire, et de conserver l'indifférence pour le reste des hommes, quoique la charité prescrive un amour réel et positif à l'égard de tous les hommes sans exception, qui en sont l'objet: pourquoi pensez vous remplir fidellement, le précepte de l'aumône, sans vous gêner en rien dans les tems les plus difficiles, tandis que dans les tems les plus commodes, vous devez retrancher, pour y satisfaire, ce luxe au dessus de votre état, cette superfluité de dépenses que défend la Religion, de quelque genre qu'elles puissent être: pourquoi pensez vous remplir la loi qui ordonne le pardon des injures, dès que la froideur où la haine resserrées dans l'ame, n'éclattent point sensiblement au dehors, comme si les ressentimens du cœur vous étoient moins interdits, que les éclats de la haine et de la vengeance: conciliez, s'il est possible, mon cher auditeur, ces idées que l'on se forme dans le monde, des devoirs qui concernent le prochain, avec l'idée juste que je viens de vous en offrir, et que nous en donneront toujours les interprètes les plus éclairés de l'Evangile.

Enfin par rapport à vous même; vous aurez compris en général que le caractère du baptême, est un engagement à vous haïr, et vous mortifier dans la vie présente, à porter votre croix à la suite de jesus-Christ, à vous détacher du monde et de ses faux biens, à préférer en tout le bien éternel de l'ame, aux avantages passagers du corps et des sens; mais de bonne foi, concevez vous bien toute la sublimité de cette morale; et si je vous annonce, que, pour se mortifier en chrétien, et porter sa croix à la suite de jesus-Christ, il ne doit pas s'écouler un seul jour de la vie, où l'on ne désire au moins de souffrir quelque chose avec jesus-christ, et pour jesus-christ; que pour se détacher chrétiennement du monde, il s'agit de posséder ses biens, comme ne les possédant pas, et d'user de ses plaisirs, comme n'en usant pas; c'est à dire sans permettre jamais au cœur d'en faire sa félicité; que pour se détacher réellement de soi même, et préférer en tout le bien de l'ame à l'avantage du corps, il faut immoler ce corps de peché, comme l'appelle St Paul, et le sacrifier sans cesse à Dieu, par le martyre d'une pénitence continuée

13

jusqu'a la mort ; si, dis-je, je vous annonce avec l'évangile et dans les mêmes termes, ces maximes de renoncement et d'abnégation, aux quelles se réduit toute la morale du christianisme, croirez vous en effet que la pratique d'une morale si relevée, soit bien essentielle au salut du monde chrétien ? et toute éloignée qu'elle est de l'exagération, ne vous paroitra-t-elle pas toujours étrange et inouïe par rapport à vous même ? en faudroit-il davantage pour justifier dans vos esprits, la proposition que j'ai avancée, sur le peu de connoissance que l'on a dans le monde, de ses plus essentiels devoirs ? permettez moi cependant de la justifier plus pleinement encore.

Pour être suffisamment éclairé dans la pratique de sa Religion, ce n'est pas assez pour l'homme chrétien, de posséder la connoissance de ces devoirs attachés au caractere qui le distingue, si cette connoissance ne s'étend encore aux devoirs particuliers attachés à l'état et à la condition qu'il occupe, et c'est sur cette portion de devoirs, plus étendus qu'on ne se le figure, que le défaut de lumieres me paroit encore plus commun, et plus répandu dans le christianisme. que le tems me permît en effet, de parcourir seulement ici les différents états du monde, et de vous présenter un plan abrégé des devoirs particuliers, qui leur sont propres, combien ne s'en trouveroit-il pas, que vous n'avez jamais bien conçus, chacun dans vos conditions ; c'est à vous meme que j'en appelle pour vous juger.

Où sont, par exemple, les peres et les meres de famille, dont la réflexion animée par la tendresse, ait bien apprétié les devoirs dont ils sont redevables à leurs enfans ; c'est à dire, tout ce qui doit leur en coûter de soins, d'attentions, d'assiduités, de vigilance, pour les élever chrétiennement, et selon Dieu, sans jamais se décharger entierement sur autrui, d'une obligation qui les regarde personnellement eux memes ; et pour les diriger dans le choix, de l'état ou Dieu les appelle, sans jamais s'arroger le pouvoir, de disposer de leurs personnes, et de les placer à leur gré ? Peres chrétiens, je parle aux plus vertueux parmi vous, il ne faut que considérer cette espece d'éducation mêlée de christianisme et de mondanité, trop ordinaire dans vos familles, et le peu de liberté que vous laissez aux desseins de Dieu sur la destinée de vos enfans, pour juger que vous n'avez jamais qu'une idée superficielle de ces obligations que je vous expose ; obligations cependant, que la religion d'accord avec la nature mit toujours au rang des

devoirs paternels, les plus indispensables.

Où sont les personnes engagées dans les liens du mariage, qui ayent jamais bien sçu tout ce que la loi divine ordonne, tout ce qu'elle permet, tout ce qu'elle défend aux deux époux ? combien même semblent n'avoir pas l'idée du mariage, comme d'une chose vraiment sacrée, en paroissant ignorer que c'est une profanation de le célébrer, sans s'être auparavant purifié par la pénitence ? combien ne sçavent pas, que le mariage a ses loix établies de Dieu, pour en sanctifier l'usage, et que l'on ne peut transgresser sans crime ? que c'est un état où doit regner la chasteté et la continence, ainsi que dans le célibat, quelque difference qui se trouve d'ailleurs entre l'un et l'autre ? que de la chasteté conjugale aux souilleures de l'impureté, le passage n'est que trop ordinaire et trop facile ? et que tous les désordres qui se glissent dans cette union sainte, loin d'être justifiés en quelque maniere, et autorisés par le sacrement, comme on se le persuade communément dans le monde, tirent de là même un caractere particulier de malice et d'énormité qui les rend sacrileges !

Où sont les hommes d'autorité dans le monde, qui ayent bien compris ce qu'ils doivent aux inférieurs, que la providence a voulu soumettre à leurs ordres ? combien de Seigneurs dans leurs terres et dans leurs domaines, n'ont jamais mis au rang de leurs obligations, le zele qu'ils doivent avoir pour procurer le salut de leurs vassaux, et pour leur faire rendre à Dieu le premier hommage qu'il mérite comme souverain Seigneur ? combien de maitres particuliers dans leurs maisons, ignorent ce qu'ils sont essentiellement à l'égard de leurs Domestiques, c'est à dire les ministres établis de Dieu, pour les maintenir dans son service, et leur faire observer ses loix, avant que de s'en faire obeir eux mêmes ! combien de commandans dans les armées, ne se croyent pas chargés de réprimer la licence du Soldat, dès qu'elle ne blesse que les interêts du ciel, et ne scavent pas que jesus-christ compte sur leur vigilance pour lui conserver ses Disciples, comme le Prince sur leur bravoure, pour lui former des héros dans les combats !

je serois infini, si j'entreprenois d'épuiser le détail de ces devoirs, presque inconnus dans les conditions diverses. car où sont les juges qui se fassent un point de conscience, de ces lenteurs affectées dans leurs arrêts, qui trop souvent aboutissent à ruiner également les deux parties, de ce peu d'étude et de réflexion qu'ils apportent quelquefois à la décision

des affaires les plus delicates ? où sont les orateurs du barreau, qui ne se croyent en droit de faire valoir des prétentions injustes, dès que c'est un moyen pour se faire valoir eux mêmes; et de semer leurs écrits, où leurs discours de mille traits médisans, qui ne servent qu'à décrier des hommes, dont ils ne doivent pas moins respecter l'honneur, que l'honneur même de ceux dont ils soutiennent les droits ! où est l'homme de trafic et de commerce, qui ait assez réfléchi sur les abus ordinaires dans sa profession, pour s'assûrer que tout ce qu'il recueille de gain et de profit, s'accorde avec les loix de l'équité et de la conscience ? où est le negociateur, le politique, l'homme d'affaires dans un état, qui ait bien conçu que sa religion doit regler, mesurer tous ses projets, et qu'il doit la consulter en tout, pour y conformer ses moindres démarches, comme s'il n'étoit qu'un simple citoyen.

Vous me répondez que l'homme d'Eglise, obligé par état d'enseigner le peuple fidelle, quelquefois n'est pas mieux instruit de ses propres devoirs, qu'on ne l'est dans les conditions communes : oüi, je l'avoüe, quoiqu'à regret, mes chers auditeurs, que la science de la Religion n'est pas toujours parfaite dans ses ministres même, que jesus-Christ en a fait comme les dépositaires ; qu'il suffit de scavoir jusqu'où va l'indulgence outrée de quelques uns, la séverité excessive de quelques autres, pour les regarder comme des hommes, où depourvus de principes, où prévenus de principes faux et erronés sur le plus essentiel de leurs devoirs. voila, chrêtiens, ce que je sai comme vous, et c'est ce qui me fait plus gémir encore, que, parmi des hommes etablis de Dieu, pour entretenir la religion du monde, en lui remontrant ses devoirs, il s'en trouve de si peu éclairés sur les devoirs qui les regardent eux mêmes. mais, quoi qu'il en soit, ce n'est point ce désordre, fut-il aussi commun qu'il est rare dans les ministres de l'Eglise, qui vous justifiera jamais devant Dieu : l'incapacité de quelques sujets honorés du sacerdoce, sur le point de la religion, n'excusera jamais la vôtre, et l'illustre Clergé de cet Empire, produira dans tous les tems une infinité d'hommes habiles, qui vous apprendront ce que vous devez scavoir, si vous voulez sincerement vous en instruire.

Que sera-t-ce donc, chrêtiens, si je descends encore aux devoirs personnels attachés aux besoins et à la situation de chacun des hommes, dans l'ordre de la Religion; et ne vous trouverez vous

pas aussi peu éclairés sur cet article, et aussi dépourvûs de connoissances que sur tout le reste. expliquons nous un moment. vous êtes foible, et vous avez reconnu par mille épreuves funestes, que le commerce du monde n'a que trop d'empire sur votre cœur, pour le dissiper et le distraire de ce qu'il doit a Dieu; pour le corrompre même entierement et le pervertir. vous etés prés de succomber sous le poids de vos malheurs, parens, amis, ennemis, tout conspire à la fois pour combler votre disgrace, et sans les plus puissans secours du ciel, votre cœur va se livrer infailliblement aux murmures contre la providence, et se révolter contre ses ordres. vous avez souillé le cours de votre vie par les plus grands crimes, et de votre propre aveu, à peine est-il quelque espece de péchés que vous n'ayez commis, ou voulu commettre. or, que veux-je inferer de ces situations diverses et personnelles à tant de chrêtiens? le voici: c'est qu'a raison de cette foiblesse, qui vous rend si dangereux le commerce du monde, la religion vous fait un devoir de vous séparer de ce monde à certains tems, parcequ'il vous distrait de toute pensée salutaire, et tendante à l'éternité; et de chercher même dans la retraite, un azile éternel contre ses périls, si vous ne croyez pas vous pouvoir autrement garantir de sa contagion. c'est qu'a raison de cet état d'épreuve et de disgrace, qui vous expose à murmurer sans cesse contre la providence, la religion vous fait un devoir d'adresser chaque jour plus de prieres à Dieu, pour solliciter son secours, et de puiser plus souvent de nouvelles forces, dans la réception des sacremens de l'Eglise; c'est qu'a raison de ces excés de déreglement et de désordre, qui n'ont fait de votre vie qu'un tissu de crimes, la religion vous fait un devoir d'un excés de pénitence; et que ces divertissemens d'ailleurs honnêtes, et permis pour des âmes moins criminelles, il est pour vous d'obligation de les retrancher, du moins en partie, et de vous en interdire désormais l'usage.

Cependant, mon cher auditeur, tous ces devoirs qui vous sont personnels, et qui pour d'autres que pour vous, seroient plustost des conseils que des préceptes, en avez vous jusqu'à ce jour reconnu la vérité? ne semble-t-il pas que c'est aujourd'hui pour la premiere fois, que l'on vous les représente, et croyez vous, même encore, être obligé de les accomplir, à ce moment que je vous les annonce. mais que serviroit de pousser plus loin cette morale, n'est-il pas trop évident par le court exposé que je viens de

vous faire, que tout ce que la Religion renferme de relatif aux mœurs, est trop peu connu de l'homme du monde, pour servir de regle à sa conduite; que malgré l'abondance de lumieres qui lui découvrent ses devoirs, soit généraux, soit particuliers, soit personnels, il est des obligations essentielles à connoître, qu'il ignore encore tous les jours; et que, si l'on est communément trop peu éclairé sur sa religion, pour se répondre d'une foi solide et inébranlable, on en est plus ordinairement encore trop peu instruit, pour être fidelle à ses loix.

Oui, chrêtiens, elle s'annonce depuis deux mille ans dans toutes les contrées du monde, soumises à jesus-christ; elle s'enseigne à ses disciples, de toutes les manieres, cette Religion divine, et dans un plus grand detail, qu'elle ne le fut jamais: semblable à la grace même dont elle est la source; elle se présente à nous, cette religion sublime, tantôt sous l'idée d'une méditation profonde qui nous absorbe, tantôt sous le jour d'une instruction simple qui nous éclaire; elle s'insinüe dans les uns par le canal d'une lecture édifiante qui les attache; elle se fait goûter des autres, sous l'appareil d'un discours éloquent qui les frappe; les plus grands génies parmi les disciples de cette Religion, se sont épuisés et s'épuisent encore de nos jours, à developper dans nos temples la saintetè, la sagesse, et la force des préceptes qu'elle impose; le peuple et les grands, les esprits cultivés comme les plus simples, trouvent également à se satisfaire dans la varietè des talens à qui le sacré ministere est confié. les Cours, les villes et les Campagnes retentissent également de ses oracles; et par je ne sçai quelle fatalité, qui fait tout à la fois l'opprobre et de l'esprit, et du cœur de l'homme, il semble que plus on la prêche, cette doctrine celeste, et moins elle soit connüe des Chrêtiens du monde: toutes les sciences **humaines**, apeine sorties de leur berceau, sont bientôt portées à leur perfection, par les soins pénibles et laborieux que l'homme apporte à les cultiver: la science de jesus-christ et de sa Religion, est la seule qui semble décroître et diminuer parmi les hommes, à mesure que les siecles s'écoulent, et nous éloignent de son origine; comme si le titre de l'antiquitè, qui peut rendre vénérables aux yeux, les choses les plus communes, rendoit la Religion de jesus-christ, moins respectable à ses disciples, et moins digne de leurs attentions et de leurs recherches.

Or, mes chers auditeurs, à la vûë de cette indifférence du monde chrêtien, pour connoître et approfondir les maximes de sa religion, faut-il être surpris de la décadence visible de la piété

et de cette corruption générale des mœurs, qui permet à peine de distinguer le peuple fidelle, des nations prophanes et idolâtres ! et si, comme vous l'avez conçu d'abord, le dépérissement de la foi parmi nous, doit surtout provenir de l'ignorance de la Religion, considérée comme l'objet de notre créance, à quoi peut-on mieux attribuer les plus grands relachemens, et la plupart des scandales qui font gémir l'Eglise, qu'à l'ignorance de cette Religion même, considérée comme la regle de nos mœurs ? oüi, voila, sinon l'unique, du moins la première source de presque tous les dérordres répandus dans le Christianisme. et en effet, suivez ce détail, qui me servira de preuve.

2°

De là, l'impression funeste que font sur tant d'esprits les maximes corrompües du monde réprouvé par jesus-christ.

De là, cette facilité extrême à se livrer aux plus grands excés, et cette étrange indolence à sortir de l'abyme où l'on est tombé.

De là, tant de vertus essentielles au salut, maintenant bannies du Christianisme, et presque inconnües des chrétiens de nos jours.

De là, tant de péchés et de péchés griefs, traités de minuties et de bagatelles, par les personnes mêmes, qui se piquent de piété et de Religion.

De là, tant d'injustices, d'iniquités criantes, introduites, et comme authorisées par un long usage, en certains états.

De là, tant d'abus et de sacrileges, que l'on ne pense pas même à se reprocher, dans la réception des sacremens de l'Eglise.

De là, tant de bizarreries et de travers, qui défigurent aux yeux du monde, la dévotion même et la piété, d'ailleurs la plus solide. l'auriez vous pensé, que la seule négligence de l'homme, à réfléchir sérieusement sur sa religion, entraînât tant de déreglemens et de scandales après soi ? et cependant, quoi de plus incontestable ? je n'ai besoin, pour vous en convaincre, que d'une induction la plus sensible, et par laquelle je finis. j'ai dit ; de là, l'impression funeste que font sur tant d'esprits, les maximes du monde, réprouvé par jesus-christ ; car, si l'on avoit l'esprit imbû, pénétré des maximes saintes de sa Religion, par une application sérieuse à les connoître, l'idée de ces maximes célestes, comparée aux erreurs du monde, nous feroit vivement sentir, l'opposition de ces erreurs mondaines, à toutes les pratiques de vertu, que le salut demande. on jugeroit alors, comme malgré soi, que cet appareil de luxe et de vanité, ce goût passionné pour les jeux, les spectacles ; cette vie molle et oisive que le monde authorise, que tout cela n'est rien moins que

permis et innocent devant Dieu. du moins seroit-il difficile que, l'esprit ainsi pénétré de la morale chrétienne, on s'infatuât des préjugés contraires, jusqu'à s'en faire des principes de conduite, et à s'en prévaloir contre tous les anathèmes de l'Evangile; mais dépourvû que l'on est de la connoissance, je dis de la connoissance méditée et réfléchie que l'on doit avoir de sa religion, comment la morale la plus réprouvée, ne trouveroit-elle pas accès dans des esprits, où celle de jesus-christ a laissé de si foibles traces! et si l'on voit aujourd'hui des chrétiens en venir jusqu'à ce point d'égarement, d'ériger en vertus, les vices les plus marqués, tels que l'ambition et la vengeance, et de regarder comme des vices, du moins comme des bassesses de coeur, des vertus consacrées par jesus-christ même, telles que l'humilité et la patience, de quel autre principe croyez vous que soit provenu dans eux, ce renversement étrange des idées vraiment chrétiennes, que du peu de connoissance qu'ils avoient de la morale du christianisme, et qui les a rendus susceptibles de tous les vains préjugés du monde!

j'ai dit; de là, cette faulité extrême de se livrer aux plus grands excés, et cette funeste indolence à sortir de l'abîme, où l'on est tombé. et en effet, donnez moi des chrétiens vraiment instruits de leur religion, je veux dire des chrétiens, frappés, comme ils doivent l'être, de cette perfection, de cette sainteté de moeurs que leur prescrit la loi de Dieu, et pour de tels hommes, je craindrai bien moins l'empire et la tyrannie, que les passions humaines exercent sur tous les états du monde. que si leur foiblesse succombe enfin sous la force et la violence d'une passion qui prendra le dessus, du moins sera-t-ce lentement, et comme pas à pas qu'ils deviendront esclaves; parceque la sainteté connüe de leur religion, sera comme un frein puissant, qui réprimera sans cesse dans leur ame, l'attrait de la passion qu'ils auront à combattre, et retardera toujours le moment de leur défaite. mais supposez vous au contraire des chrétiens, tels qu'ils sont aujourd'hui pour la plus part, des chrétiens peu éclairés et peu jaloux de l'être sur la perfection des devoirs que la loi de Dieu leur impose; à peine dans ce grand nombre en compterez vous quelques uns, qui ne se laissent vaincre aux premiers efforts de la tentation, et qui une fois vaincus, ne deviennent déreglés sans mesure, et même sans retour; parceque ne connoissant qu'à demi la pureté infinie de leur religion, ils ne peuvent conséquemment bien connoître, ni l'énormité des vices auxquels ils s'abandonnent, ni leurs suites terribles par rapport

au salut.

j'ai dit; de là, tant de vertus essentielles au salut de l'homme, devenües comme étrangeres dans le Christianisme, et presque inconnües des Chrétiens de nos jours. vigilance, attention sur soi même, frugalité, tempérance, recüeillement intérieur et fuite du monde, ces vertus et mille autres que je pourrois nommer encore, pourquoi n'en voit-on plus parmi nous que de foibles vestiges? ah! mes chers auditeurs, pour introduire et fomenter ce désordre dans le monde chrétien, ne suffiroit-il pas de ce défaut de connoissance que je vous représente en matiere de religion, de ce défaut en conséquence du quel on se persuade, que l'on n'est point appellé de Dieu, à pratiquer ces vertus austeres, et qu'elles ne sont réservées que pour les Religieux séparés du siecle par profession et par état; car, si l'on sçavoit réfléchir sur l'Evangile, et les devoirs qu'il nous annonce, on sçauroit alors que les obligations du Religieux et de l'homme du siecle, quoique différentes à certains égards, sont néanmoins parfaitement communes sur tant de points importants dont on se croit dispensé; que c'est à tous sans distinction d'états et de rangs que parle un Dieu legislateur, quand il ordonne à ses disciples d'être doux et humble de cœur, de prier et de prier sans cesse, de mortifier la chair et les sens, de fuïr le monde et ses plaisirs. voila, sans doute, ce qu'il seroit aisé de sçavoir, pour peu que l'on sçut réfléchir sur les maximes de sa Religion, sur l'étendüe et l'universalité de ses maximes; et faute de ces réflexions si simples et si faciles, on porte tous les jours dans le monde, la distinction du séculier et du Religieux, jusqu'à renvoyer à celui ci, mille vertus également commandées aux chrétiens du siecle, et aux citoyens du cloître, et l'on se croit encore les vrais disciples de jesus-christ, tandis que l'on est mondain par principe, et que l'on renonce par état aux vertus les plus essentielles du christianisme.

j'ai dit; delà, tant de péchés et de péchés griefs, traités de minuties et de bagatelles, par des personnes mêmes qui se piquent de piété et de religion; en matiere de charité, par exemple, et plus encore en matiere de pureté, si l'on avoit pénétré l'esprit du christianisme, ne jugeroit-on pas qu'il reprouve comme des crimes, mille libertés que l'on se donne de juger, de parler, d'entendre parler au désavantage du prochain, qu'il ne faut souvent qu'un mot indiscret, qu'un signe marqué d'approbation, qu'un sourire malin, qu'un instant même de silence en certaines conjonctures, pour blesser griévement la charité; et prévenu que l'on seroit de cette morale, voudroit-on risquer son éternel bonheur, pour le frivole

plaisir de satisfaire un moment sa malignité! de même, si l'on étoit vivement persuadé par l'étude de sa religion, que certaines licences que l'on se donne tous les jours, aux dépends de la pudeur et de la modestie, et qui ne passent communément dans l'estime du monde, que pour de simples vanités dont Dieu ne s'offense pas, sont cependant des péchés, et souvent des péchés mortels; est-il croyable, o mon Dieu, que tant de jeunes personnes élevées dans le sein de la piété, fissent paroître si peu de régularité sur ce point, au risque de perdre leur ame pour l'éternité; non, sans doute; mais parce que sur un article si délicat, on n'appelle à son conseil que les idées du monde, qui s'est mis en possession de qualifier comme il lui plaît de pareilles licences, on s'y abandonne sans remords: et c'est ce préjugé du monde, fondé sur l'ignorance des principes du Christianisme, qui dans une infinité de cœurs mondains, établit et entretient le regne abominable de l'esprit impur.

17

J'ai dit; de là, tant d'injustices, d'iniquités criantes, autorisées par un long usage en certains états. que de monopoles dans le commerce! que d'usures, de prêts, dont la conscience est blessée! que de friponneries palliées dans l'administration des deniers publics, faute de s'éclaircir sur ce que la loi de Dieu permet, et sur ce qu'elle défend! si cette voye qui m'a conduit à la fortune, dites vous, m'avoit seulement paru suspecte, je n'aurois eu garde de m'y engager, au risque de devenir injuste et de m'approprier des biens, qui ne m'appartenoient pas; car, a Dieu ne plaise que je sacrifie jamais mon salut aux plus grands interêts du monde. vous le dites, et peut-être le pensez vous ainsi, mes chers auditeurs; mais cependant vous vous êtes enrichis, quoique sans le sçavoir contre toutes les loix divines et humaines, et ces gains illicites, pour avoir été le fruit de votre ignorance, n'en ont pas été moins coupables devant Dieu, et vous n'en êtes pas moins chargés de l'obligation de les réparer, que si vous aviez clairement connu, tout le mal que vous commettiez, comme vous pouviez alors et comme vous auriez dû le connoître.

J'ai dit; de là, tant d'abus et de sacrileges, que l'on ne pense pas à se reprocher dans la réception des sacremens de l'Eglise: car, il ne faut pas se figurer, Chrétiens, que parmi tant de sacrileges qui se commettent tous les jours dans nos Temples, le grand nombre soit commis de sang froid, et avec une vraye connoissance des crimes dont on s'est rendu coupable. non, à quelque dégré de malice que soit monté le cœur de l'homme, il ne se porteroit point sans horreur à de pareils excés,

manifestement reconnus pour ce qu'ils sont. quel est donc le grand principe de ces profanations, si ordinaires dans les chrétiens du monde! je le découvre dans l'oubli volontaire, où ils aiment à vivre, de la plupart des devoirs que prescrit la religion: car, plongés qu'ils sont dans cette espece d'aveuglement, ils se trouvent conséquemment hors d'état, de bien connoître mille péchés, dont la conscience est souillée devant Dieu, où du moins ne les connoissent-ils jamais qu'à demi. donc, point d'accusation de leur part, ou accusation insuffisante: point de douleurs, ou douleur trop foible des péchés les plus mortels. on reçoit cependant des absolutions, qui semblent délier sur la terre, ce qui ne sera jamais délié dans le ciel; du Tribunal sacré de la pénitence, on se presente sans balancer à la table sainte. les années, quelque fois la vie entière s'écoule, sans que l'on ait bien éclairci ces coupables ténebres, où s'est ensevelie la connoissance des plus importans devoirs; et des milliers de sacrileges deviennent les malheureux fruits d'une ignorance d'autant plus criminelle devant Dieu, qu'il eut été plus facile de la dissiper et de s'instruire.

j'ai dit enfin; de là ces bizarreries, ces travers qui défigurent la devotion même, et la piété d'ailleurs la plus solide. on s'en étonne, on s'en plaint tous les jours, on s'en scandalise même dans le monde, de voir des devots par profession et par état, sujets à des vices, à des écarts singuliers, qui ne paroissent réservés que pour eux, et l'on ne conçoit pas l'alliance de ces défauts trop sensibles, avec une vie toute occupée des devoirs extérieurs de la piété et de la charité chrétienne. et moi, mes chers auditeurs, je ne vois rien de si facile à concevoir, que ce prétendu mystere; car en voici l'explication facile, et confirmée par l'expérience. pour être dévot, souvent on n'en est pas plus éclairé sur la morale de sa religion, on n'en a pas mieux appris à discerner sûrement les bornes du vice et de la vertu. et rien n'est moins rare que d'appercevoir tous les dehors au moins, de la dévotion, dans des personnes qui n'ont jamais bien sçu ce que c'est que d'être chrétiennes. faut-il donc être surpris de tant de défauts qui accompagnent d'ordinaire la piété dans le monde? et ne doit-il point arriver comme nécessairement, que le grand nombre des personnes vertueuses, ne le soyent, pour ainsi dire, qu'au hasard, et presque jamais comme elles doivent l'être. que les unes, par exemple, faute de bien connoître le juste milieu où la vertu réside, donnent sur certains points de conduite, dans un relachement déplorable, et sur d'autres dans

dans un excés de séverité qui ne connoit point de moderation; que les autres ignorant le mérite d'une vie simple et commune aux yeux de Dieu, regardent la singularité de leur vie, quoique l'effet ordinaire de l'humeur et du caprice, comme le produit le plus solide et le plus méritoire de la piété; que celles là, pour n'avoir pas l'idée du véritable zele, érigent en zele evangélique, une humeur bilieuse et chagrine, qui s'exhale à tout propos, en discours médisans et critiques; que celles ci enfin, peu accoûtumées à réfléchir sur les vrais caracteres, de la fermeté, de la modestie, de la patience chrétienne, prennent l'obstination dans leurs idées, pour attachement à la verité, l'éclat affecté de leurs bonnes œuvres, pour le désir de glorifier celui qui en est l'auteur, et le ressentiment de leurs propres injures, pour vengeance des interêts de Dieu même; ces illusions et tant d'autres compagnes trop ordinaires de la piété chrétienne, ne sont-elles pas, comme je l'ai dit, la suite naturelle du peu de connoissance que l'on a de la dévotion même dans la quelle on s'engage! et ne retrancheroit-on pas infailliblement presque tous les défauts, dont l'injustice du monde accuse si volontiers la dévotion même, si l'on pouvoit réussir à mieux instruire, ce que l'on appelle personnes devotes, et à leur apprendre efficacement ce que c'est que de l'être!

Etudions la donc, mes chers freres, si nous voulons entrer dans le chemin du ciel qu'elle nous montre, cette Religion destinée à nous rendre heureux; cette Religion seule digne d'interesser l'homme chrétien, seule capable de contenter son esprit, comme Dieu seul est capable de remplir son cœur. que les sciences humaines nous amusent, à la bonne heure; qu'elles nous occupent même dans ce court espace de tems qui borne la vie, puisque l'avantage de la société le demande; mais ne nous livrons pas à ces vaines connoissances trop au dessous de la dignité de nos esprits, et qu'elles n'absorbent jamais le fort de nos réfléxions, préférablement à cette science suréminente de la Religion de jesus-Christ. Eh! que recueillez vous de vos études profondes, qui soit comparable aux idées dont elle vous éclaire, esprits curieux et avides de connoître! à quoi aboutissent tant de méditations et de veilles, pour pénétrer l'histoire de la nature, ou celle des tems! à force de travail, il est vrai, vous acquerez des connoissances, mais acquerez vous des lumieres; connoissances incertaines et bornées, connoissances obscures et confuses, connoissances stériles et sans fruit, connoissances dangereuses même

et funestes pour le salut; quelques vérités peut-être, qui se présentent sur la route, pour vous consoler de vos peines; mais vérités de pure spéculation, qui amusent la curiosité de l'esprit, sans le nourrir lui même, et le satisfaire; démentez moi, si vous l'osez, sçavans orgüeilleux et pleins de vous mêmes. n'est-ce pas là tout ce que vous découvre le travail le plus opiniâtre sur mille points de l'érudition humaine? et malgré la gloire qui vous suit, n'êtes vous pas sans cesse humiliés, de vous voir bornés de toute part dans vos recherches, et comme environnés de tenebres, qu'une éternité de réfléxions ne dissiperoit pas!

Grand Dieu! mais seroit-ce donc là le terme de ce désir ardent de sçavoir, que vous avez mis dans l'homme, et dont l'homme est dévoré? cette capacité, cette étendüe, cette pénétration de génie, qui le rend presque semblable aux anges, ne lui fut-elle accordée, que pour conquérir à si grands frais, ce butin tenebreux de préjugés, de conjectures, et d'erreurs, dont son sçavoir est obscurci! ah! mes chers auditeurs, fussiez vous les premiers sçavans de l'univers, en fussiez vous comme les astres par l'éclat de vos lumières, que vous entendez mal la gloire et le bonheur de l'esprit humain, quand vous renfermez son activité, dans la Sphere étroite des sciences humaines et prophanes! c'est l'amour du vrai, sans doute, qui vous guide et qui vous soutient, dans cette carriere ingrate et pénible que vous parcourrez; mais la Religion que vous dédaignez de connoitre et d'approfondir, dont vous regardez l'étude, comme le partage de l'enfance et celui du peuple, qu'est-elle autre chose, cette religion revélée de Dieu, qu'un thrésor inépuisable de vérités;

mais de vérités célestes, où l'esprit humain ne peut atteindre par ses efforts;

mais de vérités lumineuses, qui dissipent tous les nuages dont on voudroit les obscurcir;

mais de vérités éternelles, qui triompheront des erreurs de tous les tems;

mais de vérités infaillibles, qui rassûrent les fidelles contre tous les doutes.

mais de vérités sublimes, dont la science honore les plus grands génies.

mais de vérités aimables, dont l'onction pénetre tous les coeurs.

mais de vérités toute-puissantes, qui prennent l'empire et le donnent à l'homme sur toutes les passions.

mais de vérités solides, qui enseignent généralement tous les devoirs.

mais de vérités salutaires dont la foi préserve de tous les vices.

mais de vérités consolantes, qui charment les plus terribles chagrins.

mais de vérités universelles, qui concernent tous les âges et tous les états.

mais de vérités capables, de porter l'homme au plus haut point de gloire, de perfection, de bonheur, qu'il puisse acquérir sur la terre.

Attachez vous donc à la science de votre Religion, génies habiles et éclairés; que ce soit là l'objet ordinaire de vos réfléxions profondes, si c'est l'amour de la vérité qui vous touche. sans l'intelligence de ces vérités divines, que la Religion vous présente, eussiez vous le mérite de tout scavoir, faites état que vous ne sçavez rien; je dis rien de grand, rien de glorieux, rien d'essentiel à sçavoir pour l'homme. au lieu qu'éclairés des seules lumieres que la Religion vous donnera, vous pourez vous glorifier sans orgüeil, de posseder la science de ce qu'il y a de plus interessant à connoître pour l'homme raisonnable et chrêtien; vous sçaurez croire raisonnablement, et agir chrêtiennement sur la terre; vous sçaurez vous y sanctifier par l'accord de la foi et des œuvres, et parvenir à travers les dangers du monde au bonheur éternel que je vous souhaite. &c.

Sermon
sur L'amour de Dieu

21

Dominum Deum tuum adorabis, & illi soli servies:
Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous ne
servirez que lui seul. ... en St. Matthieu, Chap. 4e

Adorer le vrai Dieu, et le servir, comme il veut être servi et adoré; qu'est-ce autre chose que de l'adorer et de le servir avec amour; car ce Dieu jaloux rejette tout hommage que la bouche peut lui rendre, s'il n'est accompagné de l'hommage du cœur qui se paye par l'amour. amour de Dieu qui de tout tems fut le premier et le plus grand précepte de sa loi; c'est ce que l'homme même qui ne seroit pas éclairé des lumieres de la foi, ne sçauroit jamais ignorer; mais ce que l'on ne connoit point assez, et ce que je viens vous développer ici, c'est la force et l'étendüe de ce grand précepte.

peut-être, Mes chers auditeurs, me seroit-il plus facile de vous inspirer quelques sentimens d'amour pour Dieu, si je me réduisois à vous exposer dans tout leurs jour les grands motifs qui le persuadent: eh! quel pouvoir n'auroit pas pour tourner vers Dieu le sentiment de vos cœurs, le simple exposé que je pourrois vous faire des perfections qu'il possede, des biens qu'il nous prodigue, des récompenses qu'il nous prépare; des perfections qu'il possede, où votre esprit découvriroit tout ce qui est capable de charmer, de ravir, de transporter, d'extasier le cœur d'une créature spirituelle et intelligente; des biens qu'il nous prodigue, dont la grandeur, la continuité, la multitude vous présenteroit tout ce qui peut toucher, attendrir, pénétrer, enflammer un cœur capable de retour et de reconnoissance; des récompenses qu'il nous prépare, dont la plénitude doit inonder l'ame, comme un torrent de délices, et rassasier pour toujours le cœur le plus insatiable dans ses désirs.

Oüi sans doute, Chrêtiens, ces motifs puissants d'aimer Dieu, pourroient faire impression sur vos cœurs; mais que vous serviroit d'être touchés, si vous n'êtes pas instruits, d'éprouver quelques sentimens d'amour pour Dieu, si vous ignorez ce que c'est que de l'aimer, comme il n'est que trop vrai de le dire de la plus part de ceux qui m'écoutent: c'est donc à vous

instruire sur le point capital de l'amour de Dieu, que j'ai cru devoir m'attacher singulierement dans ce discours, et pour y proceder avec ordre et avec sagesse, je dois éviter également d'exagérer vos obligations sur ce point, et de les affoiblir: je m'adresserai donc ici à deux sortes de Chrêtiens; les uns faussement persuadés qu'ils aiment véritablement Dieu, parce qu'ils ignorent les devoirs essentiels de cet amour; et les autres toujours mécontens de leur cœur sur ce point, parce qu'ils portent le précepte au delà des termes de la vérité, et qu'ils regardent comme obligation ce qui ne l'est pas: or je veux aujourd'hui ~~confondre~~ confondre ~~les seconds~~ les premiers, et rassûrer les seconds: confondre les premiers en leur faisant voir les grandes obligations que Dieu leur impose par le précepte de son amour, ce sera la premiere partie: rassûrer les seconds, en leur faisant voir que ce qui les allarme, n'est que la fausse idée qu'ils se forment du précepte de cet amour, ce sera la 2de partie.

Esprit Saint, ce ne sont pas seulement vos lumieres, ce sont vos flammes que j'ose ici vous demander; emparez vous donc de mon ame à ce moment; que l'on reconnoisse à l'ardeur qui m'animera que c'est de l'amour Divin que je parle, et que c'est lui qui m'inspire: je m'abandonne à votre grace, et pour l'obtenir sûrement, je m'adresse à cette Vierge qui seule, aima plus que toutes les créatures ensemble.

Première Partie.

22

Que le Dieu de l'univers mérite la préférence dans notre amour sur tous les objets créés qui peuvent nous attacher sur la terre, c'est là sans doute une de ces vérités évidentes dont l'homme raisonnable et surtout l'homme chrétien ne peut se dispenser de convenir dans la spéculation. instruit qu'il est par la voix de la nature entière, des grandeurs et des perfections infinies de son Dieu, l'auteur de tous les êtres, comment se déguiseroit-il à lui même cette obligation naturelle qui lui est imposée d'en faire le premier objet de son amour et de n'aimer que pour lui seul ce qu'il peut aimer encore avec lui. que je demande en effet à tous les chrétiens qui m'écoutent, si dans les sentimens de leur amour ils préfèrent à tout le reste le Dieu qui les a formés, qui les conserve et les sanctifie, en est-il un seul qui ne réponde avec assurance de la supériorité de son amour pour Dieu, et qui ne regarde même l'hommage de cet amour, comme la meilleure partie de ce tribut d'adoration qu'il est obligé de lui rendre à tant de titres.

Cependant, mes chers auditeurs, j'ose assurer que rien n'est plus rare dans le monde, et même dans le monde chrétien, que cet amour de préférence pour Dieu, dont toute créature est redevable à sa grandeur suprême, et qu'il ne faut que la nécessité de cet amour, entendu comme il doit l'être, pour vous faire convenir avec moi, qu'une des illusions les plus générales parmi les hommes, c'est de croire aimer véritablement Dieu, sans l'aimer en effet: car, quand je parle de l'Amour de préférence que Dieu mérite incontestablement de la part de tous les cœurs; je n'entends point cette préférence en idée, et de pure spéculation, qui sçait reconnoître la supériorité infinie de l'être souverain sur toutes ses créatures; ce sentiment d'estime est bien dans le cœur le principe et le fondement de l'amour, mais ce n'est point encore l'amour même. il s'agit donc pour aimer Dieu, d'une préférence à son égard qui se termine à l'action et à la pratique; préférence en vertu de laquelle je sois disposé à sacrifier tout, plustôt que de renoncer un seul moment à son amour; et parceque l'on renonce à cet amour, le principe et la fin de toute la loi, dès que l'on s'attache à une seule créature plus qu'a Dieu; dès que l'on viole un seul point commandé de la

loi de Dieu ; dés que l'on succombe à une seule épreuve qui combat dans nous l'amour de Dieu, il s'ensuit que le véritable amour dont l'homme est redevable au Dieu qu'il adore, suppose trois dispositions essentielles dans le cœur humain ; écoutés les, je vous prie.

Disposition de renoncer à tous les attachemens du monde, plustost qu'à l'amour de Dieu, c'est la premiere.

Disposition de remplir sans réserve tous les préceptes de la loi de Dieu, c'est la Seconde.

Disposition de triompher, avec la grace, des plus rudes épreuves qui pourroient nous séparer de Dieu, c'est la troisieme.

Voila, sans parler encore des actes formels de charité qui nous sont prescrits, voila dumoins ce que Dieu nous commande, quand il daigne nous faire un précepte de l'aimer habituellement de tout notre esprit, et de tout notre cœur : comparons un moment nos mœurs à ces devoirs imposés à toute créature sur le point capital de l'amour de Dieu, et jugeons nous, s'il est possible, équitablement nous mêmes.

Etre prest de renoncer à tous les attachemens les plus légitimes du monde, plustost qu'à l'amour de son Dieu, c'est le premier devoir de l'amour de préference que lui doit sa créature. proposition trop certaine et trop évidente, peut-etre, pour que je m'arrête à vous en détailler les preuves. qu'il se trouve en effet un seul objet dans le monde dont on ne soit pas disposé dans le fonds du cœur à sacrifier l'amitié, dés qu'elle est en concurrence avec l'amitié du souverain être ; que l'on ne sente pas en soi-même cette détermination universelle et absolue, de rompre les liaisons les plus fortes, dés qu'elles s'opposent à notre union avec Dieu par la charité, non dés lors Dieu n'occupe plus dans le cœur où il doit regner le premier rang qui lui est dû ; il n'est plus preferé à tout le reste dans les témoignages de l'amour dont il est l'objet ; et conséquemment il n'est plus aimé en Dieu comme il doit l'être, parcequ'il n'est plus aimé de cet amour souverain qui convient essentiellement a Dieu ; je dis amour Souverain, qui convient essentiellement a Dieu ; car, à proprement parler, mes chers auditeurs, il ne dépendoit pas de ce Dieu, tout independant qu'il est, d'exiger moins de notre cœur que cet amour suprême. parmi les préceptes qu'il impose aux disciples de sa loi, il en est sans doute qu'il pouvoit se dispenser de leur intimer et de leur prescrire ; tels sont les nouveaux préceptes qui distinguent spécialement la loi sublime de jesus-Christ, et la rendent, sur tant de points, plus parfaite que celle de Moyse, mais le précepte d'aimer Dieu preferablement à toute

créature, est évidemment un précepte; et le premier précepte de toute loi dont il est l'auteur: et si ce Dieu ne l'avoit pas déclaré par le canal de la révélation, la loi de la nature suffisoit à nous l'apprendre. c'étoit un commandement pour Abraham sous l'empire de la loi naturelle, de sacrifier à l'amour de son Dieu, un fils le plus tendre objet de l'amour paternel, et c'est un commandement pour le chrétien, sous l'empire de la loi de jesus-christ, de haïr son pere, sa mere, de se haïr soi-même pour Dieu; c'est a dire de s'arracher à ce qu'il peut avoir de plus cher; de se séparer, même avec violence, de ce qui lui est uni par les liens les plus intimes, pour éviter de perdre la grace et l'amour de son Dieu?

Arrêtons nous là, mes chers Auditeurs; vous avez clairement compris quel est le premier devoir de l'amour de préférence que Dieu exige de tout être dont il est le créateur, et que faut-il de plus pour vous obliger la plus part à vous condamner vous mêmes sur le défaut de cet amour essentiel que Dieu vous commande? eh! combien en effet, o mon Dieu! combien voyez vous de vos disciples, même dans cet auditoire, dont les coeurs sont livrés à des engagemens qu'ils préferent sans cesse à votre amour! ne parlons point à ce moment de ces préférences trop évidentes données à la créature sur le créateur dans les transports idolâtres d'un amour impudique; excés monstrueux et cependant si ordinaires dans le Christianisme, qui changent le coeur en un autel où l'idole de chair est adorée et tient lieu de divinité, tandis que la divinité elle même ne peut trouver place un seul moment, ni dans l'esprit, ni dans le coeur, occupés nuit et jour de leur indigne objet. sans parler, dis-je, de cette yvresse funeste de la passion qui étouffe tout à la fois dans l'homme, les lumieres de l'esprit, les sentimens de l'honneur et les principes de la religion; combien d'autres attaches moins criminelles dans leurs objets, et qui semblent même n'annoncer rien que de légitime et de permis, ravissent néanmoins à Dieu le tribut essentiel de notre amour, pour affoiblir dans notre coeur, ou pour y détruire la disposition où nous devons être, de sacrifier tous les attachemens humains à celui qu'il demande pour lui même; et pour entrer dans quelque détail qui rende cette vérité plus sensible encore, combien de peres et de meres, esclaves d'une tendresse excessive pour des enfans souvent indignes d'être aimés pour l'avoir trop été, meriteroient le reproche que Dieu faisoit au Grand Prêtre Heli, de lui avoir préféré ses enfans indociles, de les avoir aimés et honorés plus que lui même;

magis honorasti filios tuos quam me. combien d'amis mutuellement dévoüés à leurs interests mondains, et à leurs intrigues réciproques, se font un devoir sacré, une espece de religion de ce dévoüement sacrilege, qui les oblige à se servir mutuellement dans l'occasion contre l'interest de Dieu ! combien de cliens, de Domestiques attachés à des protecteurs, à des maîtres, dont ils attendent uniquement leur fortune, acheptent leur faveur par une complaisance aveugle et sans bornes, au préjudice continuel de l'obeïssance qu'ils doivent à Dieu ! combien d'époux et d'épouses trop sensibles à l'attrait d'une inclination toute humaine, qui fut le seul principe de leur union, oublient ce qu'ils doivent à Dieu pour porter trop loin les devoirs mêmes de leur état, et laissent regner dans leurs cœurs un excès d'affection et de tendresse qui étouffe le germe de cet amour dominant dont ils sont redevables à Dieu ! combien de mondains subjugués par la crainte servile du monde, se laissent aller pour ne lui pas déplaire, à violer les devoirs les plus essentiels de leur religion, et sont toujours disposés à sacrifier les droits de Dieu, dès qu'un certain monde qu'ils respectent plus que Dieu, l'exigera ! combien de courtisans moins sujets qu'adorateurs de leurs Princes, se font une idole, ou plustost un Dieu véritable de celui qui ne doit être à leurs yeux que l'image du vrai Dieu source de toute puissance, et seroient prêts de renoncer leur religion même, pour marquer le dévoüement de leur ame, si c'étoit une marque que l'on exigeât de leur attachement et de leur fidélité ! enfin, combien de Chrêtiens, s'ils sçavoient pénétrer dans les replis de leur ame, la trouveroient coupable de quelqu'un de ces attachemens trop humains, que leur excés dans la pratique, où dans le sentiment rend incompatibles avec la souveraineté de l'amour de Dieu ! ah mes chers Auditeurs, il ne faut qu'une legere connoissance du monde, pour juger qu'il s'y trouve bien peu de ces cœurs vraiement libres et dégagés de la terre; de ces cœurs ou Dieu regne en effet comme le premier maître, c'est à dire bien peu de cœurs à l'abri de ces mollesses, de ces lâchetés, de ces complaisances mondaines, dont le fruit ordinaire est de disposer prochainement l'homme Chrêtien, à sacrifier, dumoins en telle et telle occasion, les bonnes graces du Dieu qu'il adore, à l'amitié de quelqu'une de ses créatures qu'il idolâtre; or dans ces dispositions perseverantes du cœur, peut-on jamais aimer Dieu, et l'aimer en Dieu ? non, mes chers auditeurs; dés qu'un Royaume qui ne doit avoir qu'un Roi, est divisé par divers partis, c'est un Royaume désolé, dit l'Ecriture: regnum in se divisum desolabitur. et quand le cœur de l'homme où l'amour de Dieu doit regner en souverain, est partagé par d'autres amours qui le dominent, Dieu n'y regne plus dés lors, et il n'est plus pour l'homme de salut et de grace.

Car vainement direz vous, pour vous tromper vous mêmes, que la nature de ces attachemens, dont je vous représente ici l'excès, n'a rien en soi que de légitime et de permis ; je le veux avec vous, mon cher auditeur, je veux même que ces attachemens considérés dans leur nature, loin d'être criminels, soyent louables encore, et commandés par la loi : c'est un fils, par exemple, l'espoir d'une famille, et que les sentimens réunis de la nature et de la Religion, doivent vous rendre infiniment cher. c'est un ami dont le caractere, l'affection, les services doivent vous faire regarder la société comme celle d'un autre vous même. c'est un maître, un protecteur à qui vous devez dans votre situation la reconnoissance de tout ce que vous êtes. c'est un époux, une épouse aimable, et qui mérite incessamment tout votre amour. c'est un prince qui s'est acquis de nouveaux droits sur vos sentimens par la faveur signalée dont il vous honore. c'est un certain monde au milieu duquel vous avez à vivre, et à qui, par principe de charité, ou d'interest vous craignez justement de déplaire ; non, j'en tombe d'accord, toutes ces affections considérées selon leur objet, n'ont evidemment rien que de légitime : servez, servez donc vos amis, aimez vos époux, chérissez vos enfans, honorez vos protecteurs, immolez votre repos et votre vie au service de vos Princes ; ménagez pour le bien de la société le monde au milieu duquel votre vie s'écoule : que dis-je ! mes chers freres, aimez tous les hommes sans exception, aimez les comme vous mêmes ; cet amour universel qui fut un devoir pour l'homme, sous la loi de la nature, est plus encore un devoir pour vous sous l'empire de jesus-christ. mais prenez garde que ces sentimens de votre cœur pour la créature, soyent toujours subordonnés à l'amour souverain que vous devez à Dieu, et que dans la concurrence cet amour l'emporte sur tous les sentimens humains, par le sentiment de préférence qui doit le distinguer ; sans ce préliminaire essentiel, les affections les plus légitimes cessent de l'être, les affections mêmes de devoir deviennent pour l'homme autant de crimes, parce qu'elles détruisent dans son cœur la disposition permanente où il doit être de sacrifier les attachemens les plus forts, plutôt que de renoncer un seul moment à l'amour de son Dieu.

Que demandez vous de plus, religion Sainte, au sujet du grand précepte de l'amour de Dieu, et le sentiment de préférence pour cet être suprême que vous exigez d'abord de vos disciples, n'épuise-t-il pas ce précepte à leur égard tout étendu qu'il peut être ? non, mes chers auditeurs, à cette premiere disposition nécessaire dans le cœur humain, pour aimer son Dieu, la religion vous ordonne d'ajoûter encore la disposition de remplir tous les préceptes de sa loi, sans en excepter un seul.

car il n'en est pas du commandement que Dieu nous fait de l'aimer sans cesse, et de l'aimer en Dieu, comme des autres préceptes particuliers qu'il nous impose, et qui ne peuvent s'accomplir séparément, sans que l'un emporte nécessairement l'accomplissement de l'autre. que je remplisse en effet et devant Dieu et devant les hommes, le précepte de l'aumône et de la priere, ce n'est pas une conséquence juste que j'observe également celui du jeune et de l'abstinence: que j'obéisse au commandement qui défend au chrêtien le parjure et l'adultere, ce n'est pas à dire que je pratique également le précepte qui m'interdit les brigandages du vol et de l'injustice: toutes ces loix différentes soit positives, soit négatives, dont l'ensemble, pour ainsi dire, forme le corps de la religion, considérées séparément, ne peuvent avoir l'une à l'autre aucun rapport nécessaire, qui les unisse essentiellement dans la pratique; mais s'agit-il du précepte que Dieu me fait de l'aimer par préférence à tout, ah chrêtiens! ce n'est plus un précepte particulier qu'il m'impose, c'est un précepte universel qui s'étend à tous les points de la loi, et qui les renferme tous dans un seul; car il est évident que je ne peux le préférer à tout dans mon amour, ce Dieu dont je suis la créature et le disciple, si je ne l'aime pas évidemment plus que moi-même. or comment l'aimerois-je plus que moi même, si je ne préférois pas sa volonté à tous les penchans qui portent mon cœur à violer sa loi, pour l'aimer comme il veut et comme il doit être aimé. je dois donc être disposé sans cesse, et à remplir fidellement tout ce qu'il ordonne, et à m'interdire, généralement tout ce qui peut déplaire à ses yeux: ôtez à l'homme cette volonté déterminée qui fait dominer dans son cœur le désir de plaire à Dieu, sur tous ses autres désirs, et la crainte de déplaire à ce même Dieu sur toutes les craintes mondaines qu'il éprouve, non dès lors Dieu ne seroit plus véritablement aimé, de cet amour même commandé par la nature, parcequ'il n'auroit plus alors la préférence entiere qu'il mérite incontestablement dans notre amour.

C'est donc envain, mes chers auditeurs, que nous prétendons aimer Dieu, si nous ne sommes pas déterminés à l'observation de toute sa loi, et l'amour de Dieu dont nous nous glorifions, ne sera jamais de notre part qu'un amour chimérique, s'il ne renferme pas un vœu secret, mais réel, d'accomplir ses volontés, soit dans ce qu'il défend au monde, soit dans ce qu'il lui commande: ainsi le concluoit l'apôtre St Paul, quand il considéroit l'amour de Dieu, dans ce dégré de plénitude, essentiel pour nous sauver; l'amour, disoit-il, écrivant aux Romains est donc

essentiellement la plénitude de la loi, ou l'observation pleine et entière de la loi divine qui nous gouverne; plenitudo ergò legis dilectio. ainsi le comprenoit l'apôtre St. jacques, dans ce texte si connu qui fut autrefois un paradoxe pour plus d'un pere de l'Eglise: qui peccat in uno factus est omnium reus: quiconque péche contre un seul précepte de la loi, devient aussi coupable que s'il péchoit contre tous les préceptes; c'est à dire, encourt la disgrace de Dieu, et se prive essentiellement de son amour, comme s'il avoit violé tous les préceptes à la fois. ainsi l'entendoit St. augustin, quand il disoit à tous les chrêtiens dans la personne d'un seul; aimes, mon cher frere, et faites désormais ce que vous voudrez. dilige et fac quod vis: comme s'il avoit dit; dés que vous aimerez Dieu, je n'ai plus d'autre regle à vous prescrire, Suivez alors votre volonté propre, parceque vous ne pouvez l'aimer véritablement, sans vouloir en effet observer tous ses préceptes.

Cependant avies vous sçu le comprendre jusqu'ici, mes chers auditeurs, ce rapport essentiel du seul précepte d'aimer Dieu, à tous les autres préceptes de sa loi, et à ce moment que je vous expose l'obligation où vous êtes de remplir, où du moins d'être disposés à remplir toutes ses volontés, pour vous maintenir dans l'habitude de son amour, ne regardes vous pas comme une vaine présomption de votre part, de croire encore aimer Dieu, comme il veut et doit être aimé? ch! quel est en effet le chrêtien parmi vous, qui s'examinant de bonne foi, ne découvre point au fonds de son coeur, une opposition secrette à quelqu'un des préceptes de la loi de jesus-christ; je dis une opposition secrette qui détruise dans son ame la disposition constante où elle doit être, de les remplir tous sans réserve et sans exception. pour vous convaincre de cette opposition à tant de points de la loi, que vous ne découvrez pas dans vous mêmes, mais qui vous rend réellement infideles sur le point capital qui est l'amour de Dieu, parcourez seulement d'un coup d'oeil les préceptes de la loi divine, qui ont le plus de rapport à vos penchants et à votre état.

Vous, par exemple, homme fier et superbe, rappellez vous le précepte que vous fait jesus-christ d'être doux et humble de coeur dans la société humaine; vous croirez vous déterminé à remplir cette loi, lorsque vous êtes évidemment dans une disposition toute opposée à la douceur et à l'humilité chrêtienne qui vous est prescrite? quelque irréprochable que vous soyez sur tout le reste, vous n'avez donc point d'amour pour Dieu. Vous, riche avare et sans compassion, pensez au précepte que vous fait jesus-christ de verser une partie de vos biens dans le sein du pauvre; direz vous que vous êtes prêt à vous détacher de ces biens, lorsque le besoin pressant de vos freres le demandera? helas!

L'amour propre n'a-t-il point étouffé dans vous tout sentiment de charité naturelle et chrétienne ? ne fissiez vous de vos biens nul autre mauvais usage, que de les réserver pour vous seul, vous n'avez donc point d'amour pour Dieu. Vous, femme du monde, idolâtre de vous même, — méditez le précepte de l'abnégation, de la mortification chrétienne, imposée à votre sexe tout foible qu'il est ; si vous prétendez être disposée à le remplir, les vains plaisirs qui vous occupent sans cesse — serviront de témoins contre vous même, et vous convaincront ici, ou d'illusion ou de mensonge ; malgré la prétendüe régularité de vos mœurs, vous n'avez donc point d'amour pour Dieu. Vous, homme vindicatif, esclave des maximes du monde sur le point d'honneur, souvenez vous du précepte que vous fait jesus-christ, de pardonner le plus cruel outrage, et d'aimer — comme vous même le rival de votre honneur, l'ennemi de votre fortune, présumerez vous assez de votre cœur pour le croire disposé à l'observation de cette loi, tandis que vous donnez hautement pour un homme lâche et sans cœur, quiconque est assez chrétien pour s'y soumettre ? fussiez vous prêt de verser votre sang pour la foi, comme pour la patrie, vous n'avez donc point d'amour pour Dieu. Vous, homme public, chargé du soin — pénible et glorieux de rendre la justice, fixez les yeux sur le précepte qui est comme la base de votre état, de ne faire acception de personne, de n'avoir égard qu'au bon droit et à l'équité dans le principe de vos jugements ; de bonne foi, vous regarderez vous comme l'observateur de cette loi dans vos arrêts précipités, arrêts que vous arrachent trop souvent mille considérations humaines et même criminelles ? tout livré que vous pouvez être aux affaires publiques, aux dépends de votre repos, et de votre santé même, vous n'avez donc point d'amour pour Dieu.

Qui que vous soyez enfin, mes chers auditeurs, vous qui vous flattez d'aimer le Dieu que vous servez, de cet amour qu'il mérite et qu'il vous commande, examinez le fonds de votre cœur, sur le plan d'examen que je viens de vous tracer : comparez la disposition actuelle de ce cœur qui vous est connu, où qui vous doit l'être, avec les différents points de la loi divine qui vous touchent de plus près. demandez vous à vous mêmes, mais sincerement et de bonne foi, si vous êtes vraiement disposés à les observer tous, à les observer pour toujours et en toute — rencontre ; car, c'est là, selon la parole de jesus-christ, le signe indispensable de votre amour pour Dieu. qui servat mandata mea, hic est qui me diligit. et ce que je dis ici par rapport aux préceptes rigoureux de la loi, je le dis austere par rapport à certains — conseils qui, à raison des dispositions naturelles, ou des circonstances

26

présentés où la providence nous place, peuvent devenir de véritables préceptes ; car, quoi que l'amour de mon Dieu ne m'oblige pas, par l'exemple, à quitter le monde et à prendre le parti de la retraite, à renoncer à mes biens et à mes espérances selon le monde, à souffrir le martyre et à mourir pour ma foi ; cependant, parceque je peux être assez foible, pour que la solitude soit nécessaire à préserver mon innocence des dangers du monde ; parceque la connoissance de moi même a pû me convaincre que je ne peux conserver mes biens, sans m'y attacher d'un amour excessif et criminel ; parcequ'il peut se rencontrer dans la vie de ces circonstances terribles, où le martyre soit une épreuve indispensable de ma religion ; il suit de là que je ne peux vraîment aimer Dieu, si je ne suis pas disposé du moins à quitter le monde, à renoncer à mes biens, à souffrir le martyre dans les circonstances pressantes dont je parle.

Or, encore une fois, Seroit-ce là Chrêtiens du monde, la disposition présente et actuelle de votre ame ? helas ! loin de reconnoitre dans vous mêmes cet amour de plénitude, par rapport à l'observation de tout ce que Dieu vous commande, peut-être n'y reconnoitrez vous pas un coeur déterminé à l'observation constante d'un seul précepte ; c'est à dire un coeur décidé à demeurer fidele à Dieu sur un seul point de sa loi, dés qu'il s'agira de l'être dans ces occasions périlleuses, qu'il ne vous est que trop facile de vous représenter ici, et où vous Sçavez par une funeste expérience, que votre coeur a cédé mille fois à l'attrait de la passion qui le domine ; et vous pourriez, reconnoissant dans vous cette foiblesse volontaire et affectée, vous oseriez encore vous répondre d'aimer Dieu ? abus, chrêtiens, et abus le plus visible dans l'esprit de votre religion. quand votre coeur se sentiroit porté vers Dieu par les sentimens les plus vifs et les plus affectueux dont il soit capable : quand il éprouveroit pour cet être infini dans ses perfections, les ardeurs célestes dont brûlent les chérubins dans le ciel, si vous n'êtes livrés sans réserve à l'exécution de ses volontés suprêmes, vous n'offrez plus à votre Dieu qu'un faux amour, qu'un amour trompeur et réprouvé ; parcequ'il ne reconnoît dans sa créature, d'amour vraîment digne de sa grandeur, que ce sentiment efficace qui la détermine, pour tous les momens où elle doit vivre, à l'entiere observation de sa loi. qui servat mandata mea, hic est qui me diligit.

Vous me direz que sur ce principe, il faut donc compter bien peu de Chrêtiens qui aiment véritablement Dieu ; ah ! mes chers

Auditeurs, le dirai-je ? il en est encore infiniment moins que vous ne pensez. quelque rare que puisse être dans le monde la vraye amitié parmi les hommes, le vrai amour pour Dieu y paroit plus rarement encore; et si parmi tous ceux qui m'écoutent, il n'en est aucun que Dieu n'ait distingué de toute éternité comme l'objet spécial de son amour, peut-être ce même Dieu qui sonde les cœurs, en voit-il à peine quelques uns dans leur multitude, dont il soit véritablement aimé. plût-au Ciel que ce fût ici un de ces traits d'hiperbole et d'exagération dont l'éloquence Chrêtienne ne sçait pas toujours se garantir; mais s'il faut juger de cet amour, comme il le faut sans doute, sur la regle infaillible que nous a laissée jesus-christ même: il faut l'avoüer, Chrêtiens, je tremble pour vous, je tremble pour moi même, et je suis forcé de conclure que parmi les personnes mêmes les plus édifiantes dans leurs mœurs, rien n'est plus rare que le vrai amour, le solide amour pour Dieu.

Cependant on lui dit assez qu'on l'aime, et qu'on veut toujours l'aimer; il est certains momens d'ardeur et de vivacité, où le cœur le plus insensible réveillé par sa grace et touché de ses bienfaits, lui fait mille protestations d'un amour constant et fidelle. Seigneur, ose-t-on lui dire alors, comme le chef de ses apôtres, vous le voyez, vous le sçavez, vous m'êtes témoin que je vous aime, *tu scis Domine quia amo te*; mais dans ces momens mêmes dont on se sçait tant de gré, et dont la ferveur sensible nous rassûre devant Dieu, la bouche n'est-elle pas presque toujours démentie par une opposition secrete du cœur, à quelqu'une de ses volontés suprêmes dont il a fait dépendre l'amour essentiel qui lui est dû; et dès là n'est-ce pas se tromper, grossierement soi-même que de croire encore aimer Dieu ? *qui servat mandata mea, hic est qui me diligit*. mais reprenons la suite de nos idées: être prêt de renoncer à tous les attachemens du monde, plustost qu'à l'amour de son Dieu; de remplir sans réserve tous les préceptes de la loi de Dieu; enfin, de subir les plus rudes épreuves qui pourroient nous séparer de Dieu; troisieme disposition du cœur, nécessaire pour accomplir le précepte de son amour.

Et c'est cette réflexion, mes chers auditeurs, qui doit encore plus vous allarmer au sujet de l'amour qui vous est commandé pour le souverain maître de l'univers. supposons en effet que le ciel nous eût fait naître dans ces premiers tems de l'Eglise, où le Paganisme honoroit ses fausses divinités par l'effusion du sang Chrêtien, où que la Providence nous ait transportés sous l'empire de quelqu'un de ces princes ennemis du nom de jesus, et qui deploye devant nous les plus

les plus cruels supplices, pour nous détacher de son culte et de sa religion, dans cette supposition que je vous présente, vous sentez vous, Chrétiens, avec le secours de la grace divine, assez de force et de courage, pour triompher par amour pour Dieu, dans ces rudes combats ? et au moment que je vous parle, êtes vous déterminés à conserver cet amour au péril de vos vies ! répondez moi, ou plustost répondez vous à vous mêmes, répondez à Dieu qui vous interroge par ma voix ; et si de telles épreuves vous paroissent exceder la force de votre amour pour Dieu, si vous êtes assez lâches pour estimer vos vies en comparaison de cet amour plus précieux que toutes les vies du monde, humiliez vous alors, confondez vous devant ce Dieu que vous croyez aimer véritablement : pourquoi ? ah ! dit St augustin, c'est que vous n'avez pas encore commencé de l'aimer. nondùm cœpisti esse amator Christi.

Et ne dites point, pour éluder le reproche de votre cœur, qui sent, malgré lui même, la foiblesse de son attachement pour Dieu, ne dites point qu'il est inutile de vous supposer ici dans ces épreuves sanglantes où vous n'êtes pas, et où vous ne serez peut-être jamais ; car c'est ainsi que l'apôtre St Paul se faisoit un devoir de s'éprouver, de se tenter lui même ; c'est ainsi qu'il envisageoit tour à tour et passoit, pour ainsi dire, en revûë les plus affreux périls ; qu'il présentoit à son âme les plus tristes images des créatures qui pouvoient conspirer contre son amour pour Dieu ; la faim et la soif, le fer et le feu, l'ignominie, les supplices, la mort ; et qu'il osoit se demander, à ce spectacle effrayant, s'il étoit en état de résister à cette foule d'épreuves réduites à la réalité. quis me separabit a charitate Christi ? or, raisonnez tant qu'il vous plaira, sur l'amour de Dieu commandé par sa loi. quelle que soit la condition où vous ayez à vivre, prêtres ou simples laïques, religieux ou séculiers, petits ou grands, riches ou pauvres, il faut qu'à tous les instans de la vie, vous soyez prêts, comme St Paul, à défier toutes les créatures, d'arracher l'amour de Dieu de votre cœur : il faut que vous puissiez dire comme cet apôtre des nations, que ni l'honneur, ni l'ignominie, ni la vie, ni la mort, ne pourront vous séparer de l'amour qui vous unit à Dieu. certus sum quia neque mors, neque vita poterit me separare a charitate Christi. c'étoit, il est vrai, un vaisseau d'élection, un Saint du premier ordre, un homme ravi au troisieme ciel, un apôtre, un martyr de jesus-christ, un Paul qui parloit ainsi : mais n'eut-il été qu'un simple fidele, c'est ainsi qu'il devoit s'exprimer, pour marquer à Dieu son amour. non, mes chers freres, cette charité divine qui vous paroit si héroïque, n'a rien de trop grand ni pour vous, ni pour moi ; c'est cette charité

que le même apôtre regardoit comme absolument nécessaire pour plaire à Dieu, et dont il disoit hautement que, s'il ne l'avoit pas, il n'étoit plus aux yeux de Dieu, qu'un reprouvé, qu'un objet d'anathême. Si charitatem non habuero, nihil sum, nil mihi prodest.

C'est donc à vous, chrêtiens du monde, de sonder, d'interroger vos cœurs à l'exemple de cet apôtre: mais si vous n'êtes pas aveuglés par la présomption, pouvez vous bien vous méconnoître jusqu'à vous croire disposés à tout souffrir pour Dieu, plutôt que de perdre le thrésor de son amour! jugez vous ici vous mêmes sur cette froideur, cette inaction que vous éprouvez dans l'accomplissement des œuvres les moins pénibles que Dieu vous prescrit; sur ces impatiences, ces révoltes trop fréquentes de votre cœur, dés qu'il vous faut essuyer quelque légere affliction qu'il vous envoye, plustôt par bonté que par justice. jugez vous sur ce caractere de mollesse et d'indolence qui vous domine en tout et par tout. car comment accorder, je vous prie, tant de lacheté et de foiblesse avec le courage héroïque que demande l'amour de Dieu? eh! comment en effet, { souffres ces expressions plus énergiques que la vérité m'arrache, } comment des hommes de chair et de sang, des hommes timides jusqu'à rougir de l'Evangile dans le Royaume de jesus-christ, des hommes qui se laissent effrayer, déconcerter d'un regard, d'une raillerie? comment des hommes remplis de l'amour du monde, esclaves de l'amour d'eux mêmes, livrés peut-être à l'amour impur et passionné, comment des hommes de ce caractere si ennemi de l'Evangile, et qui ne convient qu'à un trop grand nombre de ses disciples, seroient-ils disposés à tout souffrir pour conserver à Dieu l'amour qui lui est dû!

Ah! Seigneur! ne permettez donc pas pour vôtre gloire qu'il s'éleve désormais contre votre Eglise des Dioclétiens, des Nérons qui, le fer à la main combattent l'empire de votre amour dans le cœur de vos disciples. leur foiblesse vous l'annonce, o mon Dieu! et doit vous l'annoncer à vous mêmes, mes chers auditeurs, que si de nouvelles persécutions venoient encore éprouver la charité des chrêtiens de nos jours, on verroit helas! parmi nous, mille apostats pour un martyr. eh! quoi! le moindre souffle vous abbat et vous oseriés vous promettre de résister à la violence des orages et des tempêtes! vous êtes à peine des Chrêtiens médiocres pendant le calme et la paix de l'Eglise et vous croiriez devenir tout à coup des héros dans les combats qu'il vous faudroit livrer pour la foi! vous vous laisses vaincre comme des enfans, par les moindres peines, et vous

seriez prêts à triompher des horreurs du supplice et de la mort par amour pour Dieu ! quelle apparence, Chrêtiens, que cette générosité merveilleuse devint dans l'occasion votre partage ?

28

Non, non, sans doute, pourrois-je dire ici de vous dans un tout autre sens que St. Paul ne le disoit de lui même : non, Chrêtiens, ce ne sera point la crainte d'une persécution cruelle et sanglante qui vous séparera de l'amour de jesus-christ. an persecutio ! l'Eglise qui depuis tant de siecles commande aux Césars, n'est plus menacée de semblables périls ; mais ce sera l'indigne crainte de vous gêner, de vous mortifier, de vous priver d'un plaisir d'un moment, défendu par la loi. voilà ce qui vous séparera de jesus-christ et de son amour. ce ne sera point l'extrémité de l'indigence et de la misere qui vous séparera de l'amour de jesus-christ. an angustia ! un état assuré autant qu'il peut l'être dans le cours toujours mobile de cette vie, vous met à l'abri de ces révolutions funestes, de ces renversemens de fortune ; mais ce sera le moindre revers inattendu, la plus légere perte d'un bien inutile d'ailleurs au soutien de votre vie et de votre état. voilà ce qui vous séparera de jesus-christ et de son amour. ce ne sera point la faveur effective ou désirée des Princes du monde, qui vous séparera de l'amour de jesus-christ. an Principatus ! graces au ciel, l'exemple public de leur religion autorise maintenant la publicité de la vôtre ; mais ce sera le respect et la complaisance qui vous domine a l'égard d'un petit monde de libertins et d'insensés, dont la censure vous allarme et vous fait peur. voilà ce qui vous séparera de jesus-christ et de son amour. ce ne sera point l'espérance de monter au plus haut dégré d'élevation qui vous séparera de l'amour de jesus-christ. an altitudo ! on n'est point toujours d'une naissance où d'un rang à pouvoir aspirer si haut dans la société ; mais ce sera le desir ardent d'un vain honneur, d'une frivole distinction, d'une gloire imaginaire, qui, le moment d'après, doit vous laisser confondus dans la foule ; voilà ce qui vous séparera de jesus-christ et de son amour. ce ne sera point le danger menaçant d'une mort prochaine qui vous séparera de l'amour de jesus-christ. an periculum ? vous ne comptez helas ! que trop sur la durée incertaine de cette vie si fragile dont vous joüissez ; mais ce sera le danger frivole d'une legere incommodité, d'une douleur passagere, d'un instant de peine, qui vous fera sacrifier aux vaines prétentions de l'amour propre, les droits les plus sacrés de l'amour de Dieu. quoi de plus humiliant pour vous, mes chers auditeurs, mais en même tems quoi de plus conforme à la verité

que cette morale, que la liberté de la chaire me donne droit de vous adresser ici, au sujet de l'amour que vous devez à votre Dieu? non, je ne crois pas votre esprit assez injuste pour ~~a~~ refuser au Dieu qu'il adore l'estime infinie que ses perfections méritent; mais ne vous contentez vous pas de cette estime de l'esprit que vous confondez avec l'amour du coeur? vous concevez vivement qu'il mérite tout le sentiment de cet amour, et parceque vous concevez qu'il le mérite, vous imaginez dès lors lui accorder cet hommage qui lui est justement dû. n'est-ce pas là trop souvent, chrétiens du monde, que se réduit votre amour pour Dieu? du moins ne suis-je pas en droit de me le persuader ainsi, lorsque comparant votre conduite avec les dispositions que cet amour vous impose, toutes les apparences me font juger que de ces dispositions commandées, il n'en est pas une peut-être, qui regne habituellement dans votre coeur? je scai combien il est difficile à l'homme du monde, d'acquerir de pareilles dispositions dans son état, et de les conserver; mais si vous osiez ici vous plaindre de cette difficulté, j'ose en appeller à vous mêmes pour achever de vous confondre, et c'est de votre bouche que je veux tirer l'arrêt de votre condamnation. je conclus par là cette premiere partie.

Etre prêt de renoncer à tous les attachemens du monde, plustôt qu'à l'amour de son Dieu, c'est le premier devoir que cet amour prescrit à tous les coeurs. eh! que vous demande-t-il en ce point, chrétiens du monde, que vous ne soyez prêts d'exécuter, vous-mêmes pour des vûës d'honneur et d'interêt? car où est l'homme du monde, s'il n'est pas encore aveuglé par la passion, qui balance à se séparer de ce qu'il aime le plus tendrement, afin d'éviter un scandale dont l'interêt de sa fortune pourroit souffrir? où est la femme du monde, si elle écoute encore la raison, qui ne renonce, sans balancer, à l'engagement le plus doux et le plus avantageux, dès qu'elle en prévoit quelque suite funeste pour la réputation de son honneur? or, qui de vous osera se plaindre, que Dieu lui demande, en vertu du précepte de son amour, ce que l'on fait tous les jours dans le monde par des vûës humaines, pour ne manquer pas aux loix de cet amour naturel que l'on se doit à soi même?

Etre prêt de remplir sans réserve tous les préceptes de la loi de Dieu, c'est le second devoir qui nous est imposé par son amour. or, quoi de plus équitable, selon l'idée même que vous avez des devoirs de l'amitié purement humaine? qu'un ami vous manque dans un seul point qui vous paroit essentiel; qu'il prenne hautement parti contre vos interêts, où qu'il refuse seulement de vous aider de son pouvoir

dans une seule affaire qui vous intéresse, le regarderez vous encore comme un véritable ami ? non, dès ce moment tous ses mérites sont comme effacés de votre esprit, quelques services qu'il ait pû vous rendre en mille rencontres. pourquoi ? parce qu'il vous a offensé dans un point où il devoit vous ménager, dites vous, et vous eut ménagé en effet, s'il vous avoit sincerement aimé : comment donc, quand vous osez franchir un seul pas contre la loi de Dieu, trouvez vous étrange qu'il vous regarde comme transgresseur du précepte de son amour ? la fidelité même que vous exigez d'un homme mortel comme vous, pour lui donner justement à votre égard le titre d'ami, Dieu pourroit-il ne l'exiger pas et de vous et de tous les hommes, comme un gage nécessaire de l'amour suprême qui lui est dû ?

Etre prêt de triompher avec la grace, des plus rudes épreuves qui pourroient nous séparer de Dieu ; c'est un troisième devoir qui nous est imposé par son amour ; et que voyez vous encore en ce point qui doive vous surprendre, puisque la sévérité des loix du monde oblige tant de braves sujets à porter jusques là leur zele et leur fidélité, pour le Prince qui les gouverne. quoi donc ? les hommes se feroient un devoir et un point d'honneur de s'immoler sans cesse pour d'autres hommes, et ils se croiroient dispensés de cette obligation, quand il s'agit d'être fideles au Dieu créateur et Souverain ! les Princes du monde auroient ici bas leurs victimes, et le Dieu de charité n'y auroit pas ses martyrs ! non, mes chers auditeurs, l'idée que la religion vous donne du premier être, ne vous permet pas de le penser ainsi, et vous conclurez qu'un Dieu si grand doit exiger au moins de ses serviteurs un amour aussi brave, aussi généreux dans l'action, que celui dont le monde fait un devoir dans le service des Princes de la terre.

Ainsi, au jugement de la raison, peut-on se justifier à soi-même les grandes obligations que Dieu impose à sa créature par le précepte de son amour, et se convaincre tout à la fois et de l'absolue nécessité et de la souveraine équité de ces devoirs qui constituent le cœur de l'homme dans un état d'amour pour Dieu ; et malheur à nous, si, éclairés de pareilles idées, nous nous flattons encore de pouvoir l'aimer, sans remplir ces devoirs ; malheur à nous si, par quelques saillies rapides d'un amour tendre pour Dieu, qui souvent partent moins de nous que de sa grace, nous croyons avoir acquitté l'amour essentiel qu'il nous commande. mais c'en est trop pour confondre ces chrétiens présomptueux qui se flattent d'aimer véritablement Dieu, sans l'aimer en effet. il me reste à rassurer ces chrétiens timides qui ne croyent jamais remplir le précepte de l'amour de Dieu, et qui désesperent même de pouvoir jamais le remplir ; et c'est ce que je vais tâcher de faire dans la seconde partie.

Seconde Partie.

D'ou vient ordinairement, mes chers auditeurs, l'embarras des consciences sur le point de l'amour de Dieu, comme sur beaucoup d'autres ? c'est qu'on ne sçait point distinguer ce qui est commandé dans la religion, de ce qui ne l'est pas ; c'est que l'on confond l'amour de précepte pour Dieu, avec un amour sensible, avec un amour entierement pur, avec un amour qui soit le principe de toutes les actions. en trois mots, on se croit obligé, et obligé par toute la force du précepte, à aimer Dieu ; premierement, d'un amour sensible et affectueux ; secondement, d'un amour entierement pur et dégagé de tout désir de son propre bonheur ; troisiement, d'un amour toujours agissant du moins par la vertu de l'habitude, et pour user des termes de l'école, qui soit le principe soit virtuel, soit formel de toutes les œuvres chrêtiennes que l'on opere ; trois sources d'embarras et de trouble quelque fois pour les ames les plus saintes, et sur lesquelles je veux m'expliquer aujourd'hui pour leur consolation. quelques uns pretendent qu'il est dangereux de parler ainsi sur le sujet que je traite, et moi je pense qu'il est infiniment utile de sçavoir à quoi s'en tenir sur ce point, et que le scandale que quelques esprits pourroient prendre d'une vérité chrêtienne et catholique, ne fut jamais une raison de la laisser dans le silence. écoutez donc, mes chers auditeurs, méditez la suite de ce discours dans le vrai dessein de vous instruire, et ne perdez rien de ce que la religion va vous apprendre sur un sujet où l'illusion et la vérité se touchent de si prés, et où l'illusion paroit, en quelque sorte, plus respectable que la vérité même.

Et d'abord ce qui afflige ces ames vraîment chrêtiennes, dont je pretends dissiper le trouble et l'inquiétude sur le point de l'amour qu'elles doivent à Dieu, c'est l'absence de cet amour sensible et affectueux, qui non seulement porte avec soi sa douceur et sa consolation présente ; mais encore communique à l'âme dont il fait le bonheur une espece d'assûrance qu'elle est bien avec son Dieu, qu'elle l'aime véritablement, et qu'elle en est véritablement aimée. privé que l'on est de ce sentiment plein de charmes, pour le Dieu que l'on adore, de ce sentiment qui change en plaisirs toutes les amertumes, et qui fait verser des larmes plus aimables pour le cœur qui en est la source, que toutes les joyes et les félicités du monde ; on ne ressent plus qu'insensibilité, que froideur pour un Dieu si digne, ou plustost uniquement digne d'être aimé : on redemande à son cœur, mais en vain, cette ardeur sensible qui le porte vers les

créatures qu'il croit dignes de son amour ; on ne retrouve plus, quand il s'agit d'aimer Dieu, cette activité trop ordinaire qui caractérise les amours naturels et prophanes : delà par une suite naturelle, on se trouble, on s'inquiette sur l'état de sa conscience devant Dieu : on se persuade même que l'on n'a point pour ce Dieu si aimable, l'amour essentiel qu'il commande ; et raisonnant toujours sur ce faux principe dont on ne pénetre point l'illusion, on porte la foiblesse de la crainte, jusqu'à se décourager dans les voyes de la vertu, jusqu'à se croire indigne d'approcher de jesus-christ et du sacrement de son amour, quoique l'on puisse faire pour suppléer le défaut de cette sensibilité affectueuse que l'on regarde faussement comme l'essence de l'amour divin.

Mais soyez aujourd'hui désabusés, chrétiens, et désabusés pour toujours de la nécessité prétendüe de cet amour sensible, et comprenez que si ce défaut de sensibilité pour Dieu, peut vous rendre moins heureux ici-bas, il ne sçauroit vous rendre, ni moins vertueux, ni plus coupables. non, dit l'ange de l'école S.t Thomas, Dieu ne nous a point commandé un amour de sensibilité, de tendresse à son égard. que notre coeur éprouve un amour moins affectueux pour le Dieu créateur, que pour ses créatures mêmes, ce n'est pas là ce qui peut offenser ce Dieu jaloux du coeur humain, parceque ce n'est point là sur quoi tombe le grand précepte que Dieu nous fait à tous de l'aimer. dés qu'une conscience droite et sincere, ne vous reproche pas d'infidélité notable contre les ordres de sa loi ; dés que vous pouvez vous rendre à vous mêmes cet heureux témoignage que vous lui conservez dans votre coeur, cette prééminence de sentiment qu'il mérite en tout et sur tout, cessez de vous allarmer alors, et soyez sûrs, autant qu'il est permis de l'être dans la vie présente, que vous aimez véritablement Dieu, quoiqu'il refuse à vos désirs ces douceurs sensibles, dont l'absence laisse votre ame dans la désolation.

Car enfin, pour rassûrer de plus en plus à ce sujet, le monde scrupuleusement chrétien à qui je parle, un amour qui peut être du moins en partie, l'effet d'une disposition naturelle d'esprit ou de coeur, qu'il n'est pas à notre choix de nous donner ; un amour dont la possession la plus certaine, ne sçauroit constituer devant Dieu le mérite et la perfection de celui qui aime ; un amour dont la privation même peut nous rendre plus parfaits et plus agréables aux yeux de Dieu, que le sentiment le plus doux qui nous assûreroit de sa présence, un tel amour pourroit-il être cette charité essentielle et nécessaire que l'homme-Dieu commande à ses disciples ! et voila cependant, chrétiens trop timides à qui je parle, ce que l'on peut dire avec vérité de cet amour

sensible dont la privation vous paroit si dure à supporter dans les voyes du salut: je ne dis qu'un mot sur chacun de ces points.

Amour sensible et affectueux, amour qui peut être, du moins en partie, l'effet d'une disposition naturelle d'esprit où de cœur, qu'il n'est pas au choix de l'homme de se donner à lui même: car, quoique l'amour de tendresse et de sensibilité pour Dieu, soit toujours l'effet du mouvement et de l'action de la grace, sans laquelle il ne peut entrer ni pensée salutaire dans l'esprit, ni bon mouvement dans le cœur; il est vrai neanmoins, et l'expérience nous l'apprend, que la grace divine, pour nous faire goûter de pareils dons, employe d'ordinaire le secours des facultés naturelles de l'ame; ainsi voyons nous que les esprits les plus faciles à se laisser frapper des grands objets qu'ils méditent; les plus capables de concevoir vivement les bontés divines dont le genre humain a été l'objet; que les cœurs les plus susceptibles d'affection et de tendresse, ressentent plus souvent ces impressions de l'amour tendre et sensible pour le Dieu qu'ils adorent, tandis que des âmes d'ailleurs solidement chrétiennes ne les éprouvent pas, faute d'avoir cette disposition naturelle aux affections et aux tendresses de l'amour divin: preuve qui suffiroit seule à persuader le monde, que l'amour sensible pour la divinité n'est point en effet commandé par sa loi. je dis plus.

Amour sensible et affectueux, amour qui ne sçauroit constituer devant Dieu le mérite et la perfection de celui qui aime. eh! qu'est-ce dans le fonds que cette sensibilité de l'amour divin dans le cœur de l'homme, qu'est-ce autre chose qu'un goût, un attrait, une inclination, un charme secret, qui rend tout facile, adoucit toutes les peines, et détache sans regret le cœur humain de tout ce qui n'est pas Dieu! or mes chers auditeurs, ce n'est point là, manifestement, ce qui peut faire le mérite et la perfection de la créature qui aime et qui aspire de plus en plus à aimer son Dieu. c'est bien là sans doute, le plaisir, l'enchantement et le bonheur; ce sont là les joyes, les délices, les charmes, les voluptés ineffables du divin amour: mais ce n'est point là ce qui peut s'appeller le mérite, la vertu, la perfection, l'essence de cet amour. pourquoi! parceque le fonds du cœur humain peut être également livré à son Dieu, et que l'on peut aimer ce Dieu suprême avec la même sincérité, la même plénitude de sentiment, soit que l'on éprouve ces goûts sensibles, soit qu'on ne les éprouve pas.

mais, j'ai dit encore, et il est vrai, que sans cet amour sensible et affectueux, on peut paroître plus parfait et plus agréable aux yeux de Dieu. que notre cœur en effet lui demeure fidelle,

et attaché constamment, même dans les plus rudes épreuves, quand il nous pénetre de son onction céleste, supérieure à tous les plaisirs de la terre; quel sujet a-t-il alors de se complaire en notre fidélité et de se glorifier de notre constance! mais quand il nous voit aussi fermes dans son amour, aussi jaloux de lui plaire, aussi empressés à lui obéir, malgré l'espece d'abandon où il nous laisse, et la rigueur apparente dont il paye la continuité de nos services; quand il nous voit l'aimer toujours en pere, dans les momens mêmes où il nous paroit cesser de l'être: ah! chrêtiens, c'est alors qu'il trouve dans nos sentimens éprouvés, un sujet de vraye complaisance, parce que nous reconnoissant attachés à lui pour lui même, cette fermeté à le servir, soutenüe sans le secours de ses consolations intérieures, lui rend de notre part toute la gloire qu'il peut attendre d'un homme mortel.

Et n'est-ce pas ainsi qu'une Ste Thérese, et tant d'autres Saints intimement unis à Dieu, malgré les épreuves dont il épuroit leur amour, ont acquis un nouveau dégré de perfection et de mérite dans ces momens rigoureux, où leur âme perdoit le goût sensible de la divinité, dont l'amour divin avoit coûtume de les enyvrer! n'est-ce pas ainsi que jesus-christ même le chef des prédestinés et des Elus, abandonné de son pere céleste sur la croix, et totalement privé des effets sensibles du divin amour, dont il avoit suspendu l'opération victorieuse sur son âme, mérita plus dans ce délaissement terrible, souffert dans l'esprit de soumission dont il devoit être le modele, que par les plus affreux supplices qui terminerent le cours de sa vie mortelle? pourquoi donc, mes chers auditeurs, et sur quel solide principe nous allarmer si fort, quand nous manquons dans l'accomplissement des œuvres chrêtiennes, de tendresse et de sensibilité pour le Dieu qui est l'objet de nos services, puisque dans cet état d'aridité et de sécheresse, il nous est permis, non seulement d'aimer Dieu, comme il le commande, mais encore de l'aimer d'une maniere et plus glorieuse pour lui, et plus utile pour nous mêmes!

il est vrai cependant, et avant que d'aller plus loin, je dois ici vous le faire entendre. quoique l'amour essentiel pour Dieu puisse être dans le cœur humain, sans ce sentiment de douceur et de consolation dont il s'agit, il est vrai d'ordinaire, que si vous ne l'éprouvez pas du moins quelquefois dans le cours de la vie chrêtienne, c'est alors un effet de vos lachetés et de votre peu de courage dans la pratique de la religion de jesus-christ: car ce Dieu si aimable ne peut laisser longtems sans consolation, des cœurs uniquement attentifs à lui plaire; et il ne fait cesser entierement la manne du ciel de tomber sur ses disciples, au gré de leurs goûts et de leurs désirs, que lorsqu'a l'exemple de

L'Israëlite, ils ont préféré à cette nourriture céleste, les fruits amers et grossiers de la terre. defecit manna, postquam comederunt de fructibus terræ. que ce soit donc un sujet d'humiliation pour vous, chrêtiens, que ce peu de sensibilité que vous éprouvez trop souvent pour Dieu, et dans la crainte trop juste que vos lachetés ne soyent la cause qui l'oblige à vous priver des douceurs sensibles de son amour, reconnoissez humblement en sa présence, que vous êtes indignes d'un traitement plus doux.

Mais vous laisser abbattre et décourager dans cet état de peine, qui peut n'être, à votre égard, qu'une épreuve de Dieu, où le châtiment de quelques légeres infidélités qu'il vous pardonne, à l'instant qu'il vous en punit par bonté plustost que par justice; mais vous regarder en quelque sorte comme un réprouvé sur la terre, sans amour pour le Dieu dont vous vous efforcez de garder tous les préceptes, par la raison seule que vous ne goûtez point dans les exercices de votre piété, le charme sensible de son amour; mais sur ce principe vous laisser persuader par des hommes peu éclairés, où conduits par de fausses lueurs, que vous êtes indignes d'approcher des sacremens de l'Eglise, et les abandonner en effet, lorsqu'une conscience droite et éclairée, ne vous présente rien d'ailleurs qui puisse vous éloigner de ces sources célestes de la vie et du salut de l'âme; voila, mes chers auditeurs, l'illusion trop ordinaire, et contre laquelle je ne peux trop vous prémunir dans un tems, où des esprits, sur le caractere desquels je m'abstiens de prononcer, s'authorisent de ce défaut d'amour sensible pour Dieu, dans les pénitens qui s'adressent à leur tribunal, pour leur interdire les sacremens de l'Eglise, et semblent avoir entrepris, sur ce frivole prétexte, d'en abolir l'usage, où du moins le fréquent usage dans le Christianisme.

Mais le défaut d'amour sensible pour Dieu, n'est pas le seul point sur lequel je dois rassûrer ces Chrêtiens peu instruits, qui ne distinguent point dans le précepte de l'amour divin, ce qui est commandé de ce qui ne l'est pas: ce qui les trouble encore et les inquiète sur l'état de leur âme, c'est qu'ils n'y sentent point pour Dieu cet amour entièrement pur, et dépoüillé de tout rapport à eux mêmes. persuadés qu'ils sont, comme ils doivent l'être, que le Dieu qu'ils adorent, est infiniment aimable de sa nature, et qu'il n'en mériteroit pas moins d'être aimé, quand il n'auroit rien fait encore en leur faveur, et qu'il ne devroit pas faire éternellement leur félicité, ils se croyent obligés en vertu du précepte, de ne considérer que Dieu seul, et pris uniquement en lui-

même, dans le motif de leur amour, et se persuadent que cet amour dont ils doivent a Dieu le ~~[illegible]~~ tribut et l'hommage, seroit indigne de ses perfections, s'il n'excluoit pas absolûment de leur part, tout motif de bonheur et d'interêt personnel. a Dieu ne plaise, mes chers auditeurs, que je devienne ici pour vous un sujet de scandale, en vous parlant, dans la chaire évangelique, de l'amour de pure charité pour Dieu: mais il faut que je m'explique sur ce point important, tout délicat qu'il peut être, pour obvier à l'illusion spécieuse où pourroient vous jetter les discours vagues et incertains de tant de personnes, qui parlent du pur amour sans le connoître, et par l'idée prétendüe sublime qu'ils en offrent au monde, en font un amour impossible et chimérique.

Car j'appelle avec tous les esprits sensés, un amour impossible et chimérique, un acte d'amour tel que l'imaginent des raisonneurs outrés, plus philosophes que chrêtiens: je veux dire, un amour dont Dieu seroit l'objet, non point, disent-ils, parce qu'il nous paroit aimable à notre gré, mais uniquement, parce qu'il est aimable en lui même. eh! qui de vous ne voit pas que ce langage n'est en lui même, qu'un excés de rafinement et de subtilité, a peine intelligible à l'esprit, encore moins au coeur de l'homme, puisque, pour mériter notre amour, envain Dieu seroit-il infiniment aimable de sa nature, s'il ne nous paroissoit pas infiniment aimable à nous mêmes, et pour nous mêmes; s'il ne nous paroissoit pas souverainement digne, pour les attributs qu'il possede, de tout l'amour qu'il exige de sa créature? j'appelle un amour impossible et chimerique, un état, une habitude d'amour, où la crainte des châtimens, ni le désir des récompenses n'auroit plus de part; où Dieu ne seroit plus aimé, ni pour le mérite, ni pour la perfection, ni pour le bonheur que le coeur humain doit éprouver en l'aimant. espece d'amour habituel, dont la condamnation reïtérée dans ces derniers tems, laissera toujours le délire du quiétisme, sans ressource et sans espérance.

Quel est-il donc cet amour entierement pur, dont tant de faux chrêtiens se font un mérite de discourir au gré de leurs vaines idées? sinon un élancement de l'âme qui se porte vers le Dieu dont elle contemple les charmes infinis, sans une réflexion actuelle à ses bienfaits passés, et à ses récompenses futures; ensorte qu'il seroit toujours également aimé pour lui même, quand on ne devroit recevoir de sa main que des peines et des supplices: or, qu'il y ait des coeurs humains, que leur nature élevée par la grace rende capables d'un tel amour, c'est, mes chers auditeurs, de quoi l'on ne peut disconvenir sur tout, après l'exemple de quelques saints, qui, sans posséder l'habitude de cet amour, trop parfaite pour des hommes encore habitans

de la terre, en ont produit cependant quelques actes passagers. Tel fut, selon quelques interprètes, tel fut l'amour d'un moyse, lorsqu'il consentit à être effacé du livre de vie, pour obliger le Dieu d'Israël à épargner son peuple. *Si non facis, dele me de tuo libro quem scripsisti.* L'amour d'un Paul, lorsqu'il souhaita dans le transport de son zele, d'être anathème pour le salut de ses freres. *optabam esse anathema a christo pro fratribus meis.* Tel fut l'amour d'une sainte, fameuse par l'austerité de sa vie, qui portoit l'eau d'une main et le feu de l'autre, pour brûler le ciel, disoit-elle, et pour éteindre l'enfer, afin d'aimer Dieu désormais sans aucun motif d'espérance et de crainte; mais, pour revenir au point dont il s'agit pour le commun des hommes et des chrétiens? ces pieux excés, ces transports de charité que l'on a vû paroître dans quelques grandes âmes, seroint-ils donc de devoir et de précepte pour tous les disciples de jesus-christ? ah! chrétiens, si vous avez sçû concevoir la sublimité et la perfection de ces actes plus qu'humains, dont je vous parle, ne seroit-ce pas vous désesperer vous et moi, que de nous en faire un devoir essentiel et rigoureux? ne serions nous pas en droit de nous écrier, plus justement que l'ancien peuple de Dieu; que cette loi est grande! qu'elle est sublime! et qui de nous volera jusqu'aux cieux, où traversera les mers pour la chercher? *quis nostrùm valet ad coelum ascendere? quis poterit transfretare mare, et illud ad nos usque deferre?*

Je ne viens donc point ici, mes chers auditeurs, vous faire une obligation de cet amour pour Dieu, de cet amour si pur en lui même, et si relevé: je ne viens que vous exhorter vivement à l'acquérir: et pour cet effet, je vous représenterai avec tout le zele dont je suis capable, cet assemblage admirable d'attributs infinis, dont la réunion indivisible devient le plus puissant motif d'aimer Dieu, uniquement pour lui même. employez, vous dirai-je, les plus pures lumieres de la raison qui vous distingue, à contempler cette beauté infinie, toujours nouvelle et toujours ancienne. joignez les connoissances que la foi vous communique sur l'être divin, à celles que la raison vous en donne, pour pénétrer, autant qu'il est possible à l'homme mortel, dans le sein de la Divinité. portés sur les ailes de votre amour, franchissez en esprit l'espace immense qui vous sépare du Dieu de gloire et de majesté, et sans fixer les yeux sur les demeures célestes, qui doivent être votre éternel séjour, arrêtez uniquement la vûë sur l'être infiniment parfait qui y regne. là joignez vous à cette cour de Thrônes, de Dominations, de vertus, de puissances, dont l'amour pur fait l'éternel bonheur, et à leur exemple,

vous oubliant tout à fait vous mêmes, pour ne penser qu'à Dieu seul, efforcez vous de l'aimer assez pour qu'il soit le seul objet, comme l'unique motif de votre amour.

Ainsi doit-je vous parler, chrêtiens, pour vous engager de tout mon pouvoir, à purifier de plus en plus votre amour pour Dieu; à vous élever en l'aimant, au dessus de vous mêmes, au dessus de tous les motifs d'interêt propre et personnel; mais en vous exhortant, comme je le dois, à l'acquisition de cet amour parfait, je ne garderai toujours de vous en faire un devoir de nécessité et de précepte; et de vous authoriser dans la vaine opinion où vous pourriez être, comme tant d'autres, qu'il n'est point de salut pour un Disciple de jesus-christ, s'il n'est embrasé sans cesse des flammes du pur amour.

Je sçai, et je ne peux trop l'inculquer dans vos esprits, qu'il est une obligation commune à tous les hommes, d'aimer Dieu pour lui même; que nous sommes obligés tous à produire, en certains tems, des actes formels de cet amour de charité pour Dieu, parceque sa grandeur, sa bonté, sa providence, en un mot sa perfection infinie, lui donne un droit incontestable à notre amour; mais je scai de plus que cet amour de charité pour Dieu, que sa loi commande, et qui a pour objet ses perfections infinies, n'est point incompatible avec l'amour d'espérance qui a pour objet les récompenses éternelles de ce Dieu suprême. eh! quoi! Souverain Seigneur, seroit-il possible qu'il y eut des occasions dans la vie humaine, où l'homme ne vous aimeroit pas assez pour le salut de son ame, par la seule raison que son cœur se porteroit à vous aimer, au souvenir de vos récompenses qui ne sont autres que vous même. non, chrêtiens, je le répete, et c'est à vous de ne l'oublier pas, l'acte de vraye charité pour Dieu, qui nous est ordonné par le précepte, n'exclut point nécessairement tout désir du bonheur éternel qui est Dieu même. ce désintéressement absolu de l'amour divin, dont on a vû quelques traits dans des ames célestes et plus qu'humaines, qui pourroient passer pour autant de Séraphins attachés à des corps mortels, ce désintéressement si pur, n'est point et ne sçauroit être renfermé dans le précepte de l'amour divin imposé à tous les hommes. dés que la perfection de Dieu considéré en lui même, sera le premier motif, ~~son parfait~~ le motif dominant de notre amour, la bonté infinie de Dieu par rapport à nous mêmes, peut exciter cet amour dans notre coeur, sans lui ôter le mérite de la vraye charité. parler autrement, ce seroit parler sans preuve, et donner au monde ses propres idées pour celles de l'Evangile: ce seroit troubler et désespérer le commun des chrêtiens, en proposant à leur religion des devoirs qui paroissent peu proportionnés à leurs forces: ce seroit avoir pour les interests de Dieu plus de

Zele que Dieu même, en nous faisant un précepte de ce qui ne l'est pas, de ce qui ne le fut jamais, et de ce qui ne peut l'être.

Achevons: le dernier sujet de trouble et d'inquiétudes pour un grand nombre de chrétiens, sur l'observation du précepte de l'amour de Dieu, c'est qu'ils se croyent obligés d'avoir pour Dieu, un amour toujours agissant sur leur ame et qui soit le principe, au moins virtuel de toutes les œuvres chrétiennes qu'ils opèrent. séduit que l'on est par la belle apparence d'une morale, dont la délicatesse rejette tout ce qui ne procede pas de la source du pur amour, on se livre volontiers a des idées spécieuses qui portent le dogme de l'amour de Dieu au plus haut dégré de la perfection. on écoute ces hommes qui les débitent, comme les apôtres, les Peres, Les Réformateurs de l'Eglise, et l'on regarde tout ce qui ose les contredire, comme une foule de Docteurs relâchés, qui ne tendent par leur morale, qu'a détruire le grand précepte de la charité. Cependant, mes chers auditeurs, faut-il passer de la spéculation à la pratique, on sent toute la difficulté d'agir en tout, et uniquement, par le principe de l'amour. de là l'inquiétude, le trouble et l'allarme dans tant de cœurs chrétiens, qui désesperent de remplir jamais le grand précepte de l'amour de Dieu. eh! comment en effet ne se décourager pas, si c'est un devoir de religion pour tous Les hommes d'atteindre au dégré sublime de l'amour divin! la disproportion seule qui se trouvera toujours entre un amour si relevé, et la foiblesse du commun des hommes, ne devroit-elle pas suffire à détromper les esprits préoccupés d'une pareille erreur?

mais pour les désabuser pleinement, et dissiper sans retour le trouble et le désespoir que la nécessité prétendue d'agir toujours par amour, ne pourroit manquer de produire dans leurs cœurs; je n'ai qu'a développer ici en peu de mots, les erreurs évidentes qui suivroient de ce principe. donnez moi, je vous prie, encore quelques momens d'une nouvelle attention. un précepte qui emporteroit nécessairement la ruine de toutes les vertus morales dans l'infidelle, qui n'auroit pas été imbû de la connoissance de jesus-christ, et de celle de sa religion; un précepte qui réduiroit les vertus du Christianisme les plus distinguées entre elles, à une seule et unique vertu, qui seroit la charité; un précepte en vertu duquel toutes les œuvres du chrétien même, seroient autant de péchés, à l'exception de celles que le seul principe de la charité feroit produire; un tel précepte dans l'idée du vrai chrétien et du vrai catholique, ne doit-il pas être evidemment un précepte chimérique et imaginaire de la loi de jesus-christ, et pourroit-il se trouver encore parmi nous des hommes qui craignissent

de ne pas remplir le grand précepte de la charité, parceque chacune de leurs œuvres n'auroit pas cette charité pour principe. or, tel seroit, chrétiens, le prétendu précepte que l'on se fait quelquefois à soi-même, d'agir en tout par le motif unique de la charité. suivez le cours de ces raisonnemens simples et faciles à comprendre. 34

j'ai dit, précepte d'agir en tout par le motif de la charité, précepte qui emporteroit nécessairement la ruine de toutes les vertus morales dans l'infidele que le ciel n'auroit point éclairé de la connoissance de jesus-christ et de sa religion : pourquoi ? parceque l'infidele étant privé du don de la foi, ce don, le fondement et la base de toutes les vertus chrétiennes, il ne pourroit par conséquent avoir l'amour de charité dans le cœur. il ne pourroit donc pas tirer de cette vertu premiere le motif universel de ses œuvres. il violeroit donc nécessairement cette obligation commune à tous les disciples de la loi chrétienne, d'agir en tout par le motif de la charité, et dès lors, ses actions les plus conformes à l'honnêteté, à la probité, à l'humanité naturelle, seroient autant de péchés devant Dieu, et ses vertus seulement apparentes, seroient en effet de véritables vices. conséquence évidemment fausse, déja proscrite par l'autorité légitime, et que je ne m'arrête point à réfuter ici, parcequ'elle se réfute assez d'elle même. en faudroit-il davantage pour vous faire rejetter ce nouveau systhême de morale, qui obligeroit l'homme, d'agir en tout par le motif de la charité, à l'exclusion de tout autre principe. mais voici quelque chose de plus encore. c'est que ce prétendu précepte qui aboliroit évidemment toutes les vertus morales dans l'infidele qui ne connoit pas jesus-christ, n'aboliroit pas moins toutes les vertus du christianisme dans l'homme éclairé de la foi, à l'exception de la charité seule, devenue nécessaire uniquement, dans le monde chrétien.

et en effet, si c'est un devoir pour l'homme d'agir en tout par le seul motif de la charité ; dès lors, il n'est plus d'action vertueuse et méritoire dans le monde, que la charité n'en soit le principe : toute vertu, si variée qu'on l'imagine, ne sera donc plus que charité, où la charité elle seule deviendra réellement toutes les vertus ensemble. c'est à dire, que tant de vertus différentes, reconnües et pratiquées dans le plus haut dégré de perfection, par les saints de tous les tems, ne seroient plus que de vains noms sans réalité, que des ombres et des phantômes de vertus : c'est à dire, qu'il n'y auroit plus dans le monde ni foi ni espérance, ni esprit de religion, ni crainte de Dieu, qui fût véritablement vertu dans le christianisme, et que la vraye charité, qui, selon l'expression de l'écriture, établit son

aimable empire sur le débris de tous les vices, de toutes les abominations du cœur humain : charitas operit multitudinem peccatorum. cette même charité, suivant l'illusion que je combats, s'établiroit dans nos cœurs sur la ruine de toutes les vertus canonisées par la voix de l'Eglise; car ce fut l'enseignement de tous les tems, mes chers auditeurs; c'est encore l'enseignement de nos jours dans l'Eglise Catholique; et graces au Ciel qui dirige cette Eglise, ce sera sa doctrine jusqu'à la fin des siecles, que la charité est une vertu vraiment distinguée de l'espérance, que l'espérance n'est pas en effet la même vertu que la foi; que ce sont là trois vertus qui ont également Dieu pour objet; mais trois vertus distinguées entre elles, par la différence du motif qui les anime. ensorte que la foi et l'espérance peuvent se réunir dans une âme chrétienne, sans y être accompagnées de la charité. autant de vérités incontestables de la religion de jesus-christ, mais qu'il faudroit effacer du nombre des Dogmes Catholiques, si l'homme ne pouvoit agir par espérance où par crainte, sans violer un précepte, qui l'obligeroit d'avoir la charité pour principe dans toutes ses œuvres.

Enfin, la derniere conséquence qui suivroit de ce précepte chimérique, c'est que toutes les œuvres du chrétien même et du chrétien le plus fervent dans l'observation de la loi, seroient autant d'offenses pour la divinité, dès que le seul motif de la charité ne les animeroit pas. conséquence qui doit nous paroître plus dure encore et plus insoutenable que les précédentes. quoi donc! o mon Dieu! vous verriez du haut du ciel les disciples de votre fils soulager l'indigence, par l'effusion de leurs bienfaits, forcer leur cœur en dépit de la haine, à chérir leurs ennemis comme eux mêmes; vous les verriez assister dans un esprit de foi, à la célébration des S.ts mysteres, vous rendre publiquement et en secret dans les prieres qu'ils vous adressent, l'hommage continuel que vous doit la créature; et toutes ces œuvres de la piété chrétienne, se changeroient à vos yeux en autant de péchés, parceque votre souverain être, aimé uniquement pour lui même, n'en seroit pas le motif et le principe! non, mes chers auditeurs, ce sont là de ces conséquences trop évidemment fausses, pour n'être pas rejettées par des chrétiens instruits de leur foi; mais toute évidente que leur fausseté peut être, c'est à vous d'y souscrire, si vous n'admettez pour les bonnes œuvres d'autre motif que l'amour de charité pour Dieu; puisque l'on ne pourroit manquer d'agir où formellement où virtuellement par le principe de cette vertu, sans enfraindre un précepte, et conséquemment sans pécher.

Voilà donc, chrétiens, quelles sont les suites de ces illusions spécieuses, que l'on se fait quelquefois à soi-même au sujet de l'amour de Dieu : et ne devois-je pas vous prémunir avec d'autant plus de zele contre ces sortes d'illusions, quelles paroissent plus propres à vous éblouir, et impriment d'abord une espece de vénération, à quiconque ne sçait pas en approfondir le principe, et en pénetrer les suites. . . . . .

Non, sans doute, Dieu ne sçauroit être trop aimé et il ne le seroit pas assez, s'il ne l'étoit pas de toutes les facultés de notre âme : mais j'ai ajoûté et j'ajoûte encore, ce que je vous prie de n'oublier jamais, pour vous rassûrer dans le trouble de vos consciences ; c'est que l'on peut aimer Dieu de toute l'ame et de toutes ses puissances, sans éprouver cet amour sensible pour Dieu, qui pénetre le cœur humain de douceur et de consolation ; sans brûler pour Dieu de cet amour entierement pur, qui a paru dans quelques grandes âmes, sans faire de cet amour l'unique principe de nos œuvres, et en parlant ainsi, vous le sçavez, ô mon Dieu ! je n'ai rien avancé que de vrai et d'incontestablement vrai.

Vous voilà donc instruits, mes chers freres ; aimons le maintenant, mais aimons le sans reserve ; ce grand Dieu, ce Dieu si digne d'être aimé, et ne croyons jamais l'aimer autant qu'il le mérite. dans lui même, hors de lui même, tout, tout nous parle de son amour : sa majesté toujours aimable et accessible ; sa providence attentive à tout ; sa sagesse qui nous gouverne ; son éternité dont il nous fait part ; sa saintete qu'il nous donne pour modele ; son immensité qui nous entoure ; sa justice même qui punit par grace ; tous ses attributs employés ici bas à servir son amour et à nous sauver.

Tout nous parle de son amour ; les astres dont il nous éclaire ; l'air qu'il nous fait respirer ; la terre qu'il charge de fruits ; les eaux dont il l'arrose ; les fleurs dont il l'embellit ; les arbres dont il la couvre ; les animaux dont il la peuple ; les jours, les nuits, les saisons dont il partage le cours de nos vies ; tous nos instans signalés par quelqu'un de ses dons et de ses bienfaits.

Tout nous parle de son amour ; cet être que nous tenons de sa puissance, ce corps et toutes ses proportions ; cette ame et toutes ses facultés ; cet esprit et toutes ses lumieres ; ce cœur et tous ses mouvemens ; ces biens, ces plaisirs dont nous joüissons : ces peines mêmes, ces afflictions qui nous désolent, et dont il a fait pour nous la source du vrai, de l'éternel bonheur.

Tout nous parle de son amour ; les cités où il nous rassemble. Les familles où il nous unit ; la société dont il fit les liens ;

L'ordre qu'il y conserve; l'amitié qu'il y fait regner; la charité qu'il y ordonne; l'égalité qu'il y ramene, pour faire des hommes devenus ses disciples, autant d'amis, et de freres obligés de s'entre aimer, au péril de leur vie même, et de faire mutuellement leur félicité.

Tout nous parle de son amour; sa religion qui nous guide et nous instruit; ses graces qui nous consolent et nous fortifient; ses bontés qui nous rappellent et nous pardonnent; ses préceptes qui dirigent vers lui tous nos pas, et dont la rigueur apparente fait plus de vrais heureux que toute la licence des plaisirs du monde.

Tout nous parle de son amour; ses Temples où il nous écoute et nous exauce; ces fonds sacrés où il nous purifie; ces tribunaux où il nous absout par ses ministres; cette chaire où il nous parle par leur organe; sa table où il nous rassasie de lui même; sa croix où il nous servit de victime; ses autels où il renouvelle son sacrifice, et le renouvellera jusqu'a la fin des siécles.

Tout nous parle de son amour; la terre, le ciel et les enfers: la terre où il réside sans cesse au milieu de son peuple; le ciel où il veut être lui même l'objet de notre bonheur; l'enfer, où l'enfer même qu'il n'a creusé sous nos pas, que pour nous obliger à l'aimer.

Tout nous parle de son amour; mes chers freres, pourrions nous bien encore lui refuser le nôtre; non, O mon Dieu! c'est au nom de tous ceux qui m'écoutent que je vous parle. que ne sommes nous tout âme, tout cœur, tout sentiment, pour ne vivre que de votre amour! que n'avons nous autant de cœurs pour aimer, que vous avez de perfections aimables! mais si nous n'avons qu'un cœur à vous offrir, du moins, O mon Dieu! sera-t-il à vous tout entier. notre seule amitié sera pour ceux qui vous aiment; notre seule crainte sera de ne vous aimer pas; notre seul regret de ne vous avoir pas aimé; notre seul désir de vous aimer de plus en plus; notre seul interêt de contribuer à vous faire aimer; notre seule péine de ne pouvoir vous aimer assez sur la terre, et notre seule espérance de vous aimer pour jamais et parfaitement dans le ciel, que je vous souhaite au nom du Pere, du fils et du St Esprit.

già costu
sale le ger
zione.
ben si ved
edumile,
una deli
a pregiu
si cerca
del Cri
scherzar
„re le tra
in moda
sicura di
sia non pa
per si las
i falsi virt
di adesso d
finte della
con un'av
se parecc
sinceri con
che il sono
forse nel c
e si spesso co
Dio? Esa

Due
precetto di

già costu
sale le ger
zione.
ben si ved
edumile,
una deli
a pregiu
si cerca
del Cri
scherzar
„re le tro
in moda
sicura di
sia non p
per si las
i falsi vir
di adesso d
finte della
con un'av
se parecc
sinceri con
che il sono
forse nel c
e si spesso c
Dio? Es

Due
precetto di

già cost
sale le q
zione.
ben si v
ed umile
una de
a preq
si cerca
del C
scher à
re le t
in mod
sicura
sia non
per si l
i falsi v
di adesso
finte del
con un'a
se pare
sinceri co
che il sono
forse nel
e si spesso
Dio?

Due
precetto d

Quis est hic? Math: 2j.

Il mentir sentimenti di divozione, e il fingere esteriori pratiche di pietà già costumavasi communemente dagli empj, quando essendo più religiose in universale le genti, ciò si aveva a mezzo opportuno di conseguir presso loro credito, e approvazione. Or non credo io, che ciò stesso si costumi gran cosa nel nostro secolo, in cui ben si vede, che poca fortuna ci potria conciliare dai più o un portamento negletto, ed umile, che sebbene non affettato si avrebbe a insoportabil difetto di bigotismo, o una delicata esattezza di credere, e di operare, che sebbene non finta avrebbesi a pregiudicio ridicolo di educazione. In effetto d'altra maniera ben differente si cerca l'approvazione, ed il credito nel secol nostro. Il deridere certe pratiche del Cristianesimo: l'animare di qualche licenza le conversazioni, e il discorso: e lo scherzare sù i dogmi di nostra fede, e lo spargere delle massime forestiere, e il trattare le tradizion nostre di favole, e di novelle: or si sa chi meglio può mettere ciascuno in moda: e se non altro per questa via or avvisa di procacciarsi ciascuno la riputazione sicura di colto, spirito, e d'ingegno socievole, ed avveduto. Io voglio dire, che l'Ipocrisia non par certo il vizio più commune ai dì nostri, in cui troppo son destri gli uomini per si lasciare deludere colle finte della pietà: non è così? Pur io rifletto, che i falsi virtuosi di un tempo, per rei si confessavano davanti a Dio, e i veri libertini di adesso davanti a Dio si assolvono per innocenti. Egli dunque, che adesso colle finte della pietà si pretenda di deludere Dio medesimo! Già non dirò che prelendasi con un'avveduta accortezza, ma sibbene con una pratica inosservata. E certo se parecchi riflettino sopra se stessi si dovranno accusare ben molte volte per non sinceri con Dio. Non sinceri con Dio! O sì miei Cristiani, e già vi mostro, che il sono alcuni nel compiere i lor doveri, altri nello scusare i loro reati, i più forse nel contare sù i loro meriti. O voi che di sincerità vi pregiate sì volontieri, e sì spesso cogli uomini, e avveria mai, che voi stessi infinti foste voi stessi con Dio? Caminiamolo per rapporto ai tre proposti punti della mia predica.

Parte Prima

Due sorti di doveri io distinguo. Alcuni che il sono in se stessi per precetto di Dio, che gli ingiunse: e alcuni chesi creano da noi per arbitrio

della volontà chi i propose. Dovere, ch'è tal per precetto, si è il non defraudar le mercedi. Iddio lo comanda. Dovere, ch'è tal per arbitrio, si è il praticare certe preghiere. La volontà lo prescrive. Or io dico, che alcuni sono insinceri con Dio nel compiere i lor doveri, quì prima in quelli m'arresto che tali son per precetto: e come ciò avvenga, con un fatto lo spiego della scrittura. E' Iddio stesso che parla a Saule pel suo Profeta: e così gli comanda: và persegui Amalec che il voglio: vade, et percute Amalec. Ma voglio del pari, che a niente non perdoni il tuo ferro. E uomini, e Donne, e fanciulli, e pecore, e buoi, e cameli, e giumenti tutto uccidi quant'è di lui: non parcas ei: sed interfice a viro usque ad mulierem, et parvulum, atque lactentem bovem, et ovem, camelum, et asinum. Il comandamento non può esser più chiaro: e già disfatto con orribile strage il nimico, era Saule sull'apprestar al Signor degli Eserciti un Olocausto. In quel mentre in volto tristo, e con cipiglio severo si presenta Samuele davanti a lui. Il vide così turbato Saule: e O Samuele sii il benvenuto gli dice, e il Signore ti benedica. Io l'ò poi compiuto se non lo sai, quant'ei m'ha prescritto per la tua bocca. Ed è Saule che parla? Sì Saule. Che dice di aver compiuto il comandamento di Dio? Sì: d'averlo compiuto. Io m'aspettava bene, che si dicesse tutt'altro: e voi avvertite, che il tristo avea condotto con seco il Rè prigioniero e la parte migliore della sua greggia: E così mentisce a un Profeta? Ma di grazia, sentiteli, che insieme ragionano tutti due. Nò quello che mi dì, nol sapeva, riprese vie più corrucciandosi Samuele. E ben sappi, soggiunse l'altro, che ho fornito il voler del Signor: implevi verbum Domini. E che è dunque questo belar di gregge, che mi suona all'orecchio? che è questo muggiar d'armenti, ch'io pure ascolto? Si sono greggie, e sono armenti di Amalec.* Nò non si vogliono risparmiare, ma sibbene immolarsi al Signore, e Dio tuo: ut immolentur Domino Deo tuo. E a lui piaceranno! O tutto si uccise il resto, ch'era ben molto: reliqua occidimus. Ma non ti disse O iniquo di mettere a fil di Spada ogni cosa? e perchè non ascoltasti le mie parole: quare non audisti verbum Domini? In verità non v'hà quì luogo a rispondere: nè già crederete, che voglia infingersi, e rispondere tuttavia. E pur s'infinge, e risponde: O Padre le parole di Dio le ho io ascoltate benissimo: immo audivi verbum Domini: ed è solo per fare più magnifica la cerimonia.. ah taci, l'interruppe infine il Profeta: e chiaro apprendì quello che risposi io questa notte. O misero la vegghiai tutta nel piangere sul tuo delitto. Saule più non sarai Rè d'Israele. Iddio ti rigetta da se medesimo: projecit te Dominus ne sis Rex super Israel. Più fermiamci, o miei Cari: e quantunque sia strana l'insincerità di costui, riscontriamla con quella, di che

* De Amalec adduxerunt ea. Sono di Amalec?

usano più Cristiani. Iddio comanda che si perdonin le offese, e tutto l'odio distrugasi verso gli altri. Qualcuno degli uomini di condizione, che non si prende un'apperta vendetta dell'inimico; già conta il suo dover per compiuto. Ma che è quel rifiutare gli officj civili, di che non si dispensa con nessun altro? che è quello straziarne il nome con satire, e con mormorazion sanguinose? Sì è vero di sapore, che conserva nell'animo. Se però si presenti davanti a Dio, non istà per questo dal dire, che ha il suo precetto fornito: implevi verbum Domini. Iddio comanda che si abbian sacri i suoi giorni: ed a onor si riservino di lui medesimo. Qualcun del Popolo più minuto, che ascolti nelle feste la Messa, ed astengasi dalle opere più servili, già conta il suo dover per compiuto. ma che è quell'assiduo giocar nei bagordi? ma che è quell'indegno sollazzar nelle tresche? Sì è vera profanazione dei dì festivi: se però si presenti davanti a Dio, non ista per questo dal dire, che ha il suo precetto fornito: implevi verbum Domini. Già non è, che la coscienza loro non parli sui questi dover, che trascurano: e quare, gli interroga come Samuele con Saule, quare non audisti vocem Domini, ma che! ripiglia ciascuno subito: Io ho perdonato l'ingiuria: io ho santificato la festa. La mia collera mi portava all'arme, e le ho deposte: la mia povertà mi chiamava al lavoro: e l'ho intralasciato: e non è per appunto la voce ascoltar del Signore? Sì certo immo audivi vocem Domini. E può darsi imprudenza maggior di questa! Vero è, che pochi son forse sì rozzamente insinceri: molti sono insinceri più sottilmente. Il costume di quelli l'abbiam veduto nei dover che trascurano. Dissimulano l'obbligo di osservarli. Il costume veggiam di questi nei doveri che compiono. Dissimulano il fine, per cui gli osservano, che non è l'obbedienza, ma l'interesse. Io ritorno a Saule: il qual sentendosi minacciare che Iddio levar gli voleva corona, e scettro: O Samuele disse: ho peccato: peccavi: reo sono di non aver obbedito al Signore: prævaricatus sum sermonem Domini. O diversità di parlare! Pur or diceva, d'averne fornito il comando: e adesso dice di averlo prevaricato. Ma lasciamo ciò stare: e ascoltatemi. Il detestar il reato è per Saule un dovere: non è così? e ben lo detesta, e dice ho peccato: peccavi: ma n'ottien poscia la remissione? Natano accusa Davidde del suo trasporto: Davidde dice anch'egli: ho peccato: peccavi: e sente rispondersi subito dal Profeta: il Signor ti perdona: Dominus trastulit peccatum tuum. E che si risponde da Samuele a Saule? Oime! Se gli ripete di nuovo: Iddio più non ti cura: projecit te Dominus. E' che è questo mai? il Signor dunque non usa sempre pietà con chi si pente, e convertesi? eh no' non accusate la pietà del Signore: accusate l'insincerità di Saule: il qual non sa, che cangiare una finzion più palese in una finzion più nascosa. David nel dir peccavi non ebbe in vista, che il suo delitto, e cancellar lo voleva da se medesimo. Saule nel dir peccavi, non ebbe in vista

che

che il suo Governo: e volea conservarlo sopra Isdraele. E che sia vero sentite quello che aggiunge: io ho peccato: peccavi: ma tu O Samuele mi onora in faccia a Isdraele, e in faccia al mio popolo siccome Rè: sed nunc honora me coram senioribus populi mei, et coram Israel. Or vengo a voi miei Cristiani. E' regolare quel Ecclesiastico nel disdirsi certe adunanze di libero passatempo. E' il suo dovere. Ma il fà per brama di un beneficio delle cui rendite dovria sollevare i mendici, e non pensa che ad ingrassar la famiglia. Quella semina è riservata per non condiscendere alle altrui inchieste. E' il suo dovere, ma il fà per meglio odorare gli incensi, che insieme spargono coi loro voti le turbe dei supplichevoli adoratori. Quel politico si prostra alcune volte nell'anno ai tribunali di penitenza. E' il suo dovere almeno la Pasqua, ma il fà per risguardo di una riputazione, che non vuol perdere: e se dice anch'egli peccavi, differirebbe più volontieri a dirlo nei giorni estremi della sua vita. Nè già pensate che sì ciò si confondano come di reati, che fanno davanti a Dio. No no: davanti a Dio si compiacciano, come di dover che eseguiscono. E non è difetto d'ignoranza, che abbian nel intelletto. E' difetto propriamente d'insincerità, che annidan nel cuore: Il qual cuore è come diviso in due. In uno che è formato da Dio: in un altro, che è fabbricato da noi medesimi. L'uno io chiamerò cuor naturale: io chiamerò l'altro cuore fattizio. Il cuor naturale è ripieno dalle Idee semplici, che abbiam da Dio per dirigersi: il cuor fattizio è ripieno degli artifici bugiardi, che da noi ci facciamo per lusingarci. Di quì è, che nel cuor naturale si dipingon le cose quali son veramente: nel cuor fattizio diverse affatto si veggiono da quel che sono. Or che fanno costoro a giudicar sinceri? * si consigliano col cuor fattizio dove trattasi del lor dovere. Parlan con quello, quando saper vogliono il vero: Parlan con questo, quando blandir si voglion del falso: Che è quello appunto, che diceva il Salmista: in corde, et corde loquuti sunt. Ciò stesso esemplifico a più chiarezza. No non ignorano certi uni, che quelle pratiche di pietà sono fatte affine solo di aver protezione per un posto, che ambiscono. L'un cuore lo disse, quando l'interrogarono sopra un mezzo di trovar grazia presso quel grande. Sì lo disse il cuor naturale, che per quella via potevano procacciarsela. Ma davanti a Dio parlarono con l'altro cuore: e il loro interesse comparve esercizio di divozione: e l'ambizion loro vera si mostrò sola casualità indifferente: in corde, et corde loquuti sunt. No non ignorano cert'altri, che quelle visite alle chiese sono fatte affine solo di riverir delle immagini, da non anco riporsi sopra gli altari. L'un cuore lo disse quando l'interrogarono sopra un mezzo di vagheggiare l'obietto di lor passione. Sì lo disse il cuor naturale, che in quel sito appagato arebbe loro il loro genio: ma davanti a Dio parlarono con l'altro cuore, e l'in-

* si consiglian col cuore. Ma con quale dei due? si consigliano

degna

degna curiosità comparve desiderio di men incomodo luogo: e il cercato loro Idolo si mostrò sola distrazione non volontaria: in corde, et corde loquuti sunt. Così secondo che miransi o nel un cuore più limpido, o nell'altro più tenebroso diversi si veggiono gli obietti stessi. Io direi quasi come vedde il nocchiero qual è diritto il suo remo, se alto lo levi nel sottil liquido dell'aria apperta: il qual remo gli pare poi curvo quale non è se in parte lo immerga nel più denso liquido dell'acqua oscura. Il raggio che nel cangiare l'inegual mezzo s'infrange, crea all'occhio di lui questo inganno: e nell'animo non crea di lui meraviglia il costume di vederlo deviar sul confine del flutto, che sol lo bagna, e par che si fonda. Egli salpa di riva la sua barchetta: e che chesiasi del remo, la fà volare con esso sul piano ondoso. Or non paravi più strano, se v'abbia degli insinceri con Dio: poiche vedete che insinceri prima si fanno a se stessi: e così si fanno col confondere le loro voglie, col turbarle insieme, col farle cangiar di sembianza nel farle cangiar di cuore: ed or nell'uno, ed or nell'altro vederle, come lor torna meglio in corde, et corde loquuti sunt. E se e' di quì, che non bene si compiono i doveri che ingiunge il Signor di precetto, e' di quì pure, che a questi mal si antipongono i doveri che crea ciascun per arbitrio. Osservate nuova insincerità: e quà chiamisi un' altra volta Saule, che ben anco ci esprime questo costume. Egli nell'ardore d'una Vittoria reo giura di morte chi dal mangiare non resti sino al tramonto. Gionata figliuol di lui bagna appena le labbra di poco mele: e Gionata per sentenza di lui debbe perire senza riparo. O Saule t'arresta almeno un momento. Ma desso non è cosa pevole del tuo divieto: non importa. Ma poche furon le goccie di che gustò: non importa. Ma fù solo per necessità di ristoro: non importa. Oh Dio! E tutto ciò non si considera in un Vincitore? No non serve; non si considera in un figliuolo? Nemmeno. Io non l'intendo. E pur quel Saule, che non fù poi sì geloso sul precetto, che ebbe da Dio per la bocca di Samuele. Già vedeste, come lo prevaricò, come pretese con tutto questo d'averlo bene eseguito. E' d'onde dunque la stravaganza di un procedere deformissimo? Sì indulgente nel risparmiare un nimico Sì inesorabile nel morire un figliuolo Io credo di avvisare la cosa com'è. Il distruggere gli Amaleciti era comandamento della volontà sovrana di Dio. Il digiunar sino a sera era divieto dell'arbitrio regal di Saule. Là considera l'autorità del Signore: quì considera la sua medesima autorità. E' nato in capo a lui solo questo divieto. Evvi del suo amor proprio, che sia guardato. Evvi della sua estimazion che non ceda. Basta così. Non ammette difese: non ricerca consigli, non ascolta preghiere, si condanni un figliuolo, si sacrifichi un Vincitore, si uccida Gionata, ma ciecamente osservisi il giuramento. Ed è ciò per appunto, che fra noi rinovasi tutto giorno. Che qualcuna si dispensi

da

da un digiuno di sua elezzione: non lo crediate. E' un dover che si è fatto da se medesimo: non occor altro. Ne soffera la sanità: sene inquietino i famigliari: gliel disdicano i Medici, è tutt'uno. Ma non è quella desa, che si dispensa sì facilmente dai riserbi di pudicizia? E come quì sì condiscendente? là sì severa? Olà il suo capriccio vi si interessa. Quì non nediscapita che Iddio solo. E questo è esser sincero con Dio medesimo? Che qualchino si moderi nel sopraintendere a un pio interesse, di che s'incaricò di sua voglia: non l'aspettate. E' un dovere, che si è fatto da se medesimo: non vi vuole di più. Si destino delle liti: s'abbiano a sostener dei contrasti: a romore si mettano i cittadini, e tutt'uno. Ma non è quel desso, che reggitor d'un Teatro permette delle Danze negli abbigliamenti, e negli atti inoneste, ed oscene? E come quì sì indifferente? là sì geloso? o là vi và del suo impegno: qui non ne perde, che solo Dio: e questo è esser sincero con Dio medesimo? Ah miei Fratelli la sollicitudine severa, costante, e direi quasi ostinata, di che usate a certi impegni di divozione, che spesso son impeti di capriccio, si vuol mettere nel compiere intieramente i doveri, che la legge comanda di Dio, e nel compierli senza intenzioni, che ne vizino l'osservanza. Il metterla solo in quelle pie opere, che proponete voi stessi, è antiporre un dovere arbitrario a un Dovere essenziale: è un cercar, lo vedeste, il vostro amor proprio, sebbene insinceramente poi dite a Dio di non cercare, che il voler suo. O quanti reati così multiplica l'insincero! Ma non pensate dice il Grisostomo, che li confessi. Sono talvolta chiarissimi eppur li scusa: non solum non confitetur, sed adhuc excusat. Io entro nel secondo punto della mia predica: e non parlo di chi li scusa col dire: che non è possibile di resistere a certi incontri: che le forze della grazia sono scarse di troppo: che è prevalente la vittrice concupiscenza. Questo è scusarsi con una necessità di peccare: e non è essere soltanto insinceri: gli è essere d'intelletto infedeli: ne parlo pure di chi li scusa col dire: che sono poi leggerezze: fragilità compatibili: cose da nulla. Questo è scusarsi con una insensibilità di peccare: e non è essere insinceri soltanto, è essere di cuore affatto corrotti. Io parlo dunque di chi propriamente s'infinge o con una superficial diligenza di esaminarli, o con una apparente ragion di difenderli. E prima mirate un poco Labano nelle tende di Rachele. Il pover uomo si lagna dei rapiti suoi idoli, ed è sollecito di ritrovarli. Già tutto mette sossopra quel padiglione: non v'è scattoletta delle molte, ch'hanno le femine pei loro vezzi, che non appra, che non esamini, che non travolga, e d'onde non traga fuori, e veli, e colanne, e smaniglie, e sconvolge insieme ed abbarufa ogni cosa. Eppur gli idoli v'erano: ma appunto là non ricercali, dove sono. Nè non sono o sepolti sottera, o sopposti a un macigno: son ricoperti soltanto di pochi arnesi, sù cui l'accorta femina s'era posta a sedere: e compatitemi, lui disse, se non mi levo: or nol potrei, che a disagio. Iliel disse d'un aria languida, a cui lasciò persuadersi Labano, il quale crear non le volè disturbo, e data civil-

mente

mente un'occhiata dattorno a lei, n'andò salutandola: per non cercar là dentro più oltre n'andò deluso: et sic delusa solicitudo quærentis est. Sì miei Fedeli: sonovi alcuni indagator severissimi di se medesimi: si mettono tutti ad esame, non perdonano a diligenze, non risparmiano riflessioni. Cercano per ragione di esempio se sieno trascorsi in ira, se abbian violato il digiuno: se di pregiudicio furono ad altrui. Ma non è quì, dove stiasi il mal di costoro. No: non è quì, dove sieno per ritrovare i lor idoli. Lor idoli sono certe dimestichezze che nutrono dei rei desiderj. Lor idoli sono certi discorsi, che destano delle ree compiacenze. E perchè non li cercano dentro a quella amicizia, che scarsamente i ricopre La sottesso nascondonsi. O vi siede sopra una graziosa Rachele. Or io gli intendo. Levarla dal posto in cui è, par loro male: loro par bene di lasciarvela in riposo. Di fatti vi si mostra d'un'aria, la qual pretende, che si risparmi; e però subito, che là vengono col loro esame, già la veggiono, e l'ascoltano, e le parlano, e nel pensiero si perdono, e nell'amore di lei: e data un occhiata piuttosto a lei stessa, che ad altro; là dicono che non v'è niente: vogliono che sia così: e così vien meno al bisogno la loro sollecitudine: et sic delusa solicitudo quærentis est. O adesso intendete, o miei cari, ciò che non anco forse s'intende dai più di voi. No non s'intende come qualche persona s'accosti ogni otto giorni agli altari, e dia poi delle viste che certo coll'uso non si confanno dei sacramenti. So che ne accusate i confessori, come sonnachiosi, e indolenti: ma compatitemi supponete quel che non è. Supponete ch'ella di tal cosa si chiami in colpa, sù cui non si esamina, che assai superficialmente, e ben presto assolvesi da se medesima. Credetelo ch'è così. Non fà ricerca quasi nessuna per appunto dov'è nascosto il suo idolo. Il vedete voi: il vede talora la Città tutta: ma ella nol vede, o piuttosto nol vuol vedere. Per altro chi può dire, a quanto studio sulle mormorazioni si ricerchi, sui risentimenti, sulle impazienze: ma sopra i genj, sopra gli scandali.... o si è fatto in caso un dettame, con cui ricopre la sua licenza: è una coperta veramente da nulla: pur basta a dissimulare il fallo a se stessa: ed il comunicarsi sovente, la fà più tranquilla: seder sù i suoi idoli: e le serve a meglio infingersi dinnanzi a Dio. O Giuda, dice Gesù, e con un bacio mi vendi! Osculo filium hominis tradis! Penetrate, vi prego tutto il senso di un tal rimprovero: e vuol dire: non mi risento, che i tuoi m'investano coi bastoni, e con l'arme: ben mi risento, che tu mi venga all'incontro colle lusinghe, e coi baci. Io detesto il loro delitto ma più detesto la tua finzione. Finzione che immitasi da parecchi: i quali vanno a piedi di lui, nò forse empj scopertamente; ma sì certo internamente insinceri e se non commettono un sacrilegio, per lo meno azzardano un sacramento. Pur lo bacciano nelle sue effigie: si segnano con cento croci: si curvano ad ogni altare: gli parlan da amici. Se li sentiste! gli dicon che

che l'amano: che desiderano la sua grazia: che non vogliono disgustarlo. O iniqui! a ciascuno de quali amaramente mi par che ripeta: Osculo filium hominis tradis. Tu mi parli tu d'amicizia! ciò è proprio che m'inacerba. Deh! lascia d'accostarti al mio seno. Sò, che troppo n'è cuor lontano. Deh! lascia di baciar le mie immagini. Sò, ch'hai le labbra contaminate. I tuoi affetti, le tue proteste, i tuoi baci son tradimenti: e puoi farli a chi ti salvò col suo sangue? Osculo filium hominis tradis? E se tal si lagna con quei, che s'infingono nella disamina dei lor reati per ricoprirli: niente meno con quei lagnasi, che li palesano, e s'infingono per difenderli. Il S.to Padre Agostino dice, che anco il secolo ha i suoi eletti, e sono coloro, che si giustificano da se medesimi: ne mai non è, che siano in peccato. Voi lo direte: ma saran ben presti a difendere, che non è vero: quibus si dixeris, peccasti, statim defensionem suam proferunt. Osservatelo. Quel uomo conosce la sua passione nel giuoco. Non può nasconderla: ma infine, die'egli, questo è il più innocente vincolo del comercio. Una persona di condizione non può dispensarsene nella vita civile. Io senza esso sarei perduto nell'ozio. O da quante occasion mi sottrae di peccare! Ecco ch'ei non fà male: e perchè forse non è un molle voluttuoso, si giustifica sull'essere un giuocatore venduto. Quella femina si avvede della sua licenza nell'abbigliarsi. Ma essa infine non fà più specie, die'ella, poichè la moda la rende già famigliare. Non è che un incomodo di adornarsi così. Cur non possio, che obbedire a cui vuole il Signore, che obbedisca, e che cerchi ancor di piacere. Ecco ch'ella fà bene. E perche forse non è una libera mormoratrice, si giustifica sull'essere altrui di scandolo. E per cura del mio buon nome, ch'io non lascio quell'occasione: è per fuggire di peggio, ch'io non saluto quella persona. E per ben pubblico, che l'insolenza io castigo di quegli artieri. Sentiste come diffendono le avversioni gli amori, le prepotenze? E son gli eletti del secolo, ripiglia Agostino, che così fanno: Defensiones sunt electorum seculi. E però pregava il Salmista: O Signore che il mio cuore in parole non travj di malizia. Non declines cor meum in verba malitiæ. Che non facciasi a cercar difesa ne suoi peccati: ad excusandas excusationes in peccatis: e così non avrò parte coi loro eletti et non communicabo cum electis eorum. O miseri che sono i riprovati da Dio, il quale semplicissim'essere, e verità indefettibile, non può soffrire le loro infinte: e al par del mal che commettono, le difese abborre, con che lo scusan. Anco una volta ritorniamo a Saule. Iddio lo depose dal soglio, come sentiste per Samuele: ed inalzovvi in luogo di lui Davidde: nel quale un uomo conobbe di cuor conforme al cuor suo: quæsivit è Samuele stesso che parla: e parla quì di Davidde quæsivit Dominus sibi virum juxta cor suum, ut esset Rex super populum suum. Io meraviglio o miei cari, come questo uomo dicasi secondo il cuore di Dio. Già nol previdde innocente: e s'egli peccò

Saule

Saule; anco peccò Davidde: peccò di vanità, di adulterio, peccò persin d'omicidio. Il S.to Padre Grisostomo mette tra loro il confronto: ed è vero soggiunge; che reo fù più volte Davidde, ma vedi che mai non iscusasi nel suo reato: vide David nullam afferentem excusationem quando peccavit. Non così nò Saule. Sempre costui si dissimula: e stassi sempre sulle difese: non ita Saul alienas quærens excusationes. Ciò supposto osservate per un momento il cuore di Dio. O cuor adorabile! Cuor sin cerissimo! dove tutto è chiaro: tutto è palese. Non v'è qui inganno non artificio. Se vi ama vel fa sentire. O giusti voi ben distinguete le sue proteste. Se vi odia non vel dissimula. O peccatori voi ben capite i suoi rimproveri. Egli v'invita fra le sue braccia: e davver lo desidera. Quanti agiuti però vi presenta! egli vi dice di perdonarvi: e vi perdona difatti. Non ricorda nemmeno le proprie offese. Che più? Vuole, che questo cuor lo veggiate — persin con gli occhi, e acuta lancia li aprì nel mezzo ogni fibbra, per mostrarvi che niente in esso non vi nasconde. Quì dunque mirate, e il fine che lo condusse alla croce, e gl'interni sensi, e gli affetti amorosi, con cui sovra essa morì. Eccolo: vedetelo: esaminatelo, se sia schietto, se sia aperto, se sia sincero. Or doppo ciò non paravvi più strano se chiami Davidde di cuor conforme al cuor suo. Il misero fù peccatore, e l'ebbe il Signor in dispetto: chi può negarlo. Lodiò superbo, adultero, omicida: ma nel tempo stesso lo amò, leale, semplice, ingenuo davanti se. Ah che peccatore non finto a sorte sta, che non siasi peccator ravveduto. Fittasi questi a piè del suo Dio: e quivi gli apre senza riserva l'animo passionato: e quivi piangendo confessa l'attacco, che lo fà reo. Confessa di amarlo: e non l'ama senza orrore di averlo. Non inventa pretesti, che lo ricoprano: non compone scuse, che lo difendano. Dicesi infedele alla grazia: ritirasi indegno dai sacramenti: e non protesta, che la sua miseria e non conosce, che il suo peccato, e non incolpa che se medesimo: nihil hac detrahit defensione justius: e Dio la sente con compassione, perche falla la vede ischiettezza. In somma se abborre la colpa rea, che l'offende; Ama la sincera ingenuità, che li piace. Ma che in luogo di questa si tessano a lui delle scuse; e con lui si usino delle infinte; o questo è propio l'abbominazion del suo cuore: Abominatio Domini omnis illusor.

Parte seconda.

Dicesi dal Salmista che trascorre l'uomo la vita, quasi che fosse una dipinta immagine a contemplare: in imagine pertransit homo. Or ciò che dicesi per riguardo alla vanità di queste cose terrestri, che non sono di se medesime che apparenza; si può dir niente meno per riguardo alla vanità di quei meriti; su quali con insincerità qualcun si compiace dinnanzi a Dio. Già vedete,

Mio

ch'io parlo di ciò, che in terzo luogo proposi: e convengo, che alcune volte parecchi fan„ no delle opere, che vedute nella finta loro comparsa si dicon buone: e però per buone le presentano a Dio: sebben nella vera loro sostanza sono d'ogni Cristiano spirito affatto vuote. Quegli è dallo strepito ritirato del mondo. È cosa buona, se facciasi per dovuta cautela: ma nò, non ha questo spirito: e la mette a merito di riserva, sebbene la fà per solo amor d'ipocondria. Questi è inquieto sull'altrui disordin di vivere. È cosa buona, se facciasi per desiderio dell'altrui bene: ma nò: non ha questo spirito: ed a merito la mette di zelo: sebbene lo fà per sola passion di critica. Un tale protegge gli oppressi. Lo mette a merito di mansuetudine. Non ne hà lo spirito. È sola ambizione. Sostiene un altro senza lamento le sue disgrazie. Lo mette a merito di rassegnazione. Non ne hà lo spirito. È vera indolenza. Osservate pertanto se non sia di costoro come di lui che contempla le immagini sulle tele. Quella è Giuditta, dic'egli: e perchè! Campeggia quivi una Donna in sembianze modestamente leggiadre con a piedi una scimitarra gemmata, e con avvolti alla mano i capei di una testa sanguinolenta. In lontano compajono qua' celse Torri là vedove tende: e Duci, e soldati rivolti in fuga. Là è dessa chi non lo vede.' E questi soggiunge e' questi Mosè: e perchè.' Un uomo scorgesi sopra il lido arenoso di un mar diviso: le cui onde pajon altre tutt'or sospendersi immote ed altre giù ruinose travolgere Guerrieri, e cocchi. Egli con in mano la bachetta levata alto sui flutti: con in volto l'ira di Dio, che traspare tra ciglio, e ciglio. Non può negarsi. Desso è per appunto. Ma di Mosè, io dimando, ma di Giuditta che è quì! Quì rozze tele, quì muti colori, quì niente di lor che sia vero. Non è, che un inganno, il qual muove per sin dispetto a chi serba per suo mal certe immagini, colle quali spesse volte si lagna dell'inutile apparisenza. È questo inganno, parecchi si creano da se medesimi nelle loro virtù. Le contemplano, non come sono in se stesse, ma come si mostrerebbero in pittura: e lo spiego. La vera limosina vuol che si consideri nel poverel Gesù Cristo. Or se si avesse a dipinger, effigierebbesi una persona, che il denajo dispensa a pezzenti, ed ignudi. E questo il fanno. Ma senza riflesso nessuno al Signore. Quì dunque niente non evvi di virtuoso: quì vanità lusinghiera: quì natural compassione. Vuol dire, che ne rappresentano sola l'immagine: pur si compiacciono nel vederla: e s'è chiamano limosinieri: in imagine pertranoit homo. La religion vera vuol, che si assista coll'animo ai divini misteri. Or se si avesse a dipingere: effigerebbesi una persona in atto di umilmente prostrarsi agli altari. E questo il fanno: ma con il cuore occupato di estranie idee.

Quì

Quì dunque niente non evvi di virtuoso. Quì umano rispetto: quì abito di costume. Vuol dire che ne rappresentan sola l'immagine. Pur si compiacciono nel vederla: e se chiamano religiosi: in imagine pertransit homo. Eccovi la frode, che fan costoro a se stessi. Ma appunto com'è di lui, che dipinti rimira o gli sdegni di Guerrier che combattono, o gli ozj di pastor che trastullano: e dove archi, e Torri: e dove greggie, e boschetti: il quale se poi riguardi a rovescio le nude tavole, gia più niente non vede di tutto ciò, così dell'uomo sarà, che altrettante immagin si forma di sue virtù. Quì le contempla con compiacenza di merito. Doppo morte ad altra faccia si volgono: e merito già più non vede nessuno, in imagine pertransit homo. Ah miei cari, grida Agostino. Iddio vuole chi adoperi del bene in effetto: factorem quærit Deus: non chi lo rappresenti soltanto in pittura: factorem quærit Deus, non pictorem. Non è questa, che un'illusione: e per poco che fosse ciascun sincero, chiaro conoscerebbela da se medesimo. Quella femina comincia finalmente ad essere nelle chiese. Ma non altro luogo le resta, da comparir nel concorso. Età sua omai le vieta di frequentare i ridotti: e per poco che fosse sincera, conoscerebbe, che il mondo le viene a dispetto, per esser essa a dispetto venuta del mondo. E'vero, che a Dio sospirando ripete, che le piace la sua solitudine: e muove il sospiro da secreto dolore, che più non piace nelle altrui adunanze. N'era prima un idolo, or n'è un ingombro. A ogni modo del suo ritiro si fà un merito presso il Signore. E questo è forse tutto il gran capitale, su cui conta per l'avvenire. Quell'altra è d'ogni conversazione brillante: ed ama i corteggi più interessati. L'età fresca, le nutre pensier si gai: ma tratto tratto non lascia di averne de maninconici. Qualche disgusto domestico, qualche disapor col marito le fà cercare un momento di essere a se sola, se non altrove: appiè d'un altare. Il luogo le suggerisce alcun riflesso cristiano: s'incontra cogli occhi nell'immagine di un Crocifisso: ed ecco che per esi trabbocca dirotto il pianto. L'animo di tutt'altro turbato, che di devota pietà, gia chiedea lo sfogo femineil delle lagrime. In quel mentre del suo buon cuore compiacesi verso Dio, compiacesi della sua compunzione: e per poco che fosse sincera, conoscerebbe che quel piangere è di rabbia contro il marito: e di dispetto, per non riuscire a suo modo: e per qualcuna talvolta è forse ancora più reo. Apri quella parete, disse Iddio a Ezechiele, e vedi l'abominazion del mio tempio: fode parietem, et vide abominationes pessimas. Or pel forato muro dischiusosi il Profeta un varco a vedere: ecco che mira con orror delle femine

le

le quali largamente piangevano sopra Adone: et ecce ibi mulieres plãgentes Adonidem. Non è mestieri, che aprir la parete di un fabbricato devoto esteriore, per avvertir sù cui piangon talor certe femine sin nelle chiese. E può farsi senza essere perciò Profeta. Basta il sapere, che si è dipartita la tal persona, o che si è destata la tal gelosia: et ecce ibi mulieres plãgentes Adonidem. Or se il potrebbe un'altro inferire: com'è ch'ellno non lo confessano. Lur nol confessano. E'lor sorto in capo alcun pio pensiero. Nell'opporsi, sebben di fuga agli altri non pij; s'incredì la loro passione. Piangon per questa. Ma hanno avuto quel buon pensier nella mente: in positura son di devote: appiè si veggiono degli altari: e perciò benchè piangon disfatti sopra un Adone vituperoso; credon di piangere sul lor Signor crocifisso. O vedete, sin dove rasinano gli insinceri con Dio: da quali però così distoglie il volto, e ributtasi, come colui, che apre un sepolcro in vista bianco, e pulito: e mentre leva con l'una mano la pietra; con l'altra riparasi dal caldo, e fetente alito, che di là n'esce. E'egli stesso che li chiama così. Li chiama sepolcri bianchi al difuori: sepulchra dealbata: e pieni al di dentro d'ossa di morti: intus plena ossibus mortuorum: già lo vedeste sin quì se trattasi dei lor doveri quali trascurano con disobedienza: tali compiono per interesse: altri pospongono al capriccio. Se trattasi dei lor peccati o con accorta dissimulazion li ricoprono: o li difendono con maliziosa protervia. Se trattasi dei loro meriti, ahi che tutti sono senza vigor, senza vita, e alcuni stomachevoli, orridi, verminosi: intus plena ossibus mortuorum. Imbiancansi è ver con frode: e s'infingono davanti a Dio: quelli nell'esequire i lor doveri: questi nello scusare i loro reati: e i più forse nel contare sù i loro meriti: ma per quantunque s'imbianchino sono sepolcri: sepulchra dealbata; sepolcri che dentro nel cuor non serbano, che schifezze, e vermini, e ceneri, e fracidume, e fiatore di cose morte: intus plena ossibus mortuorum. Deh levate, O Cristian la finzione, che è come la pietra, che ricopre sottesso cotanto orrore: e per essere in voi men rei; cominciate ad essere con Dio più sinceri: e così sia

Revertar in Domum meam, unde exivi.

Ich will zuruk kehren in mein Haus, daraus ich gegangen bin. Luc. 11. 24.

Welches aus beyden ist ein ärgeres Übel, den bösen Geist in dem Leib, oder eine Sünde auf der Seele zu haben? Diese Frage hat Paulus durch jenes Urtheil entschieden, welches er über einen Lasterhaffen Corinther ergehen und der gesamten Christlichen Gemeinde Andeüten liess: Ich hab es besser erachtet, einen solchen Sünder dem Sathan zu übergeben zur Plage deß Leibs, damit der Geist gerettet wurde 1. Cor. 5. So hielte es dann Paulus für minder Übel, daß der Sathan in dem Leib, als die Sünde in der Seele stecke; ja es muste ihm jener zum Mittel dienen, diese für dem Untergang zu verwahren. Heüt kündet der Befehl Jesu Christi, vor dessen Nammen die ganze Hölle erzitteret, diesen bösen, und ohngeladenen Gast aus einem Leib die Herberge auf, er macht sich aber eine so gesicherte Hofnung widerum dahin zuruk zukommen, daß er das Hause, woraus er weichen muste, sein Eigenthum nennet: Revertar in Domum meam unde exivi. ich will zuruk kehren in mein Hause daraus ich gegangen bin. Ob die Sünde, welche auf die Lossprechung deß Priesters, der die Stelle Christi vertrit, aus der Seele eines Büssers vertriben wird, sich eine gleiche Hof-

nung

UNIVERSITÄTSBIBLIOTHEK KLAGENFURT

nung auf die Widerkehre dahin machen könne, wollen wir in gegenwart Untersuchen.

Nur eine wahrhaffte Buße treibt die Sünde aus, versichert und bewahret uns von den kläglichen Widerfall in die Sünde; eine wahrhaffte Buße aber bestehet wesentlich in einer gänzlichen Abänderung, und ~~und~~ vollkommenen Erneüerung deß Herzens. Der heilige Augustinus erkläret uns die ganze Sache mit diesen Worten: Durch die Entfernung von GOtt, und durch die Neigung zu den Geschöpfen ist das Herz sündhafft geworden, so kann dann das Herz nur allein durch den Haß wider die Sünd, und durch die Liebe gegen GOtt wahrhafft bußfertig werden. Nach diesen zweyen Regeln deß heiligen Augustinus wollen wir unsere Buße untersuchen, und zwar erstens, ob wir die Sünde wahrhafft hassen? zweytens, ob wir GOtt aufrichtig lieben? Mann vernehme mich.

Das Herz ist die Urquelle der Sünd, so muß dann auch die Buße aus dem Herzen ihren Ursprung haben, es muß jezt die Sünde so sehr hassen, als so sehr es dieselbe vormals geliebet hat. Nun hasset mann wohl also die Sünde? ich frage nicht, ob mann jenes hasse, was die Sünde schädliches und ruchloses an sich hat, dann es gibt wenige so ausgeschämte Sünder, welche das Übel, und die Schande liebten, wenige, welche in der Sünde nur die Sünde suchten, sie lieben den Wohllust ohne das Laster zu lieben, ja sie wolten gern eines von

dem anderen absondern, daß ist, sie möchten ihre Neigun-
gen vergnügen können, und dannoch nicht lasterhaft
werden. Ich frage demnach, ob man jene Sünd
hasse, welche unser Glück befördert, unsere Feinde ge-
stürzet, unser Vermögen vermehret, unseren Ei-
gennutz, unsere Rache, unsere Sinnlichkeit befriediget
hat? Ich frage, wann dieses nemliche Glück, welches
eine Würkung unserer Sünden wäre, annoch zu ma-
chen wäre, wann dieser Feinde, den wir zu Grund
gerichtet haben, annoch zu stürzen wäre; wann diese
Neigung, die wir vergnüget haben, annoch zu befri-
digen wäre, was würden wir jezt bey gleichen Um-
ständen, und Gelegenheiten thun? Wären wir
bereit ehender jenes Glück auszuschlagen, jene Rach-
gier zu ersticken, jene Anmuthung zu Unterdrü-
cken, als in ein Sünd zu verwilligen? Ja wären wir
mit dem heiligen Paulus entschlossen, lieber alles
zu übertragen, als eine Sünde zu begehen? lieber
die Erniederung zu leiden, als auf den Verfall
deß niedergeschlagenen Glüks unseres Nächstens
in die Höhe zu steigen? lieber die Armuth zu er-
dulden, als mit Unrecht reich zu werden? die Ver-
achtung und den Verlust unseres guten Nammens
ehender auszustehen, als Unbild mit Unbilden
abzutreiben? ehender in das Gespött ruchloser Ge-
sellen zu verfallen, als an ihren Ausschweifun-
gen Theil zu nemmen? lieber alle Menschengunst,
alles Haab und Gut, ja das Leben selbst daran zu se-
zen, als die Gnade Gottes zu verliehren? Nur ein

solcher Haß der Sünde kann uns von der Wahrheit un-
serer Buße sicher stellen, und wider die Rückfälle
bewahren.

Es ist aber nicht genug nur etwelche Sünden
in Sonderheit zu hassen, der Haß muß sich auf alle
Sünden ohne Ausnahm erstrecken, das Herz muß
überhaubt alle Gattung deß Wohlgefahlens und der
sündhafften Neigung ablegen, es muß ganz, voll-
kommen, und für allezeit geändert seyn. Ich weiß
daß es gewisse Zeiten gibt in diesen Leben, wo das
Herz über gewisse Dinge von selbst sich ändert, gar
offt änderen sich die gemüths-Neigungen mit dem
Alter, nicht selten nach der verschiedenen Beschaffen-
heit der Umstände. Aber bey diesen und der-
gleichen unvollkommenen Opfern deß Herzens
schlachtet mann gemeiniglich, wie bey jenem deß
Sauls, nur das Schlechtere; den König der Amaleciten,
die in dem Herzen obherschende Neigung wird gescho-
net. Also hat dieser das Joch der sinnlichen Gelüsten
von sich geworffen, bleibt aber dannoch ein Sklav sei-
ner Ehrsucht, also hat jener seinen Eigennutz abge-
danket, aber seinen Unmuth, und Unwillen will er
nicht fahren lassen; mann pflegt nicht mehr so übel
nach zureden, doch ist mann nicht minder stolz und
trozig; mann ist nicht mehr so rachgierig ohne ge-
gen dem bedürfftigen mitleidig zu seyn; mann
gibt Allmosen, ohne daß mann seine Schulden be-
zahlet; mann entschlägt sich der verträulichen Gemein-
schafften, und verlegt sich auf das Spielen; mann

mässiget den Pracht, und ergibt sich dem Wohlleben.
Nichts ist gemeiner, als dergleichen halb-bekehrungen,
und unvollkomene Bussen, welche zwar etwelche Aeste
der bösen Neigungen abhauen ohne auf die Wurzel
der Sünde jemals zu dringen. Diesen Büssern
muß ich jenes sagen, was Jeremias der Prophet zu
den untreuen Juden-Volk gesprochen hat: Sündige
Seele! du bist nicht aus ganzen Herzen zu GOtt zuruk
gekehret: 3. 10. Dein Haß wider die Sünd ist nicht voll-
kommen, und allgemein, deine Busse ist nur auf den
Scheine. Will mann wissen, ob die Busse wahrhafft seye,
so prüfe mann sein Herz, ob es die Sünde ohne al-
len Vorbehalt hasse.

Es muß aber dieser Sünden-Haß nicht allein
bey den Gesinnungen deß Herzens bleiben, er solle
zum Werk selbst schreiten: er muß den durch Sün-
den erworbenen Gewinn dahin geben, also stellt
Zachæus Vierfach zuruk, was er jemand Unrecht
thate: er muß die Ursachen der Sünde hinweg ne-
men; also hat Magdalena jenen unseligen Werk-
zeüge der Eitelkeit, womit sie verführerisch zugefah-
len suchte, bey den Füssen Jesu Christi abgelegt: er
muß die gegebenen Aergernusse ersezen; also
hat Manasses die Gözen-bilder, die er aufgerichtet,
zertrümmert, und die Anbettung deß wahren GOt-
tes mit dem Eyfer befördert. Bringt nun wohl
unser Sünden-Haß gleiche Würkungen hervor?
Ach welche Schwirigkeiten finden wir nicht hier? Be-
sizen wir frembdes Gut, wie viele Vorwände haben

wir nicht uns zu bereden, wir hätten ein Recht dazu?
wir hoch rechnen wir unsere Dienste an, um eine
geheime Schadloshaltung zu erzwingen? wie leicht
bilden wir uns ein, wir wären nicht im Stande zu-
ruk zustellen, da wir uns doch deß unserigen biß
zur äussersten Nothwendigkeit berauben sollen,
um dem Nächsten das Seinige zugeben? wie ~~oft~~
halten wir dem Beicht-Vater für einen unbiegsamen,
und rauhen Mann, wann er unsere Widererstat-
ung durch Gebette und Almosen nicht billigen will,
und kann? Wir haben aus Ehr-Geiz unseren Nächsten
Unterdrukt, ihn von einer Beförderung, derer
er würdiger war als wir, abgehalten, und sie durch
heimliche Ränke an uns gezohen: der Beicht-Vater
kann uns nichts anderes sagen, als was der Haus-
Wirth im Evangelio sagt: Gib diesem Raum. Luc. 14. 9.
Steige herab mein Freünd, du hast einen anderen
durch unerlaubte Mittel sein Glük geraubt, du must
das Unrecht ersezen: allein gehorchen wir wohl? ja
klagen wir wir uns nur einmal darum an?
Wir haben ~~der Ehre~~ der Ehre deß Nebenmenschens
einen empfindlichen Streich versezet; aber wie
leicht verringern wir ihn in unseren Augen?
wie leicht glauben, wir es wäre schon allenthalben
bekannt gewesen, es habe keinen Eindruk bey
den zuhöreren gemacht? und hiemit überheben
wir uns der Pflichte zuwiderrufen. Und was
solte ich von so vielen Schaden sagen, den wir den
Seelen unseres Nächsten zugefüget haben? Wie

viele böse Beyspiele haben wir gegeben? wie viele Aer-
gernusse ausgebreitet? wie viele unschuldige durch
Worte und Werke verführet? Aber wer aus uns den-
ket diese Unglücklichen wider von Untergang zuruk
zuruk zu bringen? wer aus uns widerruft die Aer-
gernuß, wer erbauet sie durch Tugenden, und ermah-
net sie zur Buße, wie er sie vorhin zur Sünde ange-
reizet hat? Lauter zeichen, daß wir die Sünde nicht wahr-
haft hassen.

Endlich solte der wahre sünden-Haß die Belei-
digungen GOttes durch freywillige Strengheiten an
dem Büsser rächen: Der heilige Hieronymus legt uns
in der Persohn Paulæ der edlen und heiligen Römerin
ein schönes Muster dieser Buße vor die Augen, hören
wir sie selbsten reden: Es gezimet sich, sagt sie, daß
mein Angesicht, ohne Schmuk und Buz dahin lige, wel-
ches ich auf den Trib der Eitelkeit auf eine gekünstel-
te Art ausgezieret hab; ich muß diesem Leib wehe thun,
den ich gar zu sinnlich gezärtelt hab; auf den unmäs-
sigen Genuß der Freuden muß eine bittere Zer-
knürschung folgen, jene unglükselige Augen, welche
so viele Blike haben schiessen lassen, sollen jezt in stetten
Thränen schwimmen, jene gar zu kostbare und eitle
Kleider lauter Würkungen meines Stolzes, und Werk-
zeüg der Üppigkeit müssen mit einen rauchen Buß-
sack vertauschet werden; nachdem ich so viel gethan
habe der Welt und den Menschen zugefallen, kann
wohl von mir genug geschehen, um mich widerum
GOtt gefählig zu machen? Nach diesen Beyspiel sol-
ten

Wann ihr mich liebet, sagt er, so haltet meine Gebotte.
Nun um zu erkennen, ob wir GOtt aufrichtig und von
Herzen lieben, so müssen wir seine Gesäze so genau
beobachten, als wir jenes der Welt beobachtet haben, daß
ist, wir müssen jezt die Gebotte GOttes den Welt Gesäzen
vorziehen, gleich wie vormahls diese den jenen den Vor
zug geben musten; wann wir dann eben so embsig,
und getreü GOtt die schuldige Dienste entrichten, wie
wir sie der Welt, unserer Sinnlich- und Eitelkeit geleistet
haben; wann kein menschliches Ansehen, kein Eigen-Nuz,
kein Vortheil oder Glük, kein Forcht, oder Hofnung, kein
Verdrus oder Wohllust uns vermögen kan, das Gesäze-
GOttes zu übertretten, wie uns vorhin nichts bewegen
könnte, an den Gesäzen, und Gebräuchen der Welt
untreü zu werden, wann wir ungeacht unseres an-
gebohrnen Widerstands, ungeacht unserer widersinni-
ger Neigungen zu den Dienst-GOttes mit gleichen
Eyfer uns halten, wie wir für den Dienst der Welt
mit Aufwand unserer Neigungen, mit den Unkosten
unserer Gesundheit, unserer Ruhe, und Gemächlich-
keit geeyfert haben; wann wir uns eben so fast den
Nuzen und die Ehre-GOttes lassen angelegen seyn,
wie wir uns um die Befridigung unseres Ehrgeizes,
und Eigennuzes angenohmen haben; wann wir
ein gleiche Sorgfalt auf die Christliche Erziehung un-
serer Kinder wenden, wie wir geflissen waren,
diese nach den Gebräuchen und Wohlanständigkei-
ten der Welt abzurichten; ihnen so viel Christen-
thum beyzubringen, als wir ihnen Welt-Geist ein-
geflösset

geflösset haben, wann wir also beschaffen seynd, alsdan sage ich mit Augustino, daß wir aus unserer Liebe gegen Gott eine sichere Rechnung auf die Wahrheit unserer Buße machen können. Allein müssen wir nicht vielmehr voll der Schamröthe bekennen, daß uns das menschliche Ansehen so offt zu Sünder gemacht habe, und daß uns das Ansehen Gottes nicht zu wahren Büssern machen könne? müssen wir nicht bekennen, der einzige Eckstein, woran das Werk unserer Bekehrung öffters anzustossen, und zu Trimmern zu gehen pflegt, seye dieser unglückseelige Gedanken: was wird die Welt dazu sagen? was wird sie reden?

Wohl ein wunderliche Sache! vormals da es um die Befridigung unserer bösen Neigungen zu thun war, da eine ganze Stadt von unseren Hochmuth, Eigennutz, Geiz, Verschwendungen, Ungerechtigkeiten, von unseren weichen, und wohllüstigen Leben zu reden wuste, da kehrten wir uns wenig oder gar nicht an diese Reden, und jezt, da es darauf ankommet, daß wir nach der Vorschrifft deß Gesäzes in dem Geist der Buße leben solten, da befürchten wir, was die Welt von uns gedenken, was sie davon reden werde. Ach erheben wir uns doch einmal über diesen eitlen Schranken, und fassen wir mit Augustino die christliche Entschliessung. Gedenke, rede, und sage die Welt von mir, was sie immer will, wan mich nur mein Gewissen vor Gott nicht beschuldiget; das Urtheil der Menschen kan

und wird mich nicht schrecken, da ich gedenke, daß GOtt mein Richter seyn wird.

Dannenhero wende ich mich zu dir, O GOtt! du, der du eine so grosse Freude hast an der Bekehrung eines Sünders, du thue alles, um die Flüchtigkeit meines Herzens einzuhalten, und dessen Härte zu erweichen! rühre, bewege, und verändere es! du allein bist dessen Meister, und weit mehr als ich: ich hab hierzu deiner Barmherzigkeit, und zwar deiner grossen, deiner unendlichen Barmherzigkeit nöthig! mache daß ich endlich anfange, die Sünde wahrhafft zu hassen, und dich wahrhafft zu lieben! Kann ich zu viel hassen das jene, was dich mir zum feinde gemacht hat? kann ich aber zu viel lieben dem jenigen, den ich so offt beleidiget hab, der ohngeacht meiner so vielen Beleidigungen mich dannoch jederzeit geliebet hat! Amen.

Procidit ad genua JESV dicens: Exi à me Domine quia homo peccator sum. Lucæ 5.

Er fielle vor JESU auf seine Kuÿe, und Sprach: Herr gehe von mir hinaus, dan ich bin ein sündiger Mensch. Lucæ 5.

Daß Christus die verruffeneste Sünder mit aller Leüthseeligheit aufgenohmen, daß Er nicht nur sie seiner Ansprach gewürdiget, sondern auch bey öffentlichen Mahl-Zeiten durch seine gegenwart beehret habe, daß Er dessentwegen bey seinen Todtfeinden und Mißgöneren nicht nur in Verdacht geraten, sondern auch auf daß Schmächlichste von ihnen durchgezohen worden, daß Er dessen Ohngeacht auch die verschreyteste Übelthäter von seinen Umgang nicht ausgeschlossen, ja selben zum Öfferen eine Schuz-Red gehalten, alles dises ware seinen Jüngern zu genügen bekant, Sie wüsten es, und höreten öffter aus seinen Mund, Er wäre nicht die Gerechte, sondern die Sünder zu ruffen in die Welt gekommen, Er wäre der Hirt, dem es oblige die irrende Schaaf mit allen Eÿfer aufzusuchen, Er wäre der Arzt, der sich alle Mühe geben müste, die Verwund- und Krankligende Seelen von den ewigen Todt zu Erretten; da dan die Jünger hievon so vill Wissenschaft und Erfahrnuß hatten, wie hat dan Petrus an-

heüt zu den Heyland ruffen könen: Exi à me, quia homo peccator sum. Herr gehe von mir hinaus, dan ich bin ein sündiger Mensch; Si te peccatorem consideras, solte man Ihme villmehr mit heiligen Gregorio anreden Si te peccatorem consideras, oportet, ut Dominum à te non repellas. Eben darum mein Petre, weillen du dich vor einen Sünder erkennest, eben darum sollest du deinen Herrn und Gott von dir nicht entfernen; Erinere dich nur, wie Liebreich dein Heyland jederzeit mit denen Sünderen gehandlet; eben dise Freündlichkeit, die so vill andere Sünder genossen, wird Er auch dir lassen angedeyen; allein Petrus ware nicht Unrecht daran, dan humiliando se wie H: Greg: anmerket: non expellebat sed attrahebat; eben darum, daß Petrus vor Christo auf seine Knye gefallen, und sich so tief gedemütiget, hat Er den Herren nicht von sich entfernet, sondern desto mehr an sich gezohen; was hat dan Petrum zu diser demut veranlasset? Die Allmacht, welche der Sohn Gottes in den reichen Fisch-fang an tag geleget, und die Erinnerung Petri, daß Er als ein Sündhaffter Mensch, ein so Wunderthätige Gnad nicht verdienet habe. Dises beyspill Petri nehme ich vor unseren heütigen Unterricht, und begehre von uns eine gleiche Demut gegen Gott. Vor Gott uns zu demütigen haben wir eine dreyfache Ursach: homo peccator sum, wir seind in der Sünd gebohren worden: wir haben in unseren Leben Sünden begangen; wir könen endlich

in

in der Sünd unser Leben Enden: Drey Wahrheiten, die ich um uns in Demut gegen Gott zu erhalten, in möglicher kürze vorstellen werde.

Gleichwie die Vorzüg einer hohen Geburt schon den ersten Eintrit eines Menschen in diese Welt mit Villen glanz umgeben, also ist in gegenspill ein schlecht und niderträchtige abkunfft gleichsam ein Makel, der das ganze Leben eines Menschen verstaltet, sonderbar: wan er von dergleichen Elteren seinen Ursprung herleitet, die wegen einen offenbaren verbrechen, sich zum gegenwurf der allgemeinen beschimpfung gemachet; auch die scheinbareste Verdiensten deren Nachkömlingen vermögen nicht jenen Schandflek auszutilgen, durch den die vor Elteren die Ehr ihres Geschlechts verdunklet haben; die Schmach vereiniget sich mit den Geblüt, sie flüsset von einen Leib in den anderen, und dauret, so lang als ein andenken bey der Nachwelt übrig ist. Hieraus könen wir urtheillen, was erhebliche Ursach wir elende Menschen ins gesamt zur tieffen Demut und Erniderigung finden, wan wir unsere Schandvolle abstammung in erwegung nehmen; Ein jeder aus uns erscheinet in der Welt mit den Brand-Mahl eines Sünders: das Gift, so unseren ersten Stammen-Vatter angesteket, ergüsset sich auf die ganze Nachkomenschafft, die Schuld deß Todes tragen wir mit uns in die Welt, und müssen alle mit Paulo ad Rom. 9. bekenen:

omnes in Adam peccaverunt, daß wir uns alle in Adam versündiget haben. Was könte wohl unsere Geburt verächtlicher, was könte selbe abscheulicher und geringschäziger machen? Wir werden gebohren als Kinder deß Zorns, und zwar deß allerförchterlichsten, weillen er ein Zorn Gottes ist; wir werden gebohren mit den Merk-Zeichen der Knechtschaft, und zwar der allerschmächlichsten, weillen sie eine Leibeigenschaft deß Teüffels ist. Wir werden gebohren um zu sterben, und zwar auf die schimpflichste Art, weillen wir einen ewigen Todt verschuldet haben. Könen wir uns wohl einer so Mühseeligen Herkunft erinneren, ohne auf einmahl allen Hochmut sinken zu lassen?

Die göttliche Gnad die wir in der H: Tauf empfangen, hat uns zwar aus den ellenden Sclaven-Stand in die Freyheit der Kinder Gottes übersezet; allein was betrübte Würkungen empfinden wir gleichwohl von der Erb-Sünd in uns, was klägliche Merkmahl seind uns von selber zuruk gebliben; die Unwissenheit, die gleich einen Trüeben gewölke den Verstand umhüllet, die natürliche Neigung zum übelen, die unseren Willen verkehret; die Leidenschaften und Anmutungen, die über alle Schranken der Gebühr hinaus gehen, und von der Vernunft kein Gesaz annehmen, die Begierlichkeit, die uns so gewaltig wider uns selbsten aufhezet, und unser

Herz

Herz zu einen Kampf-Platz einer immerwehrenden Auf-
ruhr machet, alle dise Unordnungen, Verwir- und Aus-
schweiffungen, die in uns die Oberherschung zu behaubten
suchen, seind nichts anderes als traurige Früchte von
jenen Baum an den wir uns mit unseren Stammen-
Vatter vergriffen haben; wie solten wir dan nicht über
unseren elenden Ursprung Schamroth werden? von
den wir durch unsere Schwach- und Gebrechlichkeiten,
Leider so Villfältig überzeüget seind, solle nicht das
Andenken eines so unglicklichen Herkomens allein
erkleken unseren hochsteigenden Geist in alle tieffe
herab zu setzen? H: Bernardus hat sich dises Mittels be-
dienet, sich in der demut zu befestigen; De parentibus
illis venio erinnerete Er sich, qui antea fecerunt dam-
natum, quam natum. Peccatores peccatorem in suo pec-
cato genuerunt, et miseri miserum in hanc miseriam
induxerunt; Ich stamme von jenen Elteren ab, die
mich ehender mit der Schuld der Verdamnuß beladen,
als zur Welt gebohren haben; Sie als Sünder haben
mich einen Sünder gezeüget; Sie als ellende haben
haben mich ellenden, in dises ellende Erdreich einge-
führet. Mit dergleichen Heylsamen Erinnerung,
die Bernardo als eine Schutzwehr wider allen Hoch-
muth dienete, ist uns David längsten vor aus gegan-
gen, Er wuste sich vor seinen Gott als ein Sünder nicht
tieffer zu demütigen, als daß Er seine verächtliche Ab-
kunfft bekenete, und ganz beschämet aufruffete. Ecce

enim in iniquitatibus Conceptus sum, et in peccatis Concepit me Mater mea. Sihe ich bin in Ungerechtigkeit empfangen worden, und in Sünden hat mich meine Mutter empfangen.

Lasset Euch dises zur Vorschrifft dienen, die Ihr von denen Vorrechten Eueres Geschlechts, von den Ihr abstammet, von denen Ehren zu denen Ihr Empor gestigen, von den Ruf, der sich von Euer Gelehrt- und Geschiklichkeit aller orten ausbreittet, ein so grosses Wesen machet; gedenket an Eueren ersten Ursprung zuruk, vergesset nicht an die Band und Ketten, die wir ellende Slaven der Höllen mit uns in die Welt bringen, vergesset nicht an die Sünd, die den ersten Athem unseres Lebens vergiftet; Vergesset nicht an jenen Schand-flek der unsere Seel von ersten Augenblik ihrer Schöpfung entstaltet, vergesset nicht, und erinneret Euch, unsere erste Morgen-Gaab wäre die Schuld deß Tods, der erste Besiz-nehmer unseres Herzens wäre der Sathan, in diser Meinung vollziehet jennes, was wir von einer demütigen Esther in der Schrifft verzeichnet finden; Alles was Glik und Natur einen Menschen geben kan, ware in ihrer Person vereiniget, ihre Gestalt machte Sie zu einen Wunder unter den ganzen Frauen-Volk jenner

Zeiten

zeiten; durch ihre Holdseeligkeit, Klug und Leütseelig-
keit hatte Sie sich von allen Insassen deß Reichs mehr
eine Anbettung als Verehrung erworben; das Herz
ihres Königs ware ihr so, wie Ihme alle Länder Unter-
thänig, was immer die Schaz-Kamer ihres Monarchen,
Reich, Ansehentlich und Kostbares innen hatte, ware
vor ihren Pracht gewidmet, doch könte diß alles den Hoch-
muth in ihr nicht reg machen, Sie warffe sich täglich
auf ihre Knye, und ruffe zu Gott: Tu scis necessitatem
meam, quod abominer signum superbiæ et gloriæ meæ, quod
est super caput meum. Du weist es ô Herr, daß ich alle Ken-
zeichen der Hoffart verabscheüe, und mich allein dises
Zirrats bedienne, um die Gebühr meines Stands zu
beobachten: also redete dise Demütige Seel, und also zu
reden, werden wir allezeit Ursach finden, wan wir bey allen
unseren Hochheiten, und Vorzügen über andere Menschen
öffters auf unseren Ursprung zuruk gehen, und in Er-
wegung ziehen, daß wir in der Sünd zu Leben angefan-
gen, und mit disen Merkmahl der allerschimpflichsten
Knechtschafft zur Welt gebohren worden.

Noch mehr aber werden jene Sünden unseren
Hochmuth niderschlagen, mit denen wir vielleicht unseren
bißherigen Lebens-Wandel verschändlet haben; die Sünd,
in der wir gebohren worden, könen wir unser Unglik
nennen, die Sünden die wir nachmahls begangen seind
die Frucht unserer eigenen Boßheit; die erste Sünd ist

ein traurige Erbschafft von unseren Stammen Elteren,
die übrige Sünden seind eine Würkung unseres ei-
genen verkehrten Willen; wan wir uns dan in un-
seren Leben auch nur ein einziges mahl schwer wider
Gott versündiget haben, dan haben wir Ursach über
Ursach den Hochmuth als ein abscheuliches ungeheüer
zu bekämpffen; die Sünd was ist sie wohl? sie ist ein
Meineyd, durch den wir den höchsten Gott die geschwor-
ne Treü gebrochen; sie ist ein Undank, durch den
wir unseren allergrösten Gutthätter verunbildet;
sie ist eine Vermessenheit, die den ganzen Himmel in
entsetzung gebracht, in deme ein ellendes Geschöpf
sich wider seinen Schöpffer aufleinet, und daß Joch der
Schuldigsten Unterthänigkeit von Hals geworffen, die
Sünd ist jenes Übel, so unsere Seel der Göttlichen
Gnad mit allen übernatürlichen Gaaben beraubet,
die Bildnuß Gottes in ein häßliches Abendtheüer
verwandlet, und den Sünder die Schuld der Verdam-
nuß an die Stirn schreibet; solte nicht ein so ellender
Stand, in den wir uns auch durch ein einzige Sünd ge-
stürzet, solte nicht dise allein genug sein, allen Hoch-
muth zu unterdrucken, und uns selbsten mit Veracht-
ung anzusehen, villeicht seind wir aber mit Gott schon
ausgesöhnet? villeicht haben wir uns schon widerum den
beleidigten Vatter reümütig in die Arm geworffen,
und von Ihme den Kuß deß Fridens erhalten? Gesezt
auch

auch, wir wären von Gott widerum in seine Freünd-
schaft aufgenohmen; gesezt, Er hätte uns so gar durch
eine Bottschaft aus den Himel der vorigen Gnad ver-
sicheren lassen; so höret doch die Ursach nicht auf, uns
Lebens-Länglich auf das Tieffeste zu Ernidrigen, wan
wir auch nur ein einziges mahl gesündiget haben.
David hörete aus den Mund deß Propheten Nathan die
trostreiche Wort: Dominus transtulit peccatum tuum; der
Herr hat deine Sünd von dir hinweg genohmen, ~~und~~
und dannoch bekennet Er in 43 Psalm; tota die verecun-
dia mea contra me est, et confusio faciei meæ cooperuit
me. die Schamröthe über meine begangene Sünden,
quället mich den ganzen Tag, und die Verwirrung
bedeket mein Angesicht. Mit Paulo hat die Gnad Gottes
Unerhörte Wunder gewürket, und disen getreüen
Beamten deß Erlösers, so gar in den dritten Himmel
entzuket, und dannoch schribe Er an die Corinther. 1. 15.
non sum dignus vocari Apostolus, quoniam persecutus
sum Ecclesiam DEI. Ich bin nicht würdig ein Apostel
genennet zu werden, weillen ich die Kirchen Gottes
verfolget habe; sein strenges Verfahren gegen die
Christen, welches Er unwissend, und aus blinden Eyfer
vor das Gesaz seiner Vätter unternohmen hatte, lage
Ihme doch so sehr am Herzen, daß Er in erinnerung
dessen sich vor sich selbst geschämet, und sich fast nicht ge-
trauet hat den Ehren Nahm eines Apostels sich zu
zueignen. Um wievill mehr solle die Erinnerung

so viller Sünden unseren Hochmuth bändigen, über die wir villeicht noch niemahlen eine wahre Reü geschöpfet, folglich der göttlichen Gnad uns noch nicht zu getrösten haben: und bey allen dem ist unter uns Christen nichts weniger als die schuldige demut zu finden.

Es gibet wohl manche, die alle Merkzeichen eines demütigen Herzen an ihren äusserlichen gebärden verspühren lassen, und mit Petro aus heütigen Evangelio aufruffen: Homo peccator sum, ich bin ein sündiger Mensch; geschihet es aber, daß einer von denen Haus=genossen ihnen in etwas zu wider handle; geschihet es, daß ein bedienter aus unachtsamkeit seiner Pflicht nur in etwas zu wenig thue, geschihet es, daß Gott nur einen Schatten von einer widrigkeit über sie verhänge, mit was ungestüme gibet man nicht seine empfindlichkeiten an tag, wie schreyet, wüttet und tobet man wider das versehen eines untergebenen, wie klaget und heület man nicht bey zustossender allermündester verdrüßlichkeit; eine höflichkeit die man gegen uns verobsäumet, ein zeichen der Ehrforcht, so man gegen uns nicht beobachtet, ein spiziges Wort, in welches man gegen uns villeicht aus übereilung ausgebrochen, ein unüberlegte unfreündliche Mine, mit der man uns nur von weiten begegnet, ist schon

genug

genug euer ganzes Gemüt in Unruhe zu sezen, und alles
geblüt in eine Wallung zu bringen, man findet nicht
Schmähwort genug die verlezte Ehr an einen solchen
Menschen zu rächen. Ist wohl diß die Demut eines Chri-
sten, der sich einen Sünder nennet? Verum humi-
lem patientia ostendit, die wahre Demut gibet sich
durch die Geduld zu erkennen; wan Trangsaalen und
Widrigkeiten in das Haus eintringen, wan eine
Krankheit den Leib überfallet, wan eine Verleümbd-
ung unser Ansehen schwächet, dan ruffet ein demüti-
ger Sünder mit einen Job an 33. peccavi et verè deliqui,
et ut eram dignus non recepi; Ich habe gesündiget, ich hab
in Wahrheit vill übels in meinen Leben begangen, ich
hab meinen Gott so offt und villmahl beleidiget, mit-
hin ist alles zu wenig, was Er mir immer zu Leiden auf-
traget; dise ist die Sprach eines Christen, der sich als
einen Sünder betrachtet; Er verlanget nicht von der
Welt geehret zu sein, nachdeme Er so offt durch seine
Verbrechen den Höchsten Gott entehret; Er folget nicht
einen Hochmütigen Saul, der nach begangener Sünd
den Samuel gebetten: peccavi at nunc honora me coram
filijs Israel, Ich habe gesündiget, allein Ehre mich vor
denen Kindern Israel; Er seüfzet villmehr mit einen
Zerknürschten David, bonum mihi, quia Humiliasti
me, Es ist ganz billich ô Herr! daß du mich durch deine
straffende Hand Ernidrigest, nachdeme ich mich durch
meine Missethaten so tief herab gesezet, und mir

selbsten allen Verdienst zu einer Hochachtung benohmen habe. Wärest du ô Gott nicht so barmherzig, dan müste ich schon lang in den abgrund der Höllen ligen, warum solte ich dan das wenige nicht ertragen, so deine Gerechtigkeit um meine Sünden zu züchtigen vor mich verordnet hat.

Also solten wir uns gegen Gott verhalten, wan wir Ihm in unseren Leben auch nur ein einziges mahl schwer beleidiget haben; um wie vill mehr, wan wir zugleich bedenken, daß uns Gott in der Sünd ohne mindester Verlezung seiner Gerechtigkeit köne sterben lassen; diser einzige Gedanken solle uns genug sein, unseren Hochmuth zu bezaumen, und diser Gedanken ware es, der auch jene heilige, die vor denen Augen der Welt wegen ihrer Wunderthaten ein ungemeine Hochschäzung erworben, jederzeit in der Demut erhalten hat; Paulus der Welt Apostel nachdeme Er aus den dritten Himmel auf die Erde zuruk gekehret, wurde von den Höllen Feind mit einer Versuchung nach der anderen angefallen, und warum? ne multitudo revelationum extollat me bekennet Er selbst; dise Anreizung zur Sünd ware ein bewahr-Mittel, wider den Hochmuth, zu den Ihme die menge der göttlichen Offenbarungen hätte veranlassen könen; Paulus gedenkete, ich kan Sündigen, mithin auch in der Sünd

dahin

dahin Sterben; folglich zeüget sich gar keine Ursach, mich
nur in geringsten wegen dem zu übernehmen, was mir
vor vill tausend Menschen gros und Ruhmwürdiges be-
gegnet ist. Paulus hat recht geurtheilet, sonderbar,
wan Er sich dessen erinerte, was sich mit anderen Men-
schen zugetragen; Salomon hat den ruf seiner Weis-
heit an die äusserste Welt Gränzen ausgebreittet, kei-
ner vor Ihm hat so tief in die Geheimnussen der Na-
tur, wie Er hinein gesehen, keiner hatte von den Ur-
heber der Natur, und von den Schöpffer aller dingen
einen Lebhafferen begrif, als Er, und dannoch ist
Er in der Abgötterey gestorben; Judas ware ein
Apostel Christi, Er ware sein Haus-Genoß, und so
wohl als andere begwaltiget, die böse Geister aus
zutreiben, Er wurde so wohl als andere mit den Fleisch
deß Sohns Gottes gespeiset, und mit seinen Blut ge-
tränket, dessen ungeacht hat er nach den Hoch Verrath sei-
nes Herrn in der Verzweiflung sein Leben beschlos-
sen; Ich geschweige hundert andere, die vor Zeiten
an unseren Kirchen-Himmel, wie die Sterne von er-
ster grösse geleüchtet, die gelehrteste Schrifften ver-
fasset, in Wüsten und Einöden die strengeste Buß
gewürket, und dannoch Mittler Weil in Vichische Üp-
pigkeiten, in Kezerey und Irrthum verfallen,
und einen Wust der abscheülichsten Sünden mit sich
in die andere Welt getragen haben.

Wie Gott mit disen verfahren, also kan Er auch mit uns verfahren, Er ist keinen Menschen schuldig die Lezte Gnad zu geben, Er bleibet ein so gerechter Gott, wan Er uns selbe entziehet, als wan Er uns selbe mittheillet, Er kan uns in der Lezten Stund unseres Lebens in ein schwäre Sünd geraten, und in selber ohne Bußfertigkeit dahin sterben lassen; Erwege dises genau Menschlicher Hochmuth, und erinnere dich öffters dessen, was die Apostel gepredigt haben; Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam. Gott widerstehe ~~sich~~ denen Hochmüthigen, und gebe seine Gnad nur denen demütigen; Erinnere dich dessen was Isaias am 2. vorgesaget: Veniet dies Domini super omnem superbum, et humiliabitur, der Tag deß Herrn wird über den Hoffärtigen komen, und er wird Erniedriget werden, Erniedriget nicht nur in gegenwärtiger sondern auch in künfftiger Welt. Erniderige dich dan selbsten, damit dich Gott nicht Erniderige; werffe dich öffters auf deine Knye, und ruffe, wie anheüt Petrus geruffen hat, homo peccator sum, ich bin ein Sündhaffter Mensch; mit der Sünd bin ich gebohren worden, was verächtliche Geburt ist nicht dise; In der Sünd hab ich gelebet, wie solte ich nicht über mich selbsten Schamroth und geringschäzig in meinen Augen werden; in der Sünd kan ich sterben,

was

was solte mich mehr als diser Gedanken in der Demut fest
sezen? Fort demnach mit der schnöden Begirde, nach flüch-
tigen Ehren, und eitlen Lobs-erhebungen, fort mit
aufgeblasenen Gebärden, gegen den neben Menschen,
fort mit aller Widerspenstigkeit gegen Gott, fort mit
aller Hochmüthigen Einbildung von uns selbsten.

Die Vorzüg meines Standes sollen mich nie-
mahlen über mich erheben, die Vollkomenheiten die
ich an anderen bemerke, will ich jederzeit mit gün-
stigen Augen ansehen, die Fähler meines Nächsten,
sollen in mir kein Wohlgefallen erweken, ja so will
in mir ist nach aller möglichkeit entschuldiget werden,
wan ich auch mit den besten fortgang Arbeite, und
der Nachwelt um meinen Ruhm zu verewigen,
einen reichen Stof der allerscheinbarsten Thaten ein-
sende, will ich mich doch jederzeit vor einen unnüzen
Knecht halten, nichts meinen eigenen Kräffen, bey
messen, sondern alles was ich glorreiches würke,
was ich ersprießlich und heylsames verordne, was
ich vortheilhaffes aussinne, was ich gros und herr-
liches ausführe, einzig und allein den beystand
Gottes zuschreiben ~~will~~. Ich will allein seine Güte be-
wunderen, seine Gaaben, wie anheut die Jünger
den gesegneten Fisch-Zug Preisen, in Verachtung, Schmach,
und Beschimpfung nicht kleinmütig werden, alles dar-
um, quia homo peccator sum, weilen ich ein Sündhaffter
Mensch bin. Amen.







SERMO
SULL
CONNO
SANCH
NECES

CLIX

Wann ihr mich liebet, sagt er, so haltet meine Gebotte
Nun um zu erkennen, ob wir GOtt aufrichtig und vo
Herzen lieben, so müssen wir seine Gesäze so genau
beobachten, als wir jenes der Welt beobachtet haben, da
ist, wir müssen jezt die Gebotte GOttes den Welt Gesäze
vorziehen, gleich wie vormahl[illegible] den Vo
zug geben musten; wann [illegible] so embsig
und getreü GOtt die schuldig[illegible]chten, wie
wir sie der Welt, unserer Sin[illegible]it geleis
haben; wann kein menschliche[illegible] Eigen-N
kein Vortheil oder Glük, kein [illegible]ung, ke
Verdrus oder Wohllust uns ver[illegible] Gesäze-
GOttes zu übertretten, wie [illegible] bewege
könnte, an den Gesäzen, u[illegible] der Wel
untreü zu werden, wann [illegible]seres a
gebohrnen Widerstands, u[illegible] widersi
ger Neigungen zu den [illegible] gleichen
Eyfer uns halten, wie wir [illegible]r Welt
mit Aufwand unserer Nei[illegible]n Unkost
unserer Gesundheit, unser[illegible]mächlic
keit geeyfert haben; wan[illegible] so fast de
Nuzen und die Ehre-GOttes [illegible]n seyn
wie wir uns um die Befrid[illegible] Ehrgeiz
und Eigennuzes angenom[illegible]nn wir
ein gleiche Sorgfalt auf d[illegible]hung u
serer Kinder wenden, wie wir geflissen waren
diese nach den Gebräuchen und Wohlanständigke
ten der Welt abzurichten; ihnen so viel Christen
thum beyzubringen, als wir ihnen Welt-Geist ei
geflösse